

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



Le **Courrier** de l'Unesco



Numéro spécial

**2.500 ans
d'Art et
de Pensée
bouddhiques**

**JUIN
1956**

(9^e année)

France : 40 frs
Belgique : 8 frs
Suisse : 0,75 fr

60 pages

UNESCO
ARCHIVES



Rudyard Kipling a parlé des grandes œuvres sculptées qui fleurissaient dans le nord-ouest de l'Inde et du Pakistan entre les I^{er} et VII^e siècles A.D. comme de « ... sculptures gréco-bouddhiques exécutées à une époque connue des seuls savants, par des artisans oubliés dont les mains, loin d'être malhabiles, étaient touchées par la mystérieuse grâce de la Grèce ». Aujourd'hui, le terme « gréco-bouddhique », toujours attaché à cette école d'architecture et de sculpture, peut prêter à confusion. Ce style est plus étroitement lié à l'art romain. De nombreuses statuette et pièces de monnaie d'Alexandrie, des verreries syriennes et des œuvres romaines en métal ont été découvertes dans ces « confins orientaux de l'empire romain ». Quelques-uns des exemples les plus frappants de l'art gréco-romain se trouvent dans la région de Gandhara, d'où provient le détail de panneau sculpté représenté ci-dessus. On y voit le Bouddha descendant du ciel, entouré d'adorateurs portant des offrandes. Cette œuvre rappelle fortement la sculpture des grandes cathédrales médiévales de l'Europe, construites à une époque postérieure.

Photo copyright Victoria and Albert Museum, Londres

N° 6 - JUIN 1956

9^e ANNÉE

SOMMAIRE

PAGES

- 3 **ÉDITORIAL**
- 4 **COMMENT GAUTAMA EST DEvenu...**
... le Bouddha, l'Illuminateur, par Sarvepalli Radhakrishnan
- LE BOUDDHISME A CONQUIS L'ASIE**
par Anil de Silva Vigier :
- 10 1. La diffusion de la culture
- 13 2. La diffusion de l'art
- 15 **L'INDE, BERCEAU ET MUSÉE**
... de l'art bouddhique
- 22 **LA JUNGLE TRANSFORMÉE...**
... en paradis terrestre, par Jeanine Auboyer
- 25 **SUR LA "VOIE MOYENNE"**
... 500 millions d'hommes
- 26 **ANGKOR, SOMMET DE L'ART KHMER**
- 29 **BIRMANIE : PAGAN, FORÊT DE SANCTUAIRES**
- 34 **"NUL N'A LE DROIT DE MÉPRISER..."**
... son prochain", par G. P. Malalasekera
- 36 **CAVERNES AUX MILLE TRÉSORS**
- 42 **LE DHAMMAPADA, RÈGLE DE CONDUITE**
- 43 **BOROBODOUR, HAUT-LIEU DU BOUDDHISME**
- 46 **PLUS DE BOUDDHAS QUE D'HABITANTS**
- 48 **LE PLUS GRAND BOUDDHA DU MONDE**
- 50 **OÙ SOUFFLE "LE VENT DE L'ESPRIT"**
- 52 **UNE IMAGE DE BOIS FLOTTAIT...**



Mensuel publié par

L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture.

Bureaux de la Rédaction :

Unesco, 19, avenue Kléber, Paris - 16^e, France.

Directeur-Rédacteur en Chef :

Sandy Koffler.

Secrétaires de rédaction :

Edition française : Alexandre Leventis.

Edition anglaise : Ronald Fenton.

Edition espagnole : Jorge Carrera Andrade.

Maquettiste :

Robert Jacquemin.

Chargés de la diffusion :

Jean Groffier.

U.S.A. : Henry Evans,



Sauf mention spéciale de copyright, les articles et documents paraissant dans ce numéro peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention : Reproduit du « Courrier de l'Unesco ». Les articles ne doivent pas être reproduits sans leur signature.

Les manuscrits non sollicités peuvent être retournés à condition d'être accompagnés d'un coupon-réponse international.

Les articles paraissant dans le « Courrier » expriment l'opinion de leurs auteurs, non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

Abonnement annuel au « Courrier » : 400 francs fr. ; 8/- ; ou \$ 2.50 par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, 19, avenue Kléber, PARIS

MC 56 I 103 F

NOTRE COUVERTURE



Le sourire aux yeux mi-clos qui est "sans doute l'expression la plus haute de la béatitude bouddhique", se retrouve sur cette tête de moine, œuvre du XIII^e siècle découverte dans les ruines d'Angkor. Ses traits seraient ceux du roi khmer Djayavarman VII. (Voir page 26).

Photo Archives
du Musée Guimet.

UN des grands mérites de notre temps est d'avoir tenté de connaître et d'apprécier les arts des autres pays, des autres peuples, des autres époques. L'esprit de clocher qui, dans le passé, avait si souvent provoqué des jugements hâtifs, injustes et aveugles, a fait place à une vision plus rationnelle des choses, à un goût plus sûr. On peut constater aujourd'hui un désir sincère de comprendre et d'aimer des œuvres d'art qui traduisent des civilisations entièrement différentes de la nôtre.

Ruskin affirmait jadis que l'art de l'Inde n'était pas naturel et manquait de l'accent que confère la vérité. En 1864, un Européen, professeur d'archéologie, annonçait d'un ton péremptoire : « Il est inutile de tabler sur la sculpture de l'Hindoustan, car celle-ci ne peut être d'aucun secours pour l'étude de l'histoire de l'art; étant entièrement avilie, elle ne présente aucun intérêt en tant qu'œuvre artistique. »

Ces deux jugements nous paraissent aujourd'hui archaïques, et cependant, il n'y a pas tellement longtemps, l'appréciation que nous portions sur les arts asiatiques était souvent obscurcie par ceux-là mêmes qui tentaient le plus sincèrement de les faire comprendre. Comme l'a dit récemment un écrivain indien, nous ne devrions pas fausser la simple émotion esthétique que procure au profane une œuvre d'art en glissant entre elle et lui un « rideau de spiritualité ». Car en agissant ainsi, nous lui faisons croire que, sans une connaissance approfondie des écrits philosophiques et des principes religieux du bouddhisme, par exemple, il est impossible de comprendre l'art bouddhique.

Certes, cet art est essentiellement religieux, mais il en est ainsi, également, des arts de l'Égypte, de ceux de l'Europe médiévale, de l'Afrique noire et des anciens Mayas. Est-ce à dire que la splendeur de Louqsor ou de Chartres nous est inaccessible sans la connaissance détaillée de leur canevas religieux ?

Dans ce numéro spécial, publié à l'occasion du 2.500^e anniversaire de l'Illumination et de la mort du Bouddha, le « Courrier de l'Unesco » propose à ses lecteurs un ensemble de sculptures, de monuments et de peintures choisis parmi les chefs-d'œuvre de l'art bouddhique de l'Asie. Et aussi un aperçu des idéaux moraux et du message de paix, de bonté et de compassion inspirés par le bouddhisme, « un des plus nobles monuments de la pensée que l'esprit humain ait jamais créé ».

Les bouddhistes — particulièrement dans le Sud de l'Asie — célèbrent toujours la naissance, l'Illumination et la mort du Bouddha le 24 mai — jour de la pleine lune. Mais ce 2.500^e anniversaire sera commémoré pendant toute une année par des cérémonies, des fêtes et des pèlerinages. En Inde, où le bouddhisme est né, l'anniversaire sera célébré avec un éclat particulier. De tous les coins du monde, des pèlerins sont déjà arrivés dans les grands centres bouddhiques du pays : Lumbini, près de Kapilavastu (situé aujourd'hui au Népal), où naquit le Bouddha; Bodh Gaya, où il atteignit l'Illumination; Sarnath, où il prêcha son premier sermon, et Kushinagar, où il mourut.

En novembre prochain, un congrès et une exposition d'art, tous deux prenant pour thème le bouddhisme, auront lieu à la Nouvelle-Delhi, en même temps que se tiendront dans cette ville la 9^e Conférence générale de l'Unesco et un colloque, organisé par l'Unesco, qui étudiera la contribution du bouddhisme dans la philosophie, la littérature et les arts depuis 2.500 ans.

Photo copyright Magnum.

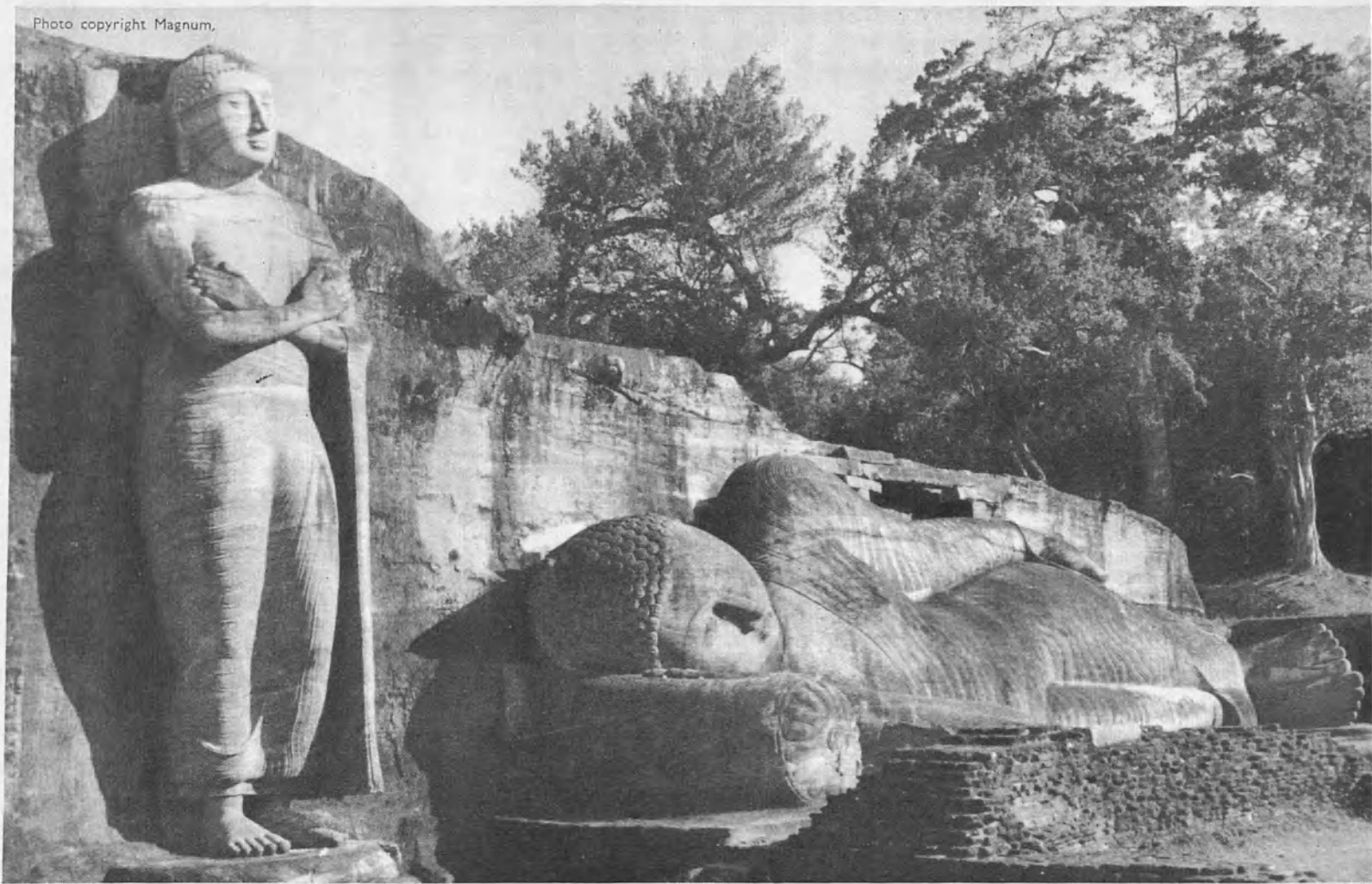


Photo copyright André Petit.



Comment Gautama est devenu BOUDDHA "L'ILLUMINÉ"

par Sarvepalli Radhakrishnan

Vice-président de la République de l'Inde

Avec Gautama le Bouddha, l'Orient a produit un grand esprit, dont l'influence sur la pensée et la vie de l'humanité n'a pas été surpassée, et qui est vénéré comme le fondateur d'une tradition religieuse dont l'action est à peine moins étendue et moins profonde que celle d'aucune autre. Il naquit en l'an 563 av. J.-C. à Kapilavastu, près de la frontière du Népal, à quelque cent cinquante kilomètres au nord de Bénarès. Plus tard, l'empereur Asoka devait ériger à cet endroit une colonne commémorative qui subsiste encore aujourd'hui. Le père du Bouddha s'appelait Suddhodana ; lui-même avait pour prénom Siddhartha, et pour nom patronymique Gautama.

Sa mère mourut sept jours après sa naissance, et ce fut la seconde femme de Suddhodana, Mahaprajapati, qui éleva l'enfant. Par la suite, Gautama épousa sa cousine Yasodhara, qui lui donna un fils, Rahula.

Le tempérament religieux de Gautama l'empêchait de se satisfaire des plaisirs et des ambitions du monde. L'idéal de la vie mendicante l'attirait ; il devait souvent évoquer par la suite : « Ce but suprême de la vie sainte, pour lequel les hommes quittent leur famille et renoncent à leur foyer. » Son père tenta en vain de l'intéresser aux affaires de ce monde ; à vingt-neuf ans, Gautama quittait sa famille, vêtu en ascète et commençait son existence errante

Résolu à atteindre à l'illumination par la pratique de l'ascétisme, Gautama se retira avec cinq disciples à Uruvela, « lieu agréable et admirable forêt », qui apaise les sens et favorise la méditation. Là, il commença une série de jeûnes sévères, pratiqua des exercices de méditation et s'infligea des macérations terribles. Mais la faiblesse du corps provoqua chez lui la lassitude de l'esprit. Bien que s'étant souvent trouvé aux portes de la mort, il n'entrevoit aucune lueur qui lui permit de résoudre l'énigme de l'existence. Gautama en conclut que l'ascétisme ne peut conduire à l'illumination ; et il rechercha une autre voie. Il se souvint alors d'être parvenu une fois, dans sa jeunesse, à la contemplation mystique. Et c'est dans cette voie qu'il trouva la réponse. Gautama avait atteint le bodhi,

l'illumination ; il était devenu le Bouddha, l'illuminé.

Le Bouddha hésita longtemps avant de se décider à enseigner. Non seulement il prêchait — ce qui est facile — mais il donnait lui-même l'exemple de la vie qu'il enseignait aux hommes. Il vécut l'existence du missionnaire mendiant, avec tous les dangers qu'elle comporte, en butte à l'impopularité et à l'hostilité. Il convertit d'abord les cinq disciples qui lui avaient tenu compagnie pendant ses années d'ascétisme. C'est dans le Parc des Gazelles, près de l'actuel Sarnath, « où les ascètes étaient autorisés à résider et où il était interdit de tuer les animaux », que le Bouddha prêcha son premier sermon. Les disciples commençaient à affluer. Après trois mois, ils étaient soixante. Un jour, le Bouddha leur dit : « Allez maintenant et parcourez la terre pour le profit de beaucoup, pour le bien de beaucoup, par pitié pour le monde, et pour le bien et le profit des dieux et des hommes. Que chacun de vous prenne un chemin différent. Allez enseigner la doctrine qui est glorieuse dans son commencement, glorieuse dans son milieu et glorieuse dans sa fin, dans son esprit comme dans sa lettre : prêchez une vie de sainteté, accomplie, parfaite et pure. » Pendant quarante-cinq ans, le Bouddha parcourut lui-même le pays, faisant de nombreux disciples.

(suite au verso)



Photo Mme de Silva Viger.

LA NAISSANCE est un des thèmes favoris de l'art bouddhique. Selon la légende, voici la mère du Bouddha, Maya, mettant son enfant au monde (il sort de son flanc droit). Ce panneau sculpté se trouve au temple d'Ananta, à Pagan, en Birmanie et date du XI^e siècle A.D.

Sarvepalli Radhakrishnan, un des plus grands penseurs de l'Asie moderne, a beaucoup contribué à faire comprendre au monde occidental la philosophie et les religions de l'Orient. Parmi ses ouvrages, il faut citer : « Indian Philosophy », « East and West in Religion », « Eastern Religions and Western Thoughts », « Religion and Society », ainsi qu'une traduction en langue anglaise du « Dhammapada » et de « Gautama the Buddha ».

Pour l'esprit critique et contre l'intolérance

Considérant la diversité des avis que l'on peut recevoir, il conseillait à ses disciples de soumettre à l'épreuve de la logique et des faits les différents programmes qui leur étaient proposés, et de n'en accepter aucun par respect pour son auteur. Il ne faisait pas d'exception pour lui-même. Il disait : « N'acceptez pas ce qui vous est rapporté, n'acceptez pas la tradition : ne vous hâtez pas de conclure qu' « il doit en être ainsi ». N'acceptez aucune affirmation parce qu'elle se trouve dans nos livres, ou parce que vous supposez qu' « elle est acceptable », ou parce qu'elle vient de la bouche de votre maître. » Avec une sollicitude touchante, il adjurait ses disciples de ne pas admettre que leur pensée soit paralysée par le prestige de son nom. « J'ai une telle foi, Seigneur », lui dit un jour Sariputta (l'un de ses plus proches disciples) « qu'il me semble qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y a et qu'il n'y aura jamais personne de plus grand et de plus sage que le Bienheureux. » « Assurément, Sariputta », répondit le Bouddha, « tu as connu tous les Bouddhas du passé ? » « Non, Seigneur. » « Tu connais donc tous ceux de l'avenir ? » « Non, Seigneur. » « Au moins me connais-tu et as-tu pénétré parfaitement mon esprit ? » « Pas même, Seigneur. » « Alors, pourquoi, Sariputta, profères-tu des paroles aussi outrées et téméraires ? »

★

L'ENSEIGNEMENT du Bouddha n'a rien d'ésotérique. « Il y a, ô disciples, trois façons d'être secret et de manquer de franchise. Quelles sont-elles ?

Les femmes sont secrètes, et non franches ; la sagesse des prêtres est secrète, et non franche ; la fausse doctrine est secrète, et non franche...

Les doctrines et les règles que le Bouddha parfait a proclamées éclatent aux yeux du monde entier, et ne sont pas secrètes. »

Il n'y a guère de place dans l'enseignement du Bouddha pour ce qu'on appelle les dogmes. Avec une largeur de vues exceptionnelle pour l'époque, et peu commune encore de nos jours, le Bouddha se refuse à étouffer le sens critique. L'intolérance lui paraît le pire ennemi de la religion. Un jour, pénétrant dans une salle publique à Ambalathika, il y trouva quelques-uns de ses disciples conversant avec un Brahmane qui le taxait d'impiété et critiquait l'ordre mendiant qu'il avait fondé. « Frères, dit Gautama, si quelqu'un parle contre moi, contre ma religion, ou contre l'ordre, vous n'avez aucune raison de vous montrer irrités, mécontents ou contrariés. Si vous le faites, non seulement

vous vous abaissez sur le plan spirituel, mais vous n'êtes plus en état de juger si ce que l'on vous dit est exact ou inexact. »

Le Bouddha n'admettait pas que l'on critiquât injustement les autres croyances. « Une telle critique, déclarait-il, me fait penser à un homme qui cracherait contre le ciel ; son crachat ne souille que lui-même. »

Jamais le Bouddha ne se laissa emporter par la colère, jamais il n'eut une parole méchante. Il manifestait envers ses semblables une tolérance infinie. Le monde lui apparaissait comme ignorant plutôt que méchant, comme imparfait plutôt que révolté. C'est avec calme et confiance

qu'il accueillait les marques d'hostilité, ne manifestant jamais lui-même de nervosité, d'irritabilité ou d'emportement. Son comportement était empreint d'une courtoisie et d'une bienveillance parfaites, à peine teintées d'ironie. Au cours d'un voyage, il fut violemment invectivé par un homme à qui il demandait l'hospitalité. Il répondit : « Ami, si un maître de maison offre de la nourriture à un mendiant, et si le mendiant refuse cette nourriture, à qui la nourriture revient-elle ? » L'homme répondit : « Au maître de maison, évidemment. » Le Bouddha dit alors : « Donc, si je refuse d'accepter tes injures et ta malveillance, c'est à toi qu'elles reviendront, n'est-ce pas ? Mais je n'en suis pas moins appauvri, car j'ai perdu un ami. »

Après de longues années de voyages et de labeurs, le Bouddha mourut, âgé de 80 ans, dans un village de l'Utar Pradesh.

★

Son message n'était pas destiné à ses seuls contemporains, mais aux hommes de tous les temps. C'est le sentiment de l'impermanence du monde, le spectacle de ses afflictions et de ses souffrances qui ont inspiré la pensée bouddhique. Rencontrant un vieillard courbé par l'âge, un mort que l'on porte au bûcher, un malade aux plaies hideuses, le Bouddha s'afflige ; mais voyant un saint homme dans une attitude de dignité et de détachement souverains, il est attiré par la sérénité de l'ascète. Devant la menace du néant, du non-être, devant le spectacle de ce monde éphémère de la naissance et de la mort, de la maladie et de la vieillesse, le Bouddha se demande s'il nous est possible d'acquérir force et courage, de découvrir en nous-mêmes une source de liberté qui nous mette à l'abri de l'insécurité du temps et de la mort. Et il répond : « Il nous est pos-

(Suite page 8)



Photo copyright Skeel

LE GRAND DÉPART du futur Bouddha (le prince Siddhartha) quittant le palais de son père, le roi Suddhodana. Il laisse derrière lui une femme et un enfant et renonce à la vie facile. Seule compte pour lui désormais l'Illumination. Cet événement majeur de la vie du Bouddha est représenté sur ce fragment de fresque du XI^e découvert en Asie Centrale.



Photos Musée de Madras.

LE BOL A AUMONES. Autre médaillon du II^e siècle, dont l'origine se place également à Amaravati. Celui-ci représente « L'Élévation du Bol de Charité du Bouddha ». En temps que religieux mendiant, le Bouddha portait un bol à aumônes et ne refusait jamais ce qu'on lui offrait pour sa nourriture quotidienne. Aujourd'hui encore, la pauvreté est essentielle au moine bouddhiste dont les objets personnels se limitent à la robe, le bol à aumônes, une aiguille, un chapelet pour la méditation, un instrument pour raser la tête, et un filtre destiné à écarter les insectes de l'eau de boisson tout en ne leur infligeant pas de souffrances.

L'ÉLÉPHANT FURIEUX. Une légende est traduite dans ce médaillon exécuté entre les II^e et III^e siècles A.D. à Amaravati, dans le sud-est de l'Inde : la bête, enivrée par le traître Dévadatta, est lâchée sur le passage du Bouddha. Elle se rue dans la foule, renverse tout. On la voit à gauche qui, de sa trompe, saisit un malheureux et le lance au loin. L'élan de l'animal galopant, la terreur de la foule, le geste des deux amants qui, devant la mort, se jettent dans les bras l'un de l'autre, contrastent avec la douceur de l'épilogue, (à droite) : La bête, domptée par « la force de la bienveillance bouddhique », se prosterne devant le Bienheureux.



Purification intérieure et non conformisme extérieur

sible de le faire en approfondissant notre connaissance et en nous transformant. » Pour transformer le monde, il faut transformer la nature humaine.

Mais la nature humaine ne se transforme pas d'elle-même : la graine devient plante, l'agneau devient mouton, mais l'être humain doit développer ses possibilités consciemment et délibérément. Le Bouddha nous demande de trouver en nous-mêmes le maître qui nous guidera vers l'illumination ; il nous demande de développer notre force spirituelle par la méditation et par la discipline morale.

Il nous demande de ne pas faire souffrir les êtres vivants, de ne pas prendre le bien d'autrui, de ne pas mentir, de ne pas nous enivrer, de cultiver la chasteté du corps et de l'esprit. Il ne se contente pas de dire : « Tu ne tueras point » ; il dit : « Tu feras disparaître toutes les attitudes qui expriment la colère, la rancune, le désir d'exploitation ou la concupiscence à l'égard d'autrui. » Sa morale n'est

pas de conformisme extérieur, mais de purification intérieure.

Le texte de son premier sermon est parvenu jusqu'à nous. Rien ne permet de douter qu'il reproduit bien les paroles et les idées du maître. L'enseignement du Bouddha est très simple : « Que ceux qui veulent vivre la vie religieuse évitent les deux extrêmes de la jouissance et de la macération, et suivent la voie moyenne », proclame-t-il d'abord. Il énonce ensuite les quatre vérités concernant la douleur, l'origine de la douleur, la suppression de la douleur, et la voie qui mène à la suppression de la douleur.

Pour supprimer l'ignorance, une stricte moralité est indispensable. Le fondement de la religion bouddhique est la simple bonté — bonté dans l'esprit et bonté dans les actes. La « Noble Voie des huit Vertus » représente l'échelle qui mène à la perfection : vues justes, aspirations justes, parole juste, action juste, vie juste, effort juste, attention juste, contemplation juste. C'est plus qu'une morale ; c'est une règle de vie.

★

LE Bouddha propose aux moines comme aux laïques une doctrine pratique. Il énonce cinq règles morales obligatoires pour tous : ne pas tuer, ne pas prendre ce qui n'est pas donné, ne pas se laisser aller aux passions, ne pas mentir, ne pas s'enivrer. Le Bouddha ne demande pas que l'on s'abstienne de travailler. Un laïque jainiste lui demandait un jour s'il enseignait la doctrine de la non-activité ; le Bouddha répondit : « Comment peut-on dire que l'ascétique Gautama prêche le principe de la non-activité ? Ce que je proclame, c'est qu'il faut s'abstenir de faire le mal, par les actes, par la parole et par la pensée ; qu'il faut s'abstenir de faire différentes choses immorales et mauvaises... »

Le Bouddha donne plus d'importance à l'esprit d'amour qu'aux bonnes œuvres. « Toutes les bonnes œuvres du monde ne valent pas la seizième partie de l'amour qui libère le cœur. L'amour qui libère le cœur les contient toutes. Il brille, il éclaire, il irradie. » « Comme une mère qui, au péril de sa vie, veille sur son enfant unique, que chacun cultive un amour infini pour tous les êtres. » Le respect de la vie animale fait partie intégrante de la moralité.

En triomphant de l'ignorance, en refusant à ses actes le pouvoir de lui imposer l'expiation, en cessant de désirer et de regretter, l'individu atteint à l'illumination ; il accède au monde de l'être, distinct du monde de l'existence. L'être est affranchi de la forme comme de l'absence de la forme, de la douleur comme du plaisir ; c'est quelque chose que l'homme ne peut pas concevoir.

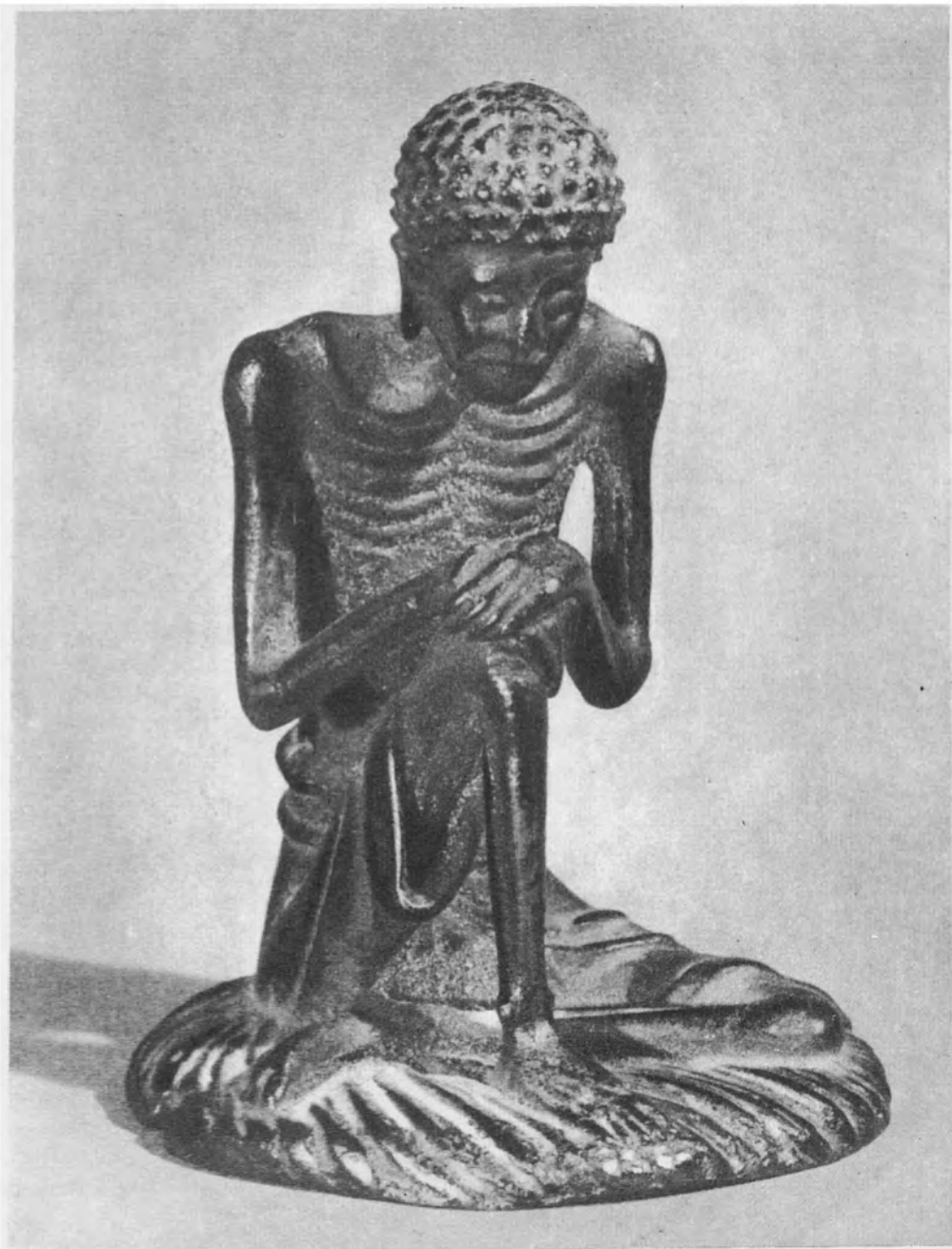


Photo Académie des Arts, Honolulu

ANNÉES D'ASCÉTISME. Pendant six ans, le futur Bouddha (Bodhisattva) pratiqua de terribles austérités, et résista aux tentatives du roi Mara — un démon — pour le détourner de son but. Assis, les jambes croisées, immobile, il était devenu pareil à un squelette quand il comprit l'inutilité des macérations. Aussi cessa-t-il de jeûner. Cette statuette du XVI^e siècle a été trouvée en Chine,



Photo Académie des Arts, Honolulu, Hawaï.

L'ILLUMINATION. — Après avoir, pendant six années, pratiqué de terribles austérités sans trouver de réponse à la question qu'il se pose : « Où est la Sagesse et où est la Vérité ? », le futur Bouddha cherche une autre voie. Un jour, au bord d'un cours d'eau, il s'assied sous un figuier, non loin de la ville de Gaya, et se plonge dans une profonde méditation. Après avoir repoussé l'assaut du démon bouddhique Mara, qui emploie à la fois la terreur de ses monstres et la séduction de ses filles pour le détourner de son but, le bodhisattva atteint la parfaite Sagesse (bodhi) ou Illumination. Alors, il se rend à Bénarès où il commence sa prédication. Possédant le trésor de la vérité, il va le répandre sur le monde. Tel est, entouré du voile de la légende millénaire, l'épisode crucial de la vie du Bouddha que montre ce panneau sculpté à Loung Men, en Chine, au VI^e siècle. Il représente le bodhisattva méditant sous le figuier.

La culture bouddhique s'est répandue à travers toute l'Asie

par Anil de Silva Vigier

1

Il y a deux mille cinq cents ans, une grande partie du monde était encore plongée dans la nuit de la préhistoire. Des foyers de civilisation étaient apparus en Grèce et en Italie, mais le Parthénon n'existait pas encore, et Rome n'était qu'une bourgade.

Mais au Moyen-Orient, en Chine et en Inde, on savait depuis plusieurs siècles déjà, écrire et bâtir ; les navires y sillonnaient les mers, transportant des marchandises, des œuvres d'art, des idées. Dans toute cette région, les hommes, devenus les artisans de leur destin, éprouvaient le besoin d'une foi plus humaine. Le bouddhisme en Inde, le taoïsme en Chine et, cinq siècles plus tard, le christianisme, devaient répondre à ce besoin : l'homme cesse d'être le jouet des dieux et assure lui-même son salut. Le bouddhisme se répandit à travers l'Asie, comme le christianisme devait plus tard se répandre à travers l'Europe.

Gautama le Bouddha a vécu et prêché, il y a deux mille cinq cents ans. Il enseignait que tous les hommes sont égaux devant la souffrance et il montrait, par son propre exemple, que la souffrance peut être abolie par le renoncement aux désirs et la suppression de l'ignorance. Cette doctrine est aujourd'hui la foi vivante de centaines de millions d'hommes en Asie.

Le message du Bouddha est essentiellement pacifique. Jamais, en aucune circonstance, son nom n'a servi à excuser la violence, la torture ou la guerre. Dans un monde déchiré par les conflits, le bouddhisme répondait au désir de paix qui vit éternellement au cœur de l'homme. En Inde, l'empereur Asoka (III^e siècle av. Jésus-Christ), après avoir mené une guerre sangninaire contre le royaume Kalinga, se convertit au bouddhisme et fit graver sur la pierre, en différents endroits de son Empire, la proclamation suivante : « 150 000 personnes ont été déportées, 100 000 tuées, un plus grand nombre encore ont disparu... le roi, ami des dieux, regrette sa conquête de Kalinga. La conquête d'un pays indépendant signifie la mort ou la captivité pour les hommes. Tous sont victimes de la violence et sont voués à la mort ou à la séparation d'avec ceux qui leur sont chers... Ces pensées pèsent lourdement sur le cœur du roi ami des dieux. La conquête de Kalinga aurait-elle fait cent mille fois moins de victimes, cette pensée n'en pèserait pas moins sur le cœur du roi ami des dieux. Même si ces victimes étaient dans leur tort, le roi ami des dieux croit qu'il aurait dû se montrer aussi patient que possible. La seule vraie victoire est celle de la Bonne Loi (le bouddhisme). Ce texte est gravé pour que mes enfants ou mes petits-enfants ne songent pas à de nouvelles

victoires. Que leurs vraies victoires soient gagnées par la patience... »

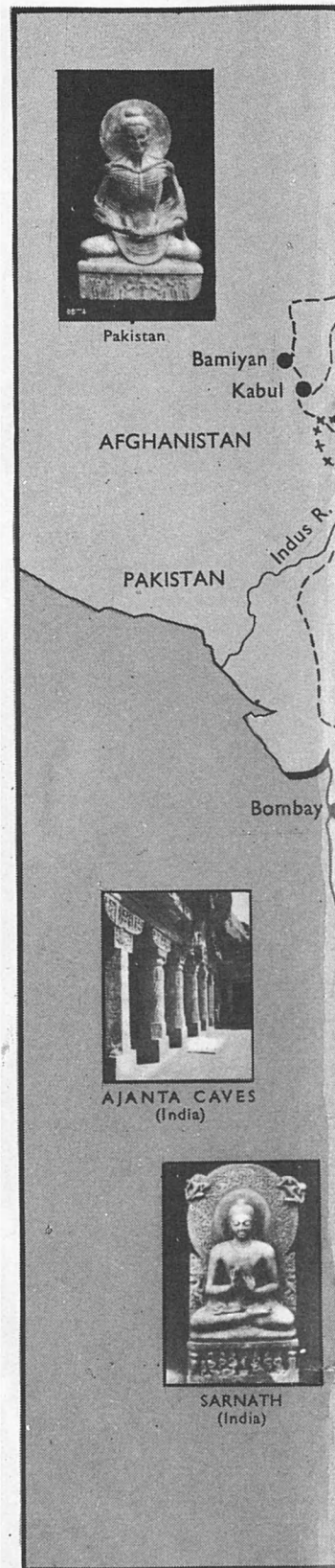
Au moment de l'apparition du bouddhisme, les échanges de personnes et d'idées étaient beaucoup plus importants qu'on ne le croit généralement. L'Inde occupait à l'époque une position centrale entre les civilisations occidentale et extrême-orientale. La grande route de l'Occident, par la Perse, et la grande route chinoise de la soie, par l'Asie centrale, franchissaient toutes deux les passes du Nord du pays. Des navires persans, grecs, romains, alexandrins, relâchaient dans les ports du Goujerath et du Konkan sur la côte ouest, et dans ceux de Coimbatore, d'Andhra, du Bengale et de Ceylan dans le Sud, où ils rencontraient les navires extrême-occidentaux et indiens.

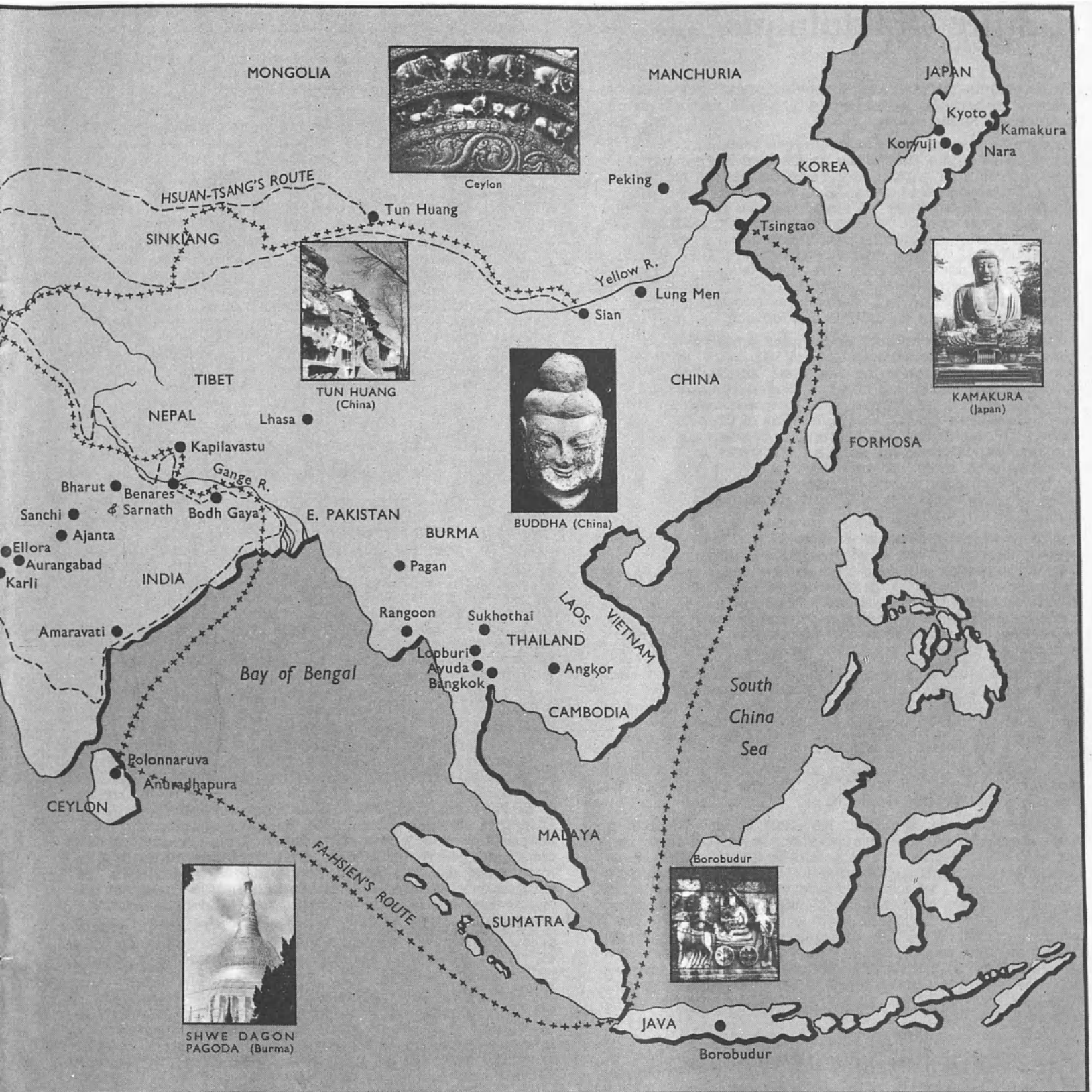
Les contacts entre l'Inde et le monde occidental étaient incessants. Vers la fin du V^e siècle avant Jésus-Christ, quelques années avant la mort du Bouddha, le roi perse Darius conduisit une expédition, de Persépolis jusque dans le Pendjab et la vallée de l'Indus.

Alexandre, au IV^e siècle avant Jésus-Christ, se fit accompagner en Inde par des topographes et des savants, qui contribuèrent à améliorer la route tracée par les courriers des rois de Perse. Il fit construire un port et une flotte, et son capitaine Néarque établit une liaison maritime entre l'embouchure de l'Indus et celle du Tibre. L'armée d'Alexandre revint de l'Inde renforcée d'éléphants et de soldats indiens.

Toute la partie nord-ouest de l'Inde, y compris le Gandhara (Afghanistan et Pakistan actuels) et le Pendjab fut gouvernée pendant des siècles par des princes grecs, dont l'un, Milanda (Ménandre) se convertit au bouddhisme. Ces princes favorisèrent la diffusion des cultures grecque, hellénistique et romaine. Les mariages entre Grecs et Indiens étaient fréquents et il se forma des centres de culture gréco-romaine-bouddhique. Cette culture devait se développer surtout sous l'empire Kouchana, qui remplaça au premier siècle de l'ère chrétienne les royaumes grecs. Les Kouchana étaient des nomades venus de Chine et d'Asie centrale ; leurs empereurs se convertirent au bouddhisme.

Mme Anil de Silva Vigier, originaire de Ceylan, est la première femme asiatique qui se soit spécialisée dans l'archéologie et l'histoire de l'art. Elle a consacré de nombreuses années à l'étude de la sculpture et de la peinture bouddhiques. Mme de Silva Vigier est l'auteur du livre « La Vie du Bouddha », basée sur des documents originaux et publiée, à Paris, chez Stock. Mme de Silva Vigier a grandement aidé la Rédaction du « Courrier de l'Unesco » à publier le présent numéro.





Plus importantes encore que les expéditions et les conquêtes, furent les relations amicales qui s'établirent pour une longue période, entre les Seleucides de Perse et les rois Maurya, du Nord de l'Inde. Les deux royaumes échangeaient des ambassadeurs, et les marchands se pressaient en foule à Patalipoutra (l'actuel Patna, capitale de la Province de Bihar, dans le nord-est de l'Inde).

Le palais de Patalipoutra était construit sur le modèle de celui de Darius à Persépolis (en Perse). L'empereur Asoka épousa une princesse grecque et envoya des missionnaires bouddhistes jusque'en Perse, en Egypte, en Cyrénaïque, en Macédoine et dans le nord-ouest de la Grèce.

Pline, l'historien, relate que Rome importait chaque année de l'Inde pour 50 000 000 de sesterces de marchandises : du coton de Maloua ; de la laque et du nard de Patalipoutra ; de l'indigo, des épices et des pierres précieuses du

Konkan et aussi du jade, de l'ivoire, de la soie et des éléphants que les Romains utilisaient en grand nombre pour la guerre et les jeux du cirque. On a retrouvé des monnaies romaines, à l'effigie d'Auguste, de Claude, de Caracalla, de Théodore et de Constantin, dans le nord-ouest du pays et sur la côte méridionale, à Cannanore, Coimbatore et à Mahabalipourum. Un artiste romain d'Asie, appelé Titus, a peint des fresques bouddhiques à Miran, en Asie centrale. Des marchands d'Alexandrie dotèrent des couvents bouddhiques à Nasik et à Junnar, près de Bombay.

Les historiens mentionnent les importantes migrations d'hommes qui se produisaient à cette époque : des prisonniers de guerre, des soldats de métier (les archers indiens étaient réputés chez les Perses), des déserteurs parcouraient le monde; les artisans, les travailleurs sur métaux, les sculpteurs d'ivoire (on a trouvé des ivoires indiens à Pompéi),

(Suite
au verso)

Culture Bouddhique *(suite)*

les tisserands, les joailliers, les sculpteurs et les céramistes étaient recherchés, appointés et protégés par les grands marchands et les princes.

La vaste région d'Asie centrale, que formaient les territoires de Bamiyan (Bactriane du Sud, en Afghanistan) de Kachgar et de Koutcha, encerclée de hautes montagnes (Tien-Tchan ou Montagnes Célestes au Nord ; Karakoram et Kouen-Lun au Sud) ; n'était reliée au reste du monde que par deux routes : la route du nord passait par les oasis de Kachgar, Koutcha, Kizil et Tourfan ; celle du sud par Markand, Khotan, Miran et Lobnor ; elles se rejoignaient à Touen-Houang. Ces deux routes furent les artères par lesquelles le bouddhisme se répandit en Asie centrale et en Chine. Les oasis qui les jalonnent devinrent d'importants foyers de culture bouddhique.

On y creusa des milliers de temples souterrains et on y éleva autant de constructions. A Kizil, les « mille grottes » de Mingoi (qu'il ne faut pas confondre avec la Caverne aux mille Bouddhas à Touen-Houang), furent creusées, peintes et sculptées par des centaines d'artisans venus du Moyen-Orient, de l'Inde et de la Chine. Un grand savant chinois, Houang-Tsing, qui se rendit en pèlerinage en Inde par la route du nord au VII^e siècle A. D., nous a laissé un récit inoubliable de ses tribulations à travers les sables brûlants du désert, les passes enneigées des montagnes, et les luxuriantes oasis de l'Asie centrale. Voici comment il décrit Koutcha :

« Le royaume mesure environ mille li (1 li = 550 m environ), de l'est à l'ouest et six cents li du nord au sud. Le sol produit du riz, du millet, de la vigne, des grenades, des poires, des prunes, des pêches et des abricots. On y trouve des mines d'or, de cuivre, d'étain et de plombagine. Le climat est doux. Les mœurs des habitants sont honnêtes et pures. Leur écriture est empruntée à l'Inde. Leurs musiciens flûtistes et guitaristes, sont réputés. »

Les historiens de la période qui correspond à la dynastie chinoise Tang, évoquent le charme des femmes de Koutcha. Les musiciennes et les danseuses de Koutcha paraissaient aux fêtes impériales de la Chine. Elles portaient des pantalons de soie d'un rouge vif, de longues tuniques brodées de diverses couleurs, et des turbans noirs en soie. Les titres de certaines chansons ont été conservés : « Le Rendez-vous du septième soir », La Femme de jade sert à boire », « La Bataille de fleurs ».

Les fresques de Koutcha, de Kizil et de Koumtoura nous montrent de superbes cavaliers, ceux qui firent escorte à Houang-Tsing à sa sortie de la ville. Ces cavaliers portent des bottes montantes, des tuniques de soie bleues, grises, blanches et vert olive, serrées par une ceinture de métal, tombant jusqu'aux genoux et brodées de perles, doublées et bordées de fourrure. Les cheveux roux sont ramenés en chignon sur la nuque. Ce devait être un magnifique spectacle que ce cortège, avec ses bannières et ses étendards dorés et multicolores, ornés des animaux héraldiques : le tigre et le dragon. Houang-Tsing revint en Chine chargé de manuscrits et d'images du Bouddha.

Des statues pour le remercier d'avoir protégé les voyageurs

MARCO POLO, au XIV^e siècle, semble être passé par Kachgar, Markand et Lobnor. Dans son récit, il s'extasie sur le raffinement de ces villes. Voici comment il décrit Khotan : « Tout ce qui est nécessaire à la vie humaine s'y trouve en grande abondance. On y cultive le coton, le lin, le chanvre, le blé, la vigne. Les habitants possèdent des fermes, des vignobles et de nombreux jardins. Ils pratiquent aussi le commerce et l'industrie. » Au sujet de Lobnor, il écrit : « Les voyageurs qui se préparent à traverser le désert s'y arrêtent habituellement un temps considérable, tant pour se reposer de leurs fatigues que pour se préparer à la suite de leur voyage. »

Mais il consacre sa description la plus intéressante à des sculptures représentant sans doute le Parinirvana ou la mort du Bouddha : « La ville de Camipitchou est grande et magnifique. Le peuple adore les idoles et il y a des monastères et des abbayes construits dans le style du pays. On y trouve une multitude d'idoles, quelques-unes en bois, d'autres en pierres ou en argile. Elles sont toutes polies

avec soin et dorées. Elles sont sculptées avec un grand art. Certaines d'entre elles sont très grandes, d'autres plus petites. Les premières sont représentées en position couchée, les secondes se tiennent debout à côté, dans une attitude de déférence, comme il convient à des disciples. Toutes ces idoles sont l'objet d'une extrême vénération. »

Les caravanes qui avaient franchi ou s'apprétaient à franchir les passes difficiles de l'Hindou Kouch, faisaient halte à Bamiyan, dans l'Afghanistan actuel. La gigantesque falaise qui surplombe Bamiyan est creusée de temples souterrains, contenant d'immenses statues du Bouddha. Elles ont été sculptées et peintes par des artistes et des artisans, sur l'ordre de marchands qui voulaient ainsi remercier le Bouddha de les avoir protégés sur la route.

A Touen-Houang, à l'autre extrémité de la route, les marchands, les empereurs des dynasties Wei, Tang et Soung, créèrent un extraordinaire ensemble de monuments représentatifs de la culture bouddhique. On y trouve des centaines de temples souterrains, dont l'un — la Caverne aux Mille Bouddhas — muré pendant des siècles, était rempli d'incalculables trésors, manuscrits et peintures sur soie. Aujourd'hui, les monuments de Touen-Houang sont préservés par les soins des archéologues et de nombreux artistes copient les innombrables fresques qu'ils contiennent.

Les cargos ramenaient aussi des images du Bouddha

La première mention du bouddhisme en Chine remonte à l'an 65 de l'ère chrétienne. Cette année, le prince Tchou, de la dynastie Han, donna sa protection à une petite communauté bouddhique installée à Loyang. Les empereurs Kouchana en Inde (30-244) encourageaient officiellement la traduction en chinois de textes bouddhiques écrits en sanscrit et pâli. Des voyageurs, des marchands, des ambassadeurs et des pèlerins chinois venaient en Inde par mer, et les historiens chinois nous ont laissé des descriptions — les seules que l'on possède — des anciens royaumes de l'Asie du sud-est que traversait cette route.

D'importants monastères et universités bouddhiques existaient dans toute l'Asie du sud-ouest, ainsi qu'au Japon et en Corée. Des pèlerins venus de toute l'Asie se pressaient par milliers dans les grandes universités bouddhiques de Taxila (Pakistan) et de Nalanda (Inde orientale). A Nalanda et à Bodh Gaya, dans l'Etat indien de Bihar, où le Bouddha avait connu l'illumination, les rois de Ceylan et de Java avaient fait construire des auberges pour leurs étudiants et leurs pèlerins. Les cargos embarquaient dans les ports de la côte sud et du Bengale, non seulement des épices, des pierres précieuses, des mousselines et de la soie, mais aussi des images du Bouddha, fabriquées dans les centres de Mathura et de Nalanda, ainsi que des pèlerins et des missionnaires se dirigeant vers l'Extrême-Orient.

Un autre pèlerin chinois, du nom de Yi-Tsing, qui s'était arrêté pour un séjour de six mois dans le royaume de Crivijiya (péninsule de Malaisie) pour apprendre la grammaire sanscrite, écrit :

« Il y a dans le royaume plus de mille moines bouddhistes qui se consacrent à l'étude et aux bonnes œuvres. Ils examinent et discutent toutes les questions possibles exactement comme on le fait en Inde. Un moine chinois qui voudrait se rendre à l'ouest (Inde) pour lire et apprendre devrait s'arrêter à cet endroit un an ou deux. Il serait alors à même de poursuivre ses études en Inde. » Yi-Tsing séjourna lui-même dix ans à Nalanda ; plus tard, il copia et traduisit en chinois de nombreux textes bouddhiques, et écrivit ses mémoires.

L'avènement du bouddhisme, coïncidant avec le développement du commerce et des échanges entre les pays d'Asie, suscita dans toute cette région une vie intellectuelle intense. Son message de fraternité humaine (« nul n'est brahmane ou paria par naissance : on devient brahmane ou paria par ses actes ») (Vasala Soutra), fut comme une pluie bienfaisante sur une terre desséchée. Il produisit un renouveau du sentiment populaire, comme le message chrétien devait le faire à Rome. Le message du Bouddha, si riche de contenu humain, à inspiré un art qui s'élève au-dessus des frontières, donnant une vie nouvelle aux traditions locales, et faisant de celles-ci l'expression spontanée de chaque caractère national en même temps que de la foi religieuse commune. C'est un message d'espoir ; c'est un message de paix. Pour cette double raison, il a contribué à susciter un art qui, par sa noblesse et sa perfection, a enrichi le patrimoine culturel de l'humanité.

Des milliers de chefs-d'œuvre jalonnent l'expansion du bouddhisme

La provenance de ces « Deux fidèles en procession » est inconnue (II^e ou III^e siècle A.D.), mais on attribue cette œuvre à l'école du Gandhara, le plus oriental des arts gréco-romains d'Asie. Elle est en schiste gris foncé et mesure environ 30 centimètres de hauteur. L'un des fidèles a les mains jointes, l'autre porte des offrandes. Les feuilles qui terminent l'arche, les griffons et les personnages drapés sont des motifs familiers des panneaux sculptés de Gandhara. Cet art est très ancien, il existait déjà au I^{er} siècle de l'ère chrétienne et florissait dans le nord-ouest de l'Inde et une partie de l'Afghanistan et du Pakistan actuels (Gandhara est le nom ancien d'un des districts de la vallée du Kaboul). Son influence sur l'art bouddhique dans le reste de l'Asie a été primordial. (Voir en page 2 une autre œuvre gréco-romaine bouddhique représentative).



Reproduit de " Art of India ", par Stella Kramrisch, par courtoisie de The Phaidon Press, copyright

Le premier grand monument destiné à perpétuer la mémoire du Bouddha a été édifié, à Santchi, dans l'Inde centrale, il y a quelque 2200 ans, soit trois siècles après sa mort. Si le bouddhisme a disparu du pays qui l'a vu naître, il s'est répandu dans d'autres pays d'Asie et est devenu la foi vivante de millions d'hommes (on évalue leur nombre, aujourd'hui, à quelque 700 millions) qui, à leur tour, ont élevé sur tout l'immense continent des monuments en l'honneur du Bouddha. Certains de ces monuments demeurent encore cachés depuis plus de mille ans, ensevelis sous le sable ou perdus dans les solitudes de l'impénétrable jungle tropicale. C'est seulement depuis soixante-dix ans environ que les explorateurs et les archéologues ont entrepris des recherches systématiques, se frayant un chemin à la hache ou perdus dans les broussailles ou fouillant les étendues désertiques. Ils ont révélé au monde étonné d'immenses Bouddhas dormant d'un éternel sommeil ou dressés dans l'attitude de la méditation vigilante.

La Caverne aux mille Bouddhas de Touen-Houang (Chine septentrionale), murée depuis le II^e siècle de notre ère, n'a été que récemment découverte, mettant en lumière les mille Bouddhas qui avaient jusque-là mystérieusement souri dans les ténèbres; des fresques aux éclatantes couleurs — bleu lapis-lazuli, rouge rubis, or, topaze, vert émeraude — scintillent comme des bijoux dans la pénombre de ces grottes inimaginables. Au Cambodge, en Indonésie, en Birmanie, en Thaïlande, des arbres immenses enlacent comme des pieuvres, de leurs racines monstrueuses, les monuments abandonnés.

A la mort du Bouddha, ses cendres furent réparties dans huit coffrets ornés de pierres précieuses, qui furent placés dans des « stoupas ». Un stoupa est un sanctuaire sacré souvent bâti en forme de vaste dôme élevé sur une plate-forme et surmonté d'un parasol stylisé, symbole de royauté. Autour des principaux stoupas bouddhistes contenant de précieuses reliques du Bouddha ou de ses disciples, on en

trouve souvent d'autres abritant des souvenirs tels que des images, des écrits et des prières sacrés. L'idée du dôme a peut-être été suggérée par les sépultures arrondies ou les tumulus de l'antiquité, toutefois, d'après la légende, la forme du stoupa aurait été fixée par le Bouddha lui-même. Un jour que ses disciples lui demandaient comment ils devraient honorer sa dépouille mortelle, il emplit ses vêtements, à la façon des marches d'une plate-forme, posa sur eux son bol à aumônes renversé, et surmonta le tout de son bâton, figurant un parasol.

Les premiers stoupas en produisirent un million d'autres. L'empereur Asoka (III^e siècle avant J.-C.), divisant à nouveau les reliques contenues dans sept des huit stoupas primitifs, construisit pour les abriter 84 000 nouveaux mausolées. Au cours des siècles, le stoupa a évolué, prenant dans chaque pays d'Asie une forme nationale caractéristique : Le grand stoupa de Borobudur, à Java, a été comparé par A. K. Coomaraswamy, l'éminent archéologue indien, à « un fruit mûr arrivé à maturité dans un air irrespirable ». En Chine, le stoupa a pris la forme d'une pagode. A Ceylan, en Birmanie et au Siam, il s'est étiré vers le ciel jusqu'à ce que le dôme prit l'aspect d'une flèche.

Les plus remarquables vestiges de l'art bouddhique primitif (III^e - I^{er} s. av. J.-C.) sont sans doute les stoupas de Santchi, dans l'ancien Etat indien de Bopal, et ceux de Bharut et de Bodh Gaya (Inde centrale et septentrionale). Deux grottes à Cyanta et plusieurs autres près de Bombay datent de la même époque. La caractéristique de cet art primitif est son amour profond de la nature; il représente avec une exquise tendresse, un sens du mouvement et une vitalité extraordinaires des processions de chevaux et d'éléphants gaïement caparaçonnés, des femmes, des hommes, des enfants, des animaux, une végétation luxuriante, des fleurs, des poissons, des oiseaux, des biches, des génies sylvestres, des serpents, etc.

(Suite
au verso)

Art bouddhique (Suite)

A cette époque encore, le Bouddha n'était pas représenté sous sa forme humaine, mais évoqué par des symboles. Pour figurer sa naissance on montrait sa mère allongée sur une fleur de lotus sous un éléphant. (Maya, sa mère, avait rêvé d'un éléphant pénétrant ses entrailles; le lotus est l'emblème de la fécondité). Un cheval sans cavalier représentait le Grand Départ du Bouddha abandonnant son palais, sa femme et son enfant pour se faire ascète. Un siège vide sous un arbre symbolisait l'accession à la suprême sagesse, le Bouddha s'étant assis sous un arbre pour méditer, l'arbre sacré, ou bodhi, où il atteignit l'Illumination. Le premier sermon du Bouddha était évoqué par une roue, la Roue de la Loi. Enfin, les stoupas représentaient la mort ou le salut. Il est intéressant de noter que l'art chrétien primitif s'est exprimé également par des symboles : le poisson, la colombe, la croix. Le Christ en croix n'est apparu que beaucoup plus tard.

Au III^e siècle de notre ère, environ, ces symboles firent place à des images du Bouddha. Le cheval fut pourvu d'un cavalier, le siège vide connut un occupant et le stoupa fut remplacé par la représentation du corps étendu du Bouddha ayant deux arbres à la tête et aux pieds, et entouré d'un groupe de disciples éplorés. Les premières images du Bouddha furent créées simultanément par les sculpteurs de Mathura et par ceux de Gandhara, dans le nord de l'Inde. A Mathura, grand centre commerçant qui approvisionnait toute l'Asie en images bouddhiques, les artistes prirent pour modèles les statues des yaksha ou génies primitifs des cultes pré-bouddhiques; à Gandhara et à Taxila, dans le Nord-Ouest (Afghanistan et Pakistan actuels), ils s'inspirèrent des statues gréco-romaines d'Apollon.

Au V^e siècle naquit le style classique ou Gupta qui dérive des deux précédents; les trois styles (Mathura, Gandhara et classique) ont marqué de leur empreinte l'art bouddhique postérieur. A cette époque, l'Inde exerçait, dans le domaine artistique, une influence qui se manifeste sur tout le continent asiatique.

En Chine, dans les personnages volants des grottes de Yun Kang (Chansi); à Java, dans la noble sérénité des reliefs de Borobodour; au Siam, dans la vigueur des premiers Bouddhas; en Birmanie, dans les fresques de Pagan; à Ceylan, dans la sensualité des femmes de Sigiriya; en Asie centrale, dans le mouvement des danseurs des grottes de Kizil.

Le problème, pour l'artiste bouddhiste, consistait à normaliser l'image du Bouddha de façon à la rendre aisément reconnaissable. Le Bouddha — né, d'après la légende, avec certains signes de grandeur — fut représenté sous des traits caractéristiques qui se sont toujours conservés à travers les siècles : protubérance sur le crâne, troisième œil, longues oreilles pendantes.

★

L'ARTISTE bouddhiste de l'antiquité voulait exprimer aussi certains sentiments caractéristiques du Bouddha tels que la tendresse et la pitié. Les artistes chrétiens représentaient le Christ en croix, pour symboliser la souffrance; mais le Bouddha, entièrement détaché

et jetant un regard de compassion sur toute l'humanité transmet son message par des gestes gracieux ou mudras. Ces mudras sont tirés du premier langage mimé, qui était d'usage courant dans l'Inde antique et dont s'inspirent les figures compliquées de la danse indienne classique. Le plus souvent, le Bouddha est assis sur un trône de lotus — qui symbolise dans ce cas la pureté —; ses gestes expriment diverses attitudes ou états : illumination, méditation, prédication, charité, impassibilité, mise en mouvement de la roue de la loi, etc.

L'artiste bouddhiste cherchait principalement ses thèmes dans le djataka (récit des aventures du Bouddha avant sa naissance humaine, voir page 22) et dans les incidents de la vie de Gautama avant qu'il devint le Bouddha. Mais il représentait aussi des scènes de la vie quotidienne : princes et princesses, esclaves et paysans, soldats et marchands; bateaux voguant sur des mers démontées; danseuses pirouettant au son d'instruments antiques dans des pavillons peints et sculptés; dévots debout ou pieusement agenouillés, dans une attitude de respect et tenant à la main des encensoirs de bronze; cavaliers galopant dans l'espace et laissant derrière eux de puissantes citadelles; étranges paysages de montagne, ponctués de rivières et de cascades; étangs couverts de lotus; paysans labourant avec des bœufs; paons faisant la roue dans des jardins tirés au cordeau; femmes attendant leur amoureux, etc.

★



Photo Archives du Musée Guimet, Paris

L'innovation essentielle de l'école de Gandhara est d'avoir sculpté l'image du Bouddha et des divers saints bouddhistes que l'ancienne école — à Santchi par exemple — ne représentait que par des symboles. Le type du Bouddha créé par les artistes gandhariens est celui d'un sage, debout ou assis à l'indienne, drapé dans l'ample manteau monastique, la tête portant le chignon de l'ancien turban seigneurial, le point de la sagesse entre les yeux. Le lobe des oreilles est allongé, à cause des lourds pendants.

suite, l'art javanais devait se libérer de cette influence pour s'affirmer avec ses traits nationaux caractéristiques.

La sculpture bouddhique chinoise a produit sans doute certaines des œuvres religieuses les plus belles du monde. Le Bouddha, les yeux mi-clos, esquisse un étrange sourire; les vêtements retombent en plis gracieux; les écharpes flottantes décrivent des arabesques hardies dans l'espace. Des dames de la Cour, tenant à la main des boutons de lotus, sortent du roc, en groupe, pour aller faire leurs dévotions; des personnages évoluent dans les airs comme de légers nuages ondulés.

Particulièrement populaires étaient les stèles de bois, de pierre ou de bronze avec leur décoration de dragons, de fleurs entrelacées, de personnages parés d'écharpes, de colliers, de bracelets et de diadèmes.

(Suite)

L'un des premiers sculpteurs chinois dont page 58)

I N D E

berceau et musée de l'art bouddhique



LES GROTTES D'ELLORA (Inde centrale) offrent le seul exemple, dans ce pays, de cavités taillées dans le roc, où trois religions soient représentées côte à côte : le bouddhisme, l'hindouisme et le jainisme. On y trouve également plusieurs styles, les cavités ayant été taillées à plusieurs époques. La photo du haut montre, dans une de ces grottes, un stoupa avec statue du Bouddha. Prise à la lumière du jour, cette photo traduit mieux l'impression ressentie par le pèlerin lorsqu'il pénètre dans le sanctuaire. La photo du bas représente une galerie au fond de laquelle se trouve, dans une niche, « Le Bouddha prenant le monde à témoin ». Ces deux œuvres datent de 700-750 A.D.

Photos par Eliot Elisofon, tirées du livre « The Art of Indian Asia » par Heinrich Zimmer, copyright par Bollingen Foundation Inc., New-York.



Né dans l'Inde, le bouddhisme y a pratiquement disparu en tant que religion. Mais l'art bouddhique, qui y est né également, a laissé dans l'Inde un ensemble d'œuvres qui, par le nombre et la qualité, comptent parmi les plus belles dont puisse s'enorgueillir le patrimoine de l'humanité et dont les Indiens d'aujourd'hui sont, à juste titre, très fiers.

Grâce à l'extension du bouddhisme dans toute l'Asie, l'art indien de la haute époque a connu une extraordinaire diffusion. Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, il a fourni aux peuples voisins et lointains l'inspiration en même temps que la foi, car c'était honorer le Bouddha, et lui manifester sa ferveur, que de tailler son image dans le bois, la pierre ou la montagne.

A cet art, les épisodes plus ou moins miraculeux de la vie du Bouddha, les légendes édifiantes qui se construisirent autour de ses vies antérieures, fournirent un canevas sur lequel les artistes brodèrent inlassablement.

Si les premières œuvres ne nous ont pas été conservées — sauf de rares exceptions car elles étaient faites dans des matériaux trop légers — les suivantes, sculptées dans la pierre, s'offrent toujours à notre admiration par leur naïveté touchante ou la science déjà très poussée de l'esthétique dont elles font preuve. De cette haute époque de l'art bouddhique indien datent les merveilleux sanctuaires ciselés à même le roc ou la falaise, ces temples rupestres dont l'obscurité ajoutait au mystère et les demi-teintes à la beauté, et dont les noms évoquent les hauts lieux de l'art : Aurangabad, Ajanta, Ellora, et bien d'autres. Dès ces premiers siècles, aussi, datent les enceintes sacrées élevées à l'air libre autour des coupoles où les reliques du Bouddha étaient conservées : Santchi... Bodh Gaya... Bharout. Dans les grottes ou sur les portiques, partout s'étalent des bas-reliefs et des statues saisissantes de vie.

Au début du IV^e siècle se place, selon la plupart des historiens, la plénitude de l'art indien bouddhique. Il a assimilé les apports étrangers, ses artistes sont devenus de plus en plus habiles, leur technique s'est améliorée. C'est l'époque du classicisme où triomphe, dans la statuaire, la perfection de l'anatomie, la pureté du canon physique, la beauté de l'exécution. La décoration est souple, équilibrée. La peinture, surtout, s'épanouit, comme en témoignent les fresques d'Ajanta.

S'étalant sur une dizaine de siècles, l'art indien bouddhique a forcément beaucoup évolué et ses styles diffèrent les uns des autres, mais on y trouve une frappante unité due en grande partie au fait que ces styles se sont succédés dans un même cadre : les premiers sanctuaires, les premiers temples, enrichis au cours des ans par l'art et la foi.

A mesure qu'en Inde décroît le bouddhisme, l'art indien bouddhique perd de sa vitalité. Il se retire vers le nord-est, comme dans un dernier réduit, et disparaît vers le XII^e siècle.



Photo Copyright
Musée d'Allahabad.

Deux pyramides

Bodh Gaya fut à l'origine une enceinte édifée à l'endroit où le Bouddha avait trouvé l'illumination, sous le figuier (arbre bodhi), à Gaya. La tradition fait remonter sa création au roi Asoka et certaines parties de l'enceinte actuelle datent de 100 - 50 avant J.-C. Des modifications et des additions ont été apportées à différentes époques, de sorte que l'on y trouve pratiquement des exemples de toutes les tendances de l'art bouddhique. Dans cette enceinte s'élève le temple Mahabodhi en forme de pyramide tronquée, souvent modifié, mais dont certains éléments de la statuaire datent de 750-1200 A.D. Entre les VII^e et X^e siècles ce temple contenait une statue de Sakya-muni (un des noms du Bouddha), qui était considérée comme reproduisant le plus fidèlement les traits du maître. Elle resta pendant quelque cinquante années dans une chambre presque noire et on ne pouvait bien la voir qu'en reflétant sur elle les rayons du soleil grâce à un miroir. L'enceinte de Bodh Gaya a été restaurée aux XIX^e et XX^e siècles. Un autre sanctuaire bouddhique, Bharout, contient également de remarquables exemples du premier art inspiré par Gautama. Voici (photo du haut) un fragment de poteau montrant une pyramide d'acrobates flanquée de deux représentations de personnages sur des fleurs de lotus. Les acrobates prenaient souvent part aux fêtes religieuses.



Photo Ambassade de l'Inde, Paris



Photo par Gilbert Etienne, tirée du livre « Inde Sacrée », Copyright Editions Ides et Calendes, Neuchâtel, Suisse.

Photo Unesco

AJANTA

galerie d'art
taillée dans le roc

Les vingt-neuf temples-grottes d'Ajanta, situés à l'est de Bombay, dans l'Etat d'Hyderabad, forment une véritable galerie d'art religieux taillée dans le roc par des moines bouddhistes durant une période qui s'étend entre le XI^e siècle avant J.-C. et la fin du VI^e siècle de l'ère chrétienne. Les colonnes, les murs et les plafonds de ces grottes sont richement peints, gravés et sculptés, et leur ensemble constitue un des plus nobles témoignages de l'art bouddhique. Voici trois exemples de la statuaire d'Ajanta (la photo du bas à droite est un détail de celle de gauche). — Le "Courrier de l'Unesco" a parlé des peintures d'Ajanta dans ses numéros I et II, 1954. L'Unesco leur a consacré un album de sa Collection d'Art Mondial : "Inde" comportant de nombreuses planches en couleurs.

Photos Unesco





★

KARLI

un couple de donateurs

Dans les sanctuaires bouddhiques on honore volontiers les donateurs par une statue ou une peinture. Voici, sur la façade d'une « caitya » (chapelle) du sanctuaire de Karli — taillé dans une hauteur près de Bombay — un donateur princier et sa femme, tous deux regardant avec admiration le saint monument. L'art bouddhique fait déjà preuve à cette époque (1^{er}-11^e siècle A.D.) d'un réalisme et d'un sens de la vie qui contrastent avec le style statique de l'époque antérieure.

Photo copyright Phateon Press, Londres.

★

★

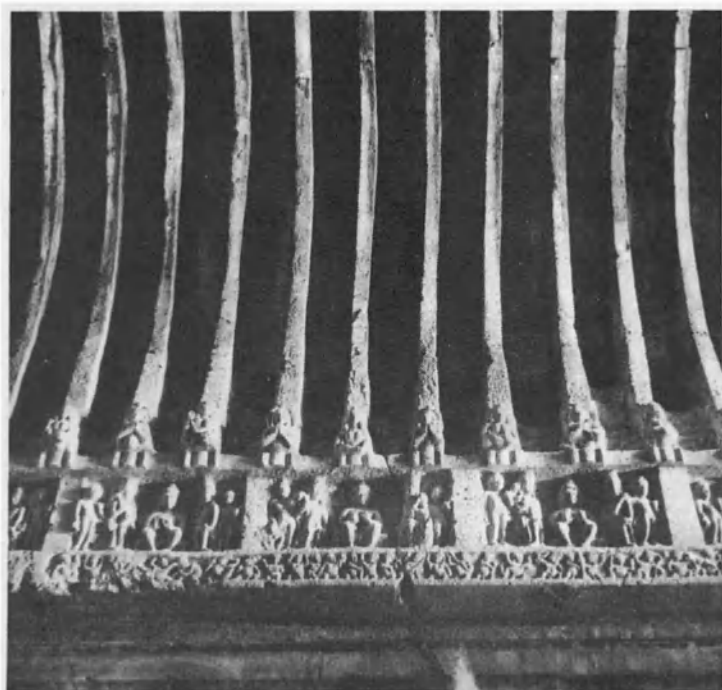
SANTCHI

le chemin des pèlerins

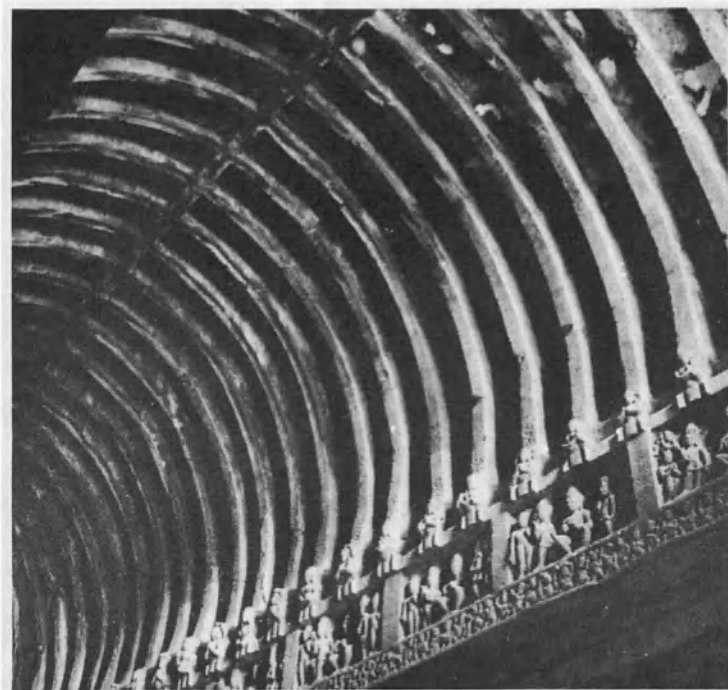
Le grand stoupa de Santchi, dans le centre de l'Inde, est un des plus anciens et des mieux conservés des sanctuaires bouddhiques (1^{er}-11^e siècle A.D.). Voici (1) le chemin de ronde, magnifiquement sculpté, par lequel les pèlerins faisaient pieusement le tour du monument. (2-3) torses mutilés de statues ayant fait autrefois partie des portiques. (4) pilier du portique Est: On a dit des artistes d'alors qu'ils avaient "horreur du vide", ce qui expliquerait qu'aucun pouce du panneau, presque, n'est laissé sans motifs décoratifs.

1 Photo copyright Phaidon Press, Londres.
2-3-4 Photos Gouvernement de l'Inde.

★



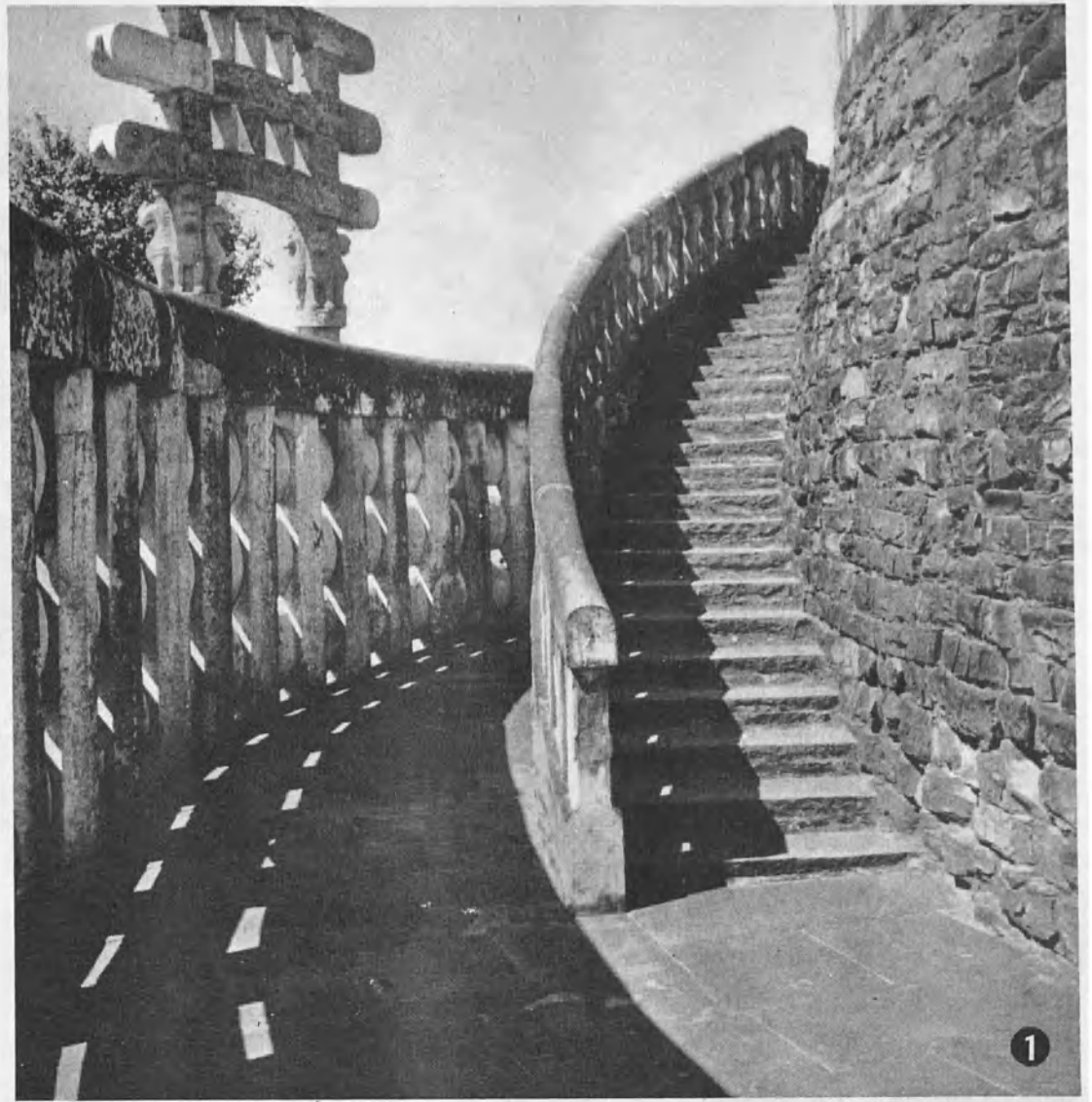
AURANGABAD. Dans la première époque de l'art bouddhique, les reliques sacrées étaient abritées sous des bâtiments de bois et de chaume. Quand on employa des matériaux plus durables, les sculpteurs repro-



Photos copyright Magnum-Werner Bischof.
duisirent dans la pierre les voûtes de bois du passé. En voici un exemple, pris dans le sanctuaire sacré d'Aurangabad (un des nombreux sanctuaires indiens taillés dans le roc), dans l'Etat d'Hyderabad (VII^e s.).



4



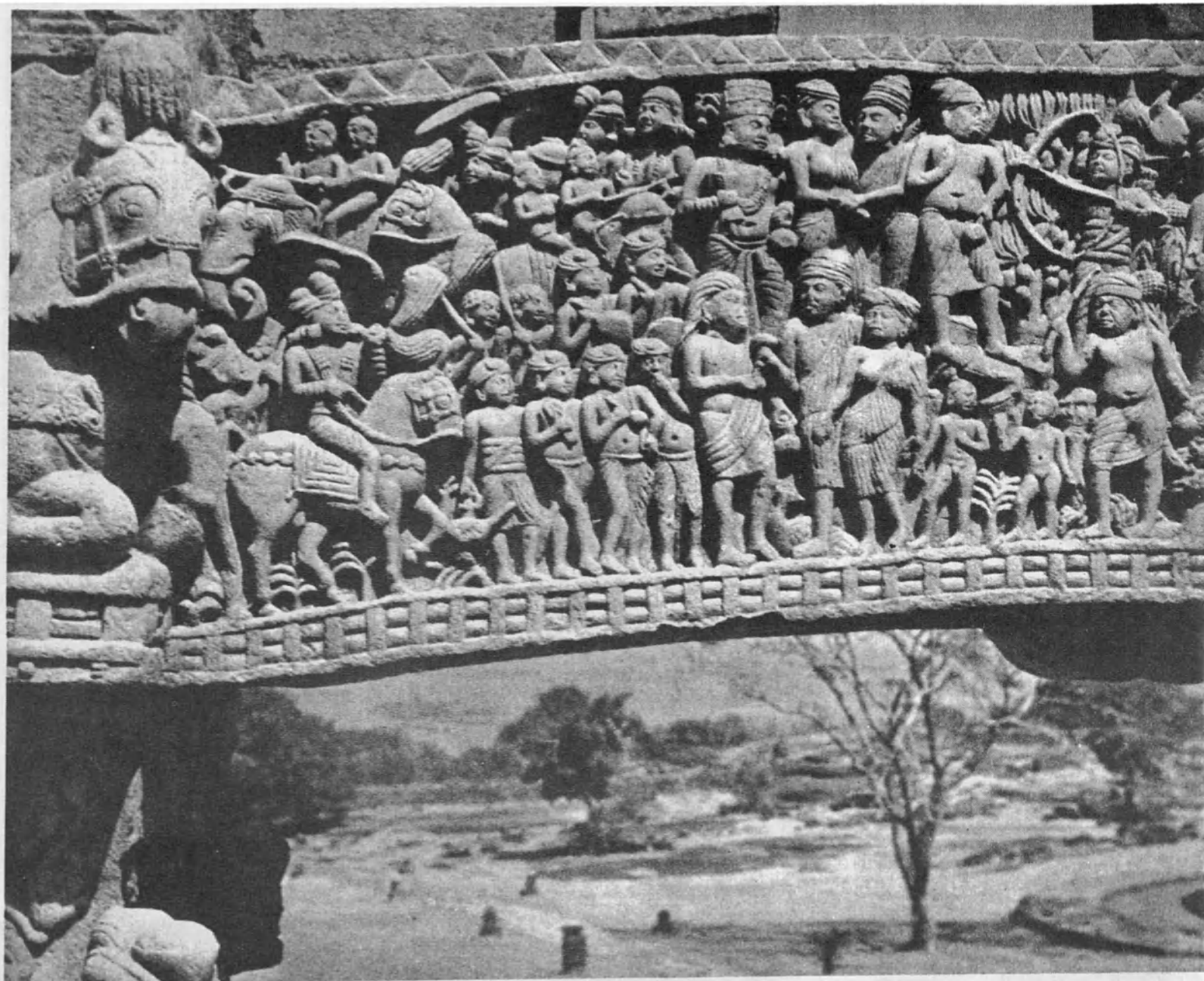
1



3



2



Le prince charitable: une légende

Les vieux maîtres qui sculptèrent les bas-reliefs et les frises des murs et des portiques des pagodes sacrées, choisirent souvent pour sujet les « djâtakas » (légendes des existences antérieures du Bouddha). Beaucoup de ces contes écrits dans la pierre se lisent sur les panneaux du Grand Stoupa de Sanchi.

Photo Archives du Musée Guimet



L'un des djâtakas sculptés sur le portique nord (photo ci-dessus) du Grand Stoupa de Sanchi (il existe un portique à chacun des points cardinaux) raconte l'histoire du Prince Visvantara — la dernière des incarnations du Bouddha avant de naître en Gautama. Le nom de ce prince signifie « celui qui surpasse et conquiert tout ». Visvantara pratiquait la vertu de la « perfection de donner » et ne refusait jamais une aumône.

D'après la légende, il possède un éléphant blanc doué de la faculté magique de provoquer les pluies. Un monarque voisin, dont le pays est affligé de la sécheresse, lui demande l'animal. Il le donne. En punition, le peuple l'envoie en exil avec sa femme, Mâdri, et leurs deux enfants. En route, deux brahmanes demandent au prince les chevaux de son char, un troisième lui demande le char lui-même. Il fait droit à leur prière.

La partie de l'histoire que raconte le panneau ci-dessus commence (à droite) au moment où Visvantara et sa famille, parvenus au pied de l'Himalaya au prix de mille souffrances, vivent dans une hutte, se nourrissant de racines et de fruits sauvages. Dans la jungle paisible, enfants, animaux et arbres sont amis. Mais un vieux brahmane surgit qui, en l'absence de Mâdri, partie à la cueillette, demande au père de lui donner ses enfants comme serviteurs. Malgré leur terreur, malgré sa désolation, il les donne. Bien plus, quand, pour emmener les enfants en esclavage, le vieillard doit les lier et les

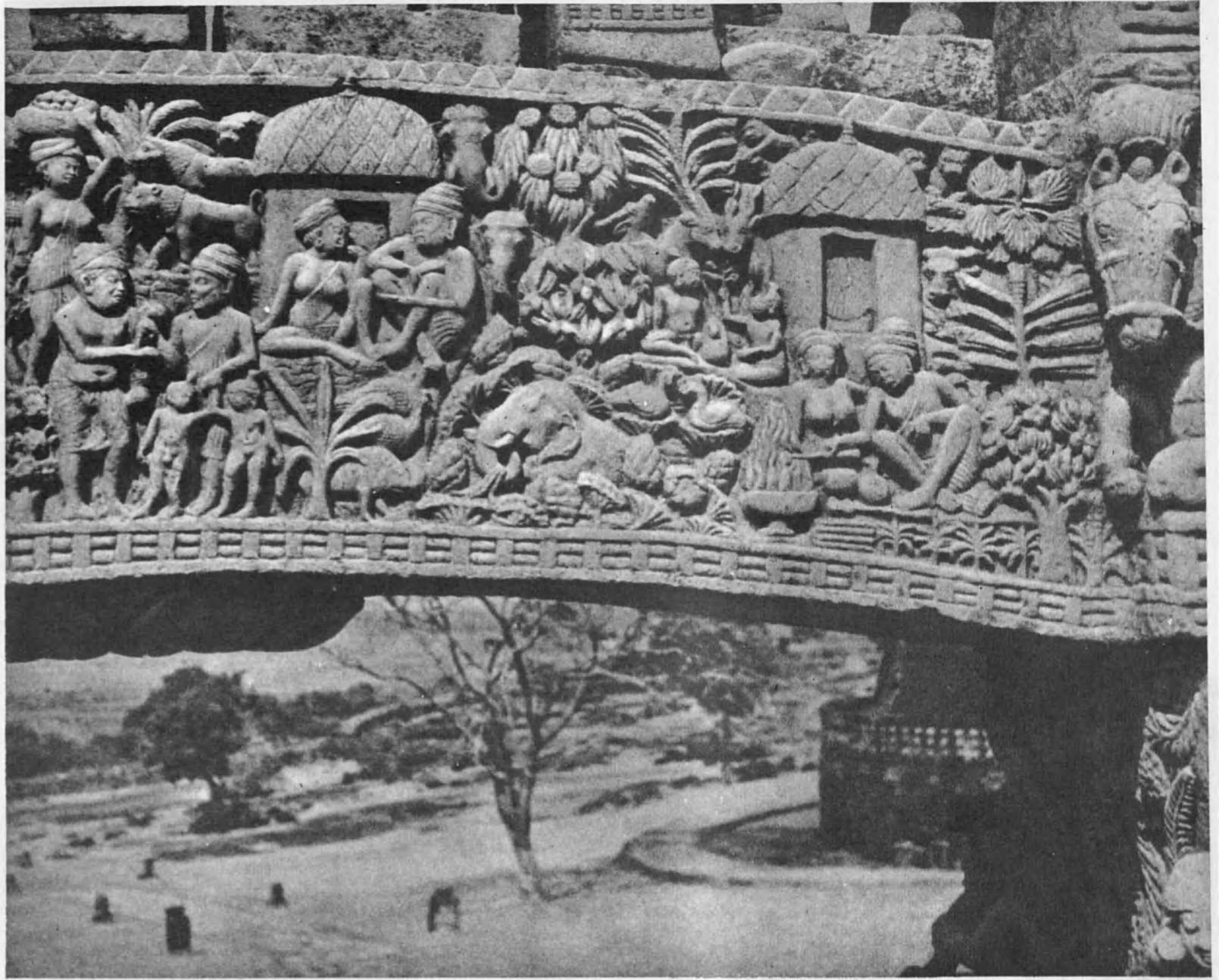


Photo reproduite de "The Art of India", par Stella Kramrisch. Copyright The Phaidon Press, Londres

gende écrite dans la pierre

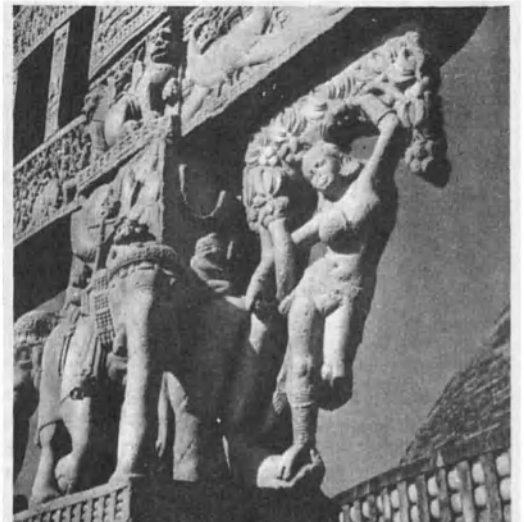
battre, le père s'interdit tout geste, toute protestation (au centre, droite et gauche).

Un quatrième brahmane vient lui quémander sa femme, la belle, la tendre, la fidèle Mâdri ; une fois de plus, il accomplit le rite de la donation en versant un peu d'eau sur les mains du donataire (panneau de gauche, centre). Heureusement, ce dernier brahmane n'est autre que le dieu Indra, déguisé en ascète et descendu tout exprès du ciel pour soumettre le prince à cette suprême épreuve. Le grand-père des enfants les a déjà rachetés à leur ravisseur et part à la rencontre des parents (en bas à gauche, le roi est monté sur un cheval).

La fin heureuse de l'histoire est traduite en haut et à gauche : Indra, couronné et portant ses foudres dans les mains, accompagne les parents et les enfants — ceux-ci montés sur des éléphants — et toute la famille se trouve bientôt réunie dans la capitale du royaume.

L'art de Santchi constitue une des premières formes de l'art bouddhique et ses portiques sculptés marquent le passage du travail de l'ivoire à celui de la pierre. L'un de ces portiques — au moins — fut offert par la corporation des Ivoirières. C'est une « imagerie » où l'histoire du Bouddha est racontée avec naïveté. Habités à ouvrir à l'étroit sur leurs plaques d'ivoire les artisans ont cependant réussi à exprimer dans la pierre la même richesse d'inspiration. Pour respecter la convention — qui durera autant que la première école indienne — le Bouddha n'est évoqué que par des symboles transparents. Les djâtakas permettent justement, sans sacrilège, de reproduire les formes humaines ou animales du futur Bouddha.

Photo Archives du Musée Guimet



La Jungle transformée en Paradis terrestre

par Jeannine Auboyer

Conservateur du Musée Guimet, Paris

Les sources anciennes du bouddhisme ne sont point des textes ésotériques ou philosophiques, mais une collection de fables, d'apologues, de contes, tous consacrés aux vies antérieures du Bouddha. Ceci n'est pas un hasard et correspond bien à la théorie indienne de la transmigration des âmes ; on sait que, d'après cette croyance, on ne meurt que pour renaître à nouveau, et ainsi indéfiniment. Au cours de ces renaissances, la même âme s'incarne, selon ses mérites, dans un animal ou dans un homme. Une même communauté unit ainsi toute la Nature et la rend cohésive puisque n'importe quelle espèce vivante participe à la même grande aventure : cette vie inépuisable dont l'essence est identique, quelle que soit son enveloppe corporelle. Ceci entraîne tout naturellement les Indiens à observer une attitude très particulière envers les animaux : puisque ceux-ci sont le réceptacle d'une âme qui peut être celle d'un proche parent, puisqu'ils souffrent comme nous, il est normal d'avoir les plus grands égards pour eux.

C'est ainsi que — exemple unique au monde — l'empereur Asoka promulgua des édits au III^e siècle avant J.-C. par lesquels il renonçait à la chasse et à la guerre,

conseillait un régime végétarien et prêchait à ses sujets le respect de toute vie. Au IV^e siècle, la peine de mort fut même abolie. Tout au long de l'histoire indienne — que ce soit dans l'Inde propre ou dans les régions où celle-ci faisait pénétrer sa culture —, d'innombrables hôpitaux et maisons de retraite furent construits pour les animaux malades ou vieillissants. Enfin, est-il utile de rappeler que la Constitution indienne de 1949 contient un article spécialement consacré à la protection de la vache ? Ce souci de charité n'empêche malheureusement pas que, dans l'Inde comme ailleurs, il y a aussi des animaux maltraités, sacrifiés ou tués pour la consommation. Mais, ainsi que le dit si bien Alfred Foucher, il n'en reste pas moins que la croyance à la fraternité de tous les êtres vivants continue plus que partout ailleurs à s'y épanouir.

Le bouddhisme, né dans l'Inde, a repris à son compte cette bienveillance si remarquable et l'a portée à son plus haut degré en l'accroissant à ses fins particulières. Son but unique étant justement la Délivrance de la Douleur, donc l'évasion du cycle effroyable de la Transmigration, il devait non seulement proclamer mais faire appliquer la grande loi d'Amour. Aussi les contes

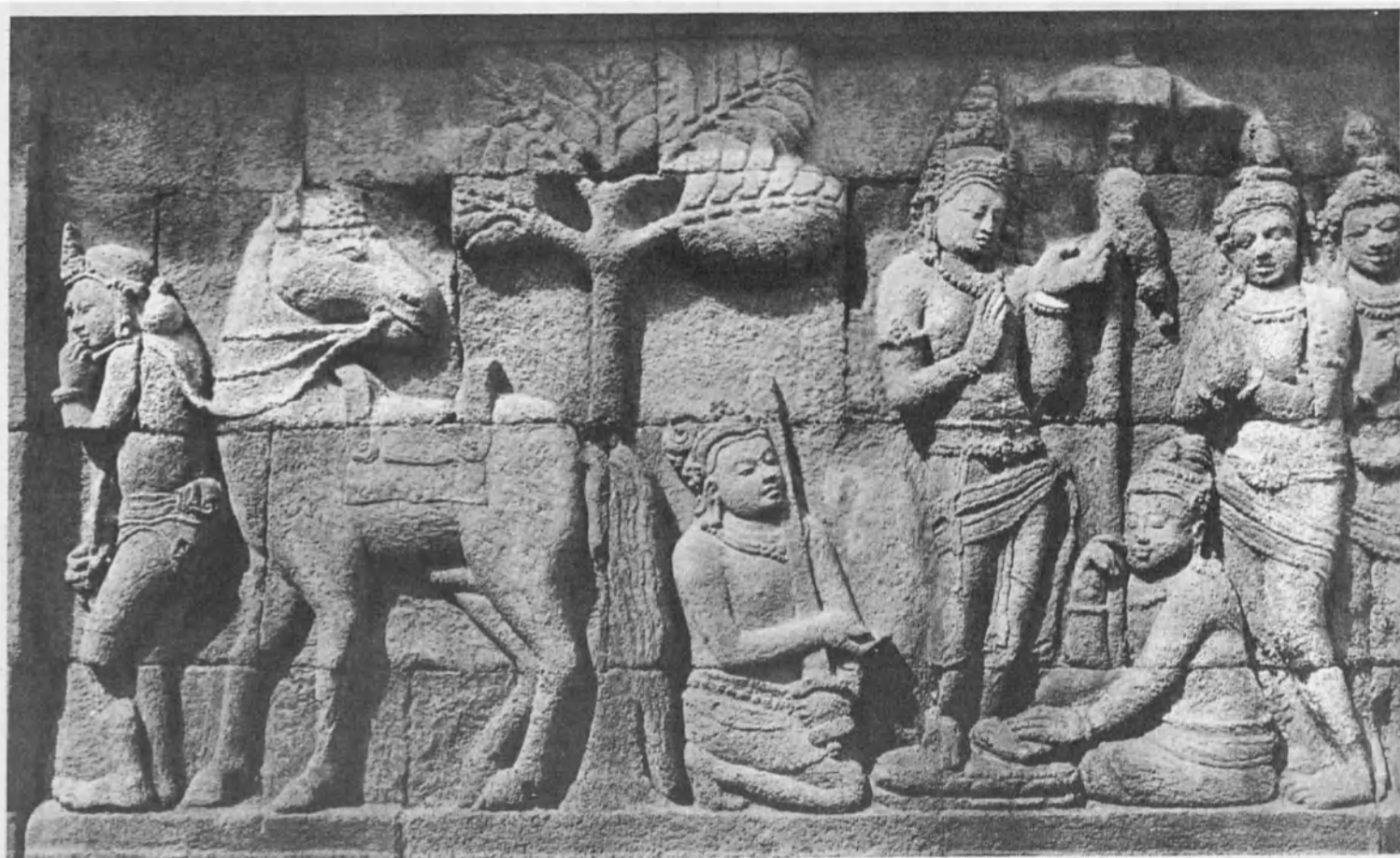


Photo Archives du Musée Guimet.

KANTHAKA, LE COURSIER FIDÈLE. Kanthaka, le meilleur coursier des écuries royales, a permis au futur Bouddha d'abandonner secrètement le palais et le royaume de son père. Il se retourne pour regarder une dernière fois son maître — avec une tendresse infinie. Au retour du cheval au palais le roi lui adresse des reproches : « Coursier

ingrat ! Tu as reçu de mes mains mille marques d'affection, et maintenant, tu as éloigné de moi mon fils bien-aimé. » Kanthaka ne peut supporter ces remontrances, et dans l'excès de son chagrin, il s'effondre et succombe. Il renaît dans le ciel. C'est la légende du coursier fidèle exprimée par ce panneau sculpté vers 850 A.D. à Borobodour, Java.



Photo Unesco

VOICI, SCULPTÉE SUR UNE PORTE DU TEMPLE DE WAT SUTAT, A BANGKOK, THAÏLANDE, PROBABLEMENT AU XVIII^e SIÈCLE, UNE SCÈNE DE LA VIE EN FORÊT.

des vies antérieures du Bouddha ou *djâtakas* font-ils une très large place aux animaux : avant d'être parvenu à son ultime vie humaine au cours de laquelle il atteignit l'Illumination (*bodhi*), le Bouddha s'est incarné d'innombrables fois dans le corps d'animaux les plus divers : poissons, crabe, coq, pic, perdrix, francolin, caille, oie, pigeon, corneille, zébu, buffle, singes, éléphants, antilope, cerf, cheval : dans d'autres contes, les acteurs sont des animaux, mais le Bodhisattva y intervient dans un rôle d'homme.

Une verve souvent malicieuse anime ces contes ; on sait, du reste, qu'ils ont inspiré La Fontaine : celui-ci avait rencontré chez Mme de La Sablière le Dr François Bernier qui rentrait de l'Inde où il avait séjourné huit ans en qualité de médecin d'un des Emirs du Grand Moghol, et il avait sans doute appris de lui nombre de ces récits.

Ils traduisent à merveille non seulement les sentiments des Indiens à l'égard des animaux mais encore leur parfaite connaissance de leurs réactions. Rien n'est plus typique que les histoires se rapportant aux singes dont

la curiosité, l'inconstance, l'impertinence et la bêtise sont rapportées à merveille. Il faut préciser que ce « peuple frère », comme l'appelait Kipling, est particulièrement familier et que les Indiens en connaissent bien les défauts. L'histoire du jardinier du roi de Bénarès est bien savoureuse : ce jardinier désirait s'offrir un congé qu'il jugeait bien gagné ; mais, craignant de laisser sans soins son jardin — désirant aussi ne pas rémunérer son remplaçant —, il s'avisa de demander ce service bénévole à une tribu de singes qui avaient élu domicile dans le parc royal. Il leur fit, avant son départ, toutes sortes de recommandations, dont la principale était de ne pas omettre d'arroser ses pépinières. Le roi de cette tribu, d'esprit méthodique et voulant épargner à ses sujets des efforts inutiles, décida de commencer par déraciner tous les arbres afin de juger du degré d'eau que pouvaient réclamer leurs racines. Ce qui fut fait — et l'on devine l'émoi du jardinier quand il revint...

Une autre anecdote est celle du singe qui prend un bœuf à bosse pour souffre-douleur ; il ne cesse de le taquiner et de lui faire toutes

(Suite
au verso)

Le chasseur, le pêcheur, le boucher sont tenus en grand mépris

les niches imaginables dont la plus anodine est de sauter sur son dos et de lui boucher les deux yeux avec ses mains. Chacun s'émerveille de la patience du ruminant. Mais, un jour, le singe, au beau milieu de ses farces, se trouve jeté à terre, piétiné et mis à mort ; qu'on ne s'étonne pas : ce n'était pas le même buffle ! Le premier était le Bodhi-sattava ; le second n'avait pas la charité bouddhique en lui.

Car le futur Bouddha — et c'est bien là le rôle de ces contes — est toujours un modèle de vertu, quelle que soit la forme de ses incarnations. C'est ainsi que, quand il est singe lui-même, cet animal, dont la sottise est ailleurs soulignée avec une malice quelque peu cruelle, devient un exemple de sagesse et de courage. L'histoire, si connue, du dévouement du roi des singes, Mahâkapi, est typique à cet égard. Le roi de Bénarès remonte le cours du Gange avec son armée à la recherche d'un figuier merveilleux dont il convoite les fruits succulents ; parvenu au but, il aperçoit dans les branches de l'arbre le peuple des singes en train de dévaster ce qu'il considère comme son bien. Mais la nuit tombe et ses archers doivent attendre le jour pour viser les singes à coup sûr ; ceux-ci, pleins d'émou devant ces préparatifs, s'affolent. Leur roi décide de leur faire évacuer leur dangereuse position ; d'un bond prodigieux, il s'élance sur l'autre rive du Gange, y coupe un long rotin qu'il lie à l'arbre faisant face au figuier en litige, puis s'en attache l'autre extrémité à une jambe. Transformé en vivante catapulte, il bondit à nouveau par-dessus le fleuve, projetant entre les deux arbres ce pont improvisé, dont son propre corps compose un segment. Tout son peuple peut ainsi passer d'une rive à l'autre sans dommage. Mais le roi, épuisé par son effort gigantesque, se laisse tomber quand sa tâche est terminée. Le roi de Bénarès, ému de tant d'abnégation, fait tendre une bâche sous le figuier pour que le singe ne se rompe pas les os.

Cet exemple de suprême charité allant jusqu'au sacrifice de sa propre vie est un des sujets favoris des djâtakas. Hommes et animaux en sont indifféremment les héros ; tantôt c'est le roi des gazelles qui s'offre au cuisinier du roi pour qu'on épargne la vie de ses sujets — et en particulier celle d'une gazelle qui était grosse ; tantôt, c'est un éléphant qui, capturé, fait la grève de la faim pour qu'on le délivre et qu'il puisse retourner auprès de sa mère aveugle et solitaire ; c'est encore le grand éléphant à six défenses qui se laisse abattre et dépouiller de son ivoire inestimable pour réparer une faute d'ailleurs bénigne qu'il avait commise.

Dans cette grande comédie universelle, l'animal tient donc une place incontestée. On le fait agir, parler, souffrir et se comporter comme un homme, sans aucune différence. C'est le résultat de la conception indienne de la solidarité des êtres vivants entre eux ; ces êtres qui, tous, du plus petit jusqu'au plus grand, sont entraînés dans le cycle de la Transmigration.

Toute la gente animale qui vit et qui s'anime

Mais si les textes traditionnels nous mettent ainsi au fait des sentiments bouddhiques envers la Nature, l'art plastique vient les préciser. Dès l'apparition des premières sculptures (environ III^e-II^e siècle avant J.-C.), on peut admirer avec quelle tendresse — avec quelle science aussi — les artistes ont su traiter les formes et les attitudes animales. L'art animalier est en effet une des branches capitales de l'art indien et la virtuosité des artistes ne s'est pas démentie tout au long de son évolution. Dès le début, c'est l'éléphant monolithe de Dhauri (Orissâ), massif, puissant, aux volumes sobrement exprimés. C'est là, cependant, une œuvre à peine complète puisque seul l'avant-train du pachyderme a été sorti du roc ; mais on a peine à s'imaginer que c'est par maladresse ou ignorance que le sculpteur n'en a pas dégagé la silhouette entière, tant le traitement de la sculpture est déjà savant et sensible. L'art bouddhique ancien, s'appuyant sur les récits des djâtakas, puise abondamment son iconographie dans les scènes animales. Et c'est tout un grouillement harmonieux de bêtes qui se déploie dans les bas-reliefs

historiés du II^e siècle avant J.-C. au III^e siècle de l'ère chrétienne : éléphants mâles à la pesante stature, femelles plus gracieuses, éléphanteaux attendrissants de grâce pataude, gazelles bondissantes, la tête dressée, sur le qui-vive, poissons, tortues, oiseaux, cerfs majestueux et impassibles, fauves tapis et menaçants, toute la gent animale, familière aux Indiens, vit et s'anime. Tableaux d'une vie quotidienne passée dans les ermitages forestiers, où la familiarité avec les hôtes de la Nature à son état sauvage donne la note de cette solidarité dont nous parlions il y a un instant.

Comme une fresque sans fin, les scènes se déroulent : l'éléphant à six défenses est inlassablement reproduit, à Bharout, à Santchi, à Ajanta ; le dévouement du roi des singes apparaît à Bharout, à Santchi et ailleurs. Tous les héros des contes bouddhiques sont là, isolés ou groupés, se profilant sur un décor réduit et stylisé qui suffit bien à en indiquer le cadre — la forêt, une ville, un parc royal. Comme les humains, ils jouent leur rôle : ce sont, par exemple, toutes les bêtes assemblées qui viennent rendre hommage au figuier sacré de l'Illumination ; ou bien les éléphants aspergeant avec leurs trompes la mère du futur Bouddha, dans un geste qui rappelle le rituel de la consécration royale célébré par des brâhmanes.

Un monde d'où l'humour est loin d'être exclu

Rien n'échappe à l'œil expert des sculpteurs et des peintres : pour les reproduire avec naturel, ils ont sûrement longtemps observé les attitudes familières de chaque espèce ; les détails anatomiques sont fidèlement marqués, bien que la caricature ne soit pas toujours exclue de ces « portraits ». Et le sens profond de leur esthétique y apparaît clairement ; ils ont su tirer parti de la masse si puissamment modelée de l'éléphant — dont ils n'hésitent pas à exagérer outre mesure la corpulence pour mieux traduire son gigantisme ; ils ont su, de même, styliser d'une manière exquise l'étonnante finesse des gazelles, l'élégance des cerfs. Ils n'ont pas manqué de noter avec humour les attitudes burlesques des singes. En un mot, c'est tout un monde qu'ils évoquent par la seule magie d'un art apparemment simple, mais certainement plein d'expérience.

Ce monde, c'est à la fois celui de l'éternelle chaîne de la Transmigration et celui de la vie quotidienne, celui où n'importe lequel d'entre eux peut reconnaître un de ses parents dans le héros-animal d'un conte et où, en même temps, l'homme intervient comme un aîné. Rien de moins philosophique que tout cela ; il y a au départ un souci de n'attenter à aucune vie ; ce souci s'exprime maintes fois dans les textes bouddhiques ; le chasseur, le pêcheur, le boucher sont tenus en grand mépris pour leur œuvre destructrice.

Il y a bien, parfois, une sorte de calcul dans cette attitude : ce n'est pas une charité absolument gratuite puisque le respect de ces êtres vivants est au fond basé sur l'espoir d'une réciprocité. Mais il est remarquable — et cela doit être souligné — que ce respect est fondé avant tout sur l'amour :

Aux sans-pattes mon amour,
Mon amour aux bêtes à deux pattes
A celles qui ont quatre pattes mon amour.
Mon amour aux bêtes qui en ont beaucoup.

(ANGUTTARA NIKAYA, II, 72-73.)

Ces accents qui évoquent ceux de saint François d'Assise sont bien ceux que devait trouver celui dont la doctrine si élevée maintient toujours des centaines de millions d'hommes dans la « Voie moyenne », celui qui obtint l'état de Bouddha, et dont le monde se doit de commémorer dignement l'anniversaire.

Les travaux de Mlle Jeannine Auboyer sont autorité dans le domaine de l'Extrême-Orient, et notamment dans celui de l'Inde ancienne. En 1950, le prix Paul Pelliot lui a été décerné pour son ouvrage « Le Trône et son Symbolisme dans l'Inde ancienne ». Parmi ses autres ouvrages, il faut citer : « Art et Style de l'Inde ». Mlle Auboyer a collaboré avec l'orientaliste français Alfred Foucher à la publication d'un récent ouvrage sur les contes djâtakas, « Les Vies Antérieures du Bouddha ».

500 millions d'hommes

Sur la "Voie Moyenne"



INDE



INDONÉSIE



TIBET



CHINE



THAÏLANDE



JAPON

Le nombre exact de bouddhistes dans le monde n'est pas connu. En Asie, quelque 500 millions d'hommes, soit un cinquième de la population du globe, sont des adeptes de la religion de la Voie Moyenne. Ce sont les pays du sud-est asiatique où la proportion de bouddhistes est aujourd'hui la plus grande : Ceylan 62 %, Birmanie 80 %, Thaïlande 90 %, Cambodge 80 %, Laos 83 %. En Chine et au Japon, il y a plus de bouddhistes que dans n'importe quel autre pays, bien que, dans ces deux nations, le bouddhisme ne soit plus la religion prédominante. On évalue à 46 millions le nombre des bouddhistes japonais, y compris les adeptes des nombreuses sectes ou doctrines qui vont de la très populaire Shin jusqu'aux sectes austères et contemplatives, telles que celle des bouddhistes Zen, qui croient que l'illumination est provoquée par un éclair soudain de l'intuition qui se produit lors de méditations disciplinées. En Inde, lieu de naissance du bouddhisme, cette religion a pratiquement disparu depuis le XII^e siècle.

★

Le Bouddha est connu sous plusieurs noms. Son nom de famille était Gautama, et le nom qui lui fut donné à sa naissance, Siddharta, signifie « Celui qui a atteint son but ». Le Bouddha a été appelé également Baghavât, ou « Le Bienheureux », et aussi Jiva « Le Victorieux ». Un autre des noms qui lui ont été attribués, Sakyamuni, signifie « Le Sage des Sakyas », tandis que Tathagata peut s'interpréter comme « Celui qui est arrivé au bout » ou, plus brièvement, « Le Parfait ». Ce nom de Bouddha vient de Boudh, qui veut dire « L'Eveillé », ou encore « L'Illuminé ». Ce dernier nom s'applique non seulement au Prince Siddhartha Gautama, mais à tout être qui a vaincu l'ignorance et a atteint la suprême sagesse.

★

L'ENSEMBLE des œuvres de la littérature bouddhique représente un volume énorme. Bien que le canon bouddhique existe dans les versions sanscrite, chinoise et tibétaine, la seule collection complète des Ecritures bouddhiques existant aujourd'hui en langue indienne est le Canon Pâli de Ceylan. On l'appelle les Tipitakas (ou Tripitakas), qui signifie « Les Trois Paniers ». Ceux-ci comprennent Vinaya, la règle de discipline, Sutta (ou Sutra), les sermons, commentaires et paraboles, Abhidhamma, la physique, la psychologie et la philosophie. De plus, il existe une anthologie de versets, appelée Dhammapada (voir page 45) et plusieurs ensembles de contes moraux, les plus connus étant les Djatakas (voir page 22).

Au cours de l'histoire du bouddhisme, cinq grands Conciles ont eu lieu dans le but d'examiner à nouveau et de réviser les enseignements du Bouddha. Quatre eurent lieu avant l'ère chrétienne, le dernier, de l'an 29 à l'an 13 avant J.-C. Au cours de ce Concile, les textes des enseignements furent, pour la première fois, rédigés par écrit. Au cours du V^e Concile, tenu à Mandalay, en Birmanie, en 1871, les textes furent gravés sur 729 plaques de marbre.

★

PENDANT le VI^e Concile mondial du Bouddhisme, qui vient de se terminer à Rangoon, 500 moines furent chargés d'examiner à nouveau les textes des écritures bouddhiques après qu'un groupe important de savants laïques en aient d'abord rédigé des versions en Pâli et en aient préparé des traductions en birman. Ces textes, les Tipitakas (voir ci-dessus), remplissent 54 livres totalisant 14.804 pages, mais on pense que l'on pourrait faire entrer l'essentiel des enseignements du Bouddha dans deux ou trois volumes de 500 pages chacun. Ce serait-là une forme abrégée des Tipitakas, qui donnerait l'essence de la doctrine, selon un enchaînement rationnel.

★

Il existe deux grandes écoles de pensée et d'enseignement bouddhiques. La première, appelée « La Voie des Aînés » (Theravada), est souvent appelée, par les autres bouddhistes, « Petit Véhicule » (Minayana). Cette école tend à respecter à la lettre les premiers enseignements du Bouddha, considère le Bouddha comme un être humain, un maître dont l'illumination en a fait un être supérieur aux autres. Toutefois, son nirvana ne diffère pas de celui que toute autre personne peut atteindre. Il ne dispense aucun pouvoir divin. Le bouddhisme Theravada met l'accent sur le fait que

la destinée de l'homme est déterminée par ses propres actes ; le salut est acquis en suivant la règle monastique de la discipline. Comme cette école existe principalement à Ceylan, en Birmanie, en Thaïlande et au Cambodge, on l'appelle souvent l'Ecole Méridionale.

★

L'ÉCOLE Septentrionale, qui s'étendit de l'Inde au Népal, au Tibet, à la Chine, à la Corée et au Japon, est connue sous le nom de « Grand Véhicule », qui signifie le navire dans lequel tous peuvent naviguer. Sa doctrine est moins rigoureuse et ne limite pas le salut à l'ordre monastique. Tout homme, si humble soit-il, peut devenir candidat à la Bouddhité s'il le veut et montre la volonté nécessaire pour atteindre son but. Le Gautama historique passe à l'arrière-plan, laissant la place à un Panthéon de Bouddhas considérés comme rédempteurs ou dieux. Le plus en vue est le Bouddha Amitabha (Celui dont la Lumière est Infinie). Chaque Bouddha demeure dans un paradis, parmi un groupe de bodhisattvas, ou futurs Bouddhas, qui ont fait le vœu de ne pas entrer au nirvana avant d'y avoir mené toutes les créatures vivantes. Le chemin du salut est le suivant : amour pour les Bouddhas et bodhisattvas sacrés du passé, amour pour son prochain, en sacrifiant ses propres besoins aux leurs, en pratiquant la compassion et la charité.

★

MALGRÉ les différences superficielles dans la mythologie des deux écoles, le bouddhisme n'a jamais été écartelé entre deux camps hostiles. Au contraire, les membres des deux écoles vivant dans les mêmes monastères ont toujours échangé leurs vues et maintenu entre eux des contacts étroits. La Fraternité Mondiale des Bouddhistes groupe des membres des deux écoles, appartenant à tous les pays.

DIX OUVRAGES SUR LE BOUDDHA

Il est impossible, dans 60 pages, de passer en revue tous les aspects du bouddhisme. D'ailleurs, ce numéro est plus spécialement consacré à l'art bouddhique. Nos lecteurs qui voudraient approfondir cette question pourront se reporter avec profit aux nombreux ouvrages écrits sur le bouddhisme, et notamment aux dix livres et publications suivantes dont nous donnons la liste à titre purement indicatif.

Sur les traces du Bouddha, par René GROUSSET (Librairie Plon, Paris).

Histoire de l'Extrême-Orient, par René GROUSSET (Ed. Geuthner, Paris).

Les Vies antérieures du Bouddha, par A. FOUCHER et Jeannine AUBOYER (Presses Universitaires de France, Paris).

La Vie du Bouddha, par A. FOUCHER (Payot, Paris).

Le Bouddhisme, par L. DE LA VALLEE-POUSSIN (Paris).

La Lumière de l'Asie, par SIR EDWIN ARNOLD (Editions Adyar, Paris).

La Pensée du Bouddha, par ANANDA K. COOMARASWAMY (Correa, Paris).

Hindouisme et Bouddhisme, par ANANDA K. COOMARASWAMY (Paris).

La Pensée bouddhique, revue des Amis du bouddhisme (Paris).

Le Bouddha et le bouddhisme, par Maurice PERCHERON (Editions du Seuil, Paris).

ANGKOR SOMMET DE L'ART KHMER

« A la vue de ce temple, l'esprit se sent écrasé, l'imagination surpassée ; on regarde, on admire, et, saisi de respect, on reste silencieux », écrivait, il y aura bientôt cent ans, le naturaliste français Henri Mouhot. Le 22 janvier 1861, se trouvant en mission au Cambodge, Mouhot était arrivé à l'improviste devant Angkor et l'émotion qu'il éprouva fut extraordinaire. « ... Qu'il était élevé le génie de ce Michel-Ange de l'Orient qui a conçu une telle œuvre ! » Aussi incroyable que cela puisse paraître, c'est Mouhot qui a révélé au monde l'existence d'Angkor, ce chef-d'œuvre d'un art qui était resté depuis plusieurs siècles enseveli sous la jungle.

★

Certes, un pèlerin chinois qui visita le Cambodge en 1296 avait parlé de la ville royale d'Angkor-Thom et de sa tour d'or.

Au début du XVII^e siècle, des missionnaires espagnols et français qui avaient, eux aussi vu « la merveille », ne tarissaient pas d'éloges sur sa beauté. Mais leurs récits n'avaient pas eu grand écho.

★

C'est à partir de la fin du siècle dernier que les archéologues purent sérieusement étudier les temples d'Angkor après en avoir défriché les accès. C'est donc depuis cinquante ans à peine que l'on a pu parler, en connaissance de cause, de l'art khmer, puisque Angkor en est le sommet. Et il y a seulement vingt ans que l'on a pu déterminer, avec quelque certitude, les dates de construction des différents temples.

Les rois khmers avaient régné entre les IX^e et XIV^e siècles environ sur le pays qui correspond actuellement à la Cochinchine et

Archives du Musée Guimet, Paris



une partie du Cambodge. Les contacts de ce pays avec l'Inde et la Chine avaient été nombreux, dès le début de l'ère chrétienne et il est difficile d'y fixer la date de l'introduction du bouddhisme — sans doute vers les IV^e-V^e siècles. A.D.

★

Angkor-Vat (Angkor est un nom de ville et non de temple, un nom de cité royale) a été construit au début du IX^e siècle par un roi khmer non bouddhiste qui y installa sa capitale, et la splendeur d'Angkor grandit avec ses successeurs, à mesure que l'empire khmer étendit ses conquêtes sur les pays voisins. C'est au grand roi bouddhiste Djayavarman VII que l'on doit la construction, en 1181, d'Angkor-Thom, à quelque distance d'Angkor-Vat, dont l'inspiration est, cette fois, pleinement bouddhique, et où il installa sa nouvelle capitale. A l'in-

térieur de la ville, dont le plan est un carré de 3 km de côté, exactement au centre, Djayavarman VII fit édifier son « temple-montagne », le Bayon, où il s'identifie avec le Bouddha. En même temps, il ajouta à Angkor-Vat des éléments décoratifs bouddhiques.

Le Bayon marque l'extrême fin de l'art khmer (XII^e, XIII^e siècles), mais pour son chant du cygne, cet art nous a laissé de magnifiques statues bouddhiques et des bas-reliefs qui sont de véritables fresques de pierre. Dans le domaine architectural, où l'art khmer a particulièrement brillé, il a porté à son apogée le goût de l'esprit monumental et de l'ordre, par une vaste composition ordonnée et équilibrée de l'édifice. Non seulement les temples sont merveilleux par eux-mêmes, mais l'arrivée du fidèle jusqu'au Saint des Saints au moyen de chaussées et d'avenues bordées de motifs sculp-

tés, a été graduée et prévue avec génie.

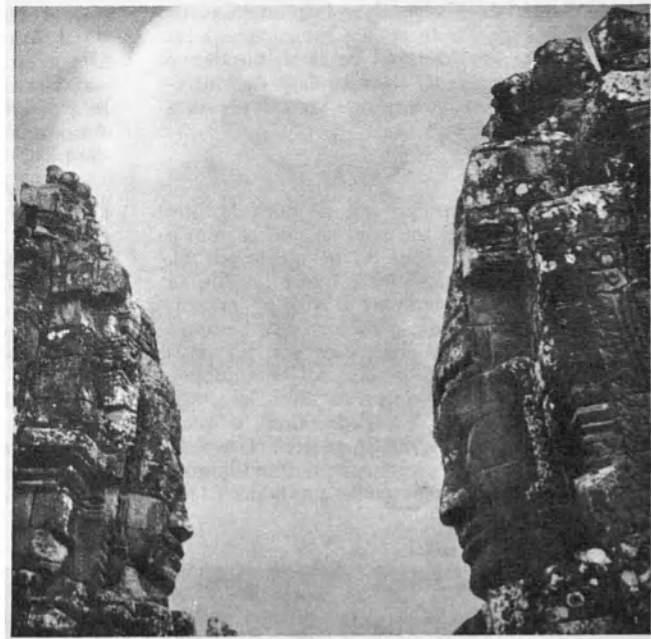
★

La photo de gauche montre, dans une galerie intérieure du Bayon, un détail du bas-relief interprétant la Légende du Roi Lépreux. On y voit le roi dans son palais et, sur une scène, à la partie inférieure, deux danseuses accompagnées par une harpiste. La photo du milieu représente les lignes sacrées et symboliques d'un pied du Bouddha (XII^e siècle), sculptées sur une dalle d'Angkor-Vat. Ce thème se retrouve sur de nombreux bas-reliefs bouddhiques et traduit la vénération des fidèles pour les empreintes des pieds du Bouddha. Photo du bas à droite : « Naga-balustrade » placé dans un alignement de statues menant au Bayon. C'est un naga (serpent) polycéphale tenu par les mains de plusieurs demi-dieux et géants.

Photo copyright Giraudon

Archives du Musée Guimet, Paris



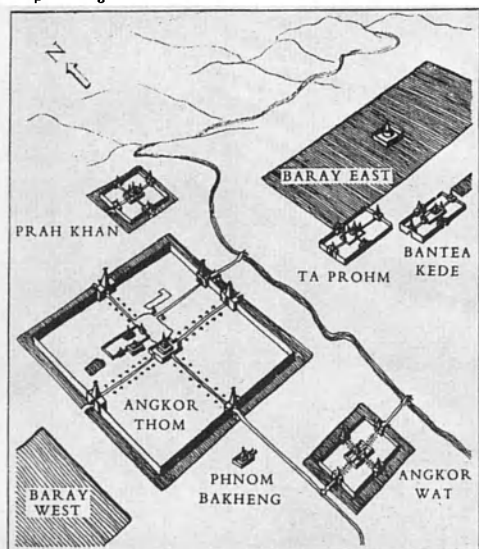


LES « TOURS-VISAGES ». Dès que l'on a pénétré à l'intérieur du Bayon on est saisi par des successions de visages sculptés qui vous surplombent à différents niveaux; une fois arrivé sur la terrasse supérieure, la hantise de ces visages devient presque hallucinante. Ce sont les 52 « tours-visages » (chacune comportant quatre visages) innovation du style du Bayon (première moitié du XII^e et début du XIII^e siècles). L'ensemble du visage atteint près de 2 m. depuis le bord du diadème jusqu'à la collerette de lotus sous le menton. La signification symbolique de ces tours est la suivante : tournés vers les quatre points cardinaux les visages affirment le pouvoir royal sur l'ensemble du royaume, et pour y ajouter le pouvoir divin, le roi s'est fait représenter sous les traits du Bouddha.

Les deux photos du haut, par Hélène Hoppenot, sont tirées de l'ouvrage « Extrême-Orient », copyright Editions Ides et Calendes, Neuchâtel, Suisse. La photo de droite, par Cartier Bresson, est copyright Magnum Photos.

ANGKOR-THOM, dont la construction est postérieure à celle d'Angkor Vat, a été bâti à peu près sur le même plan : disposition en quinconce des cinq tours centrales, une au milieu, quatre aux entrées principales, surélevées sur un haut soubassement. Et surtout, sanctuaire placé très en vue au sommet d'une montagne fictive, le « temple-montagne ».

Croquis tiré de l'ouvrage de Benjamin Rowland "The Art and Architecture of India". Copyright par Penguin Books. Londres.



Birmanie

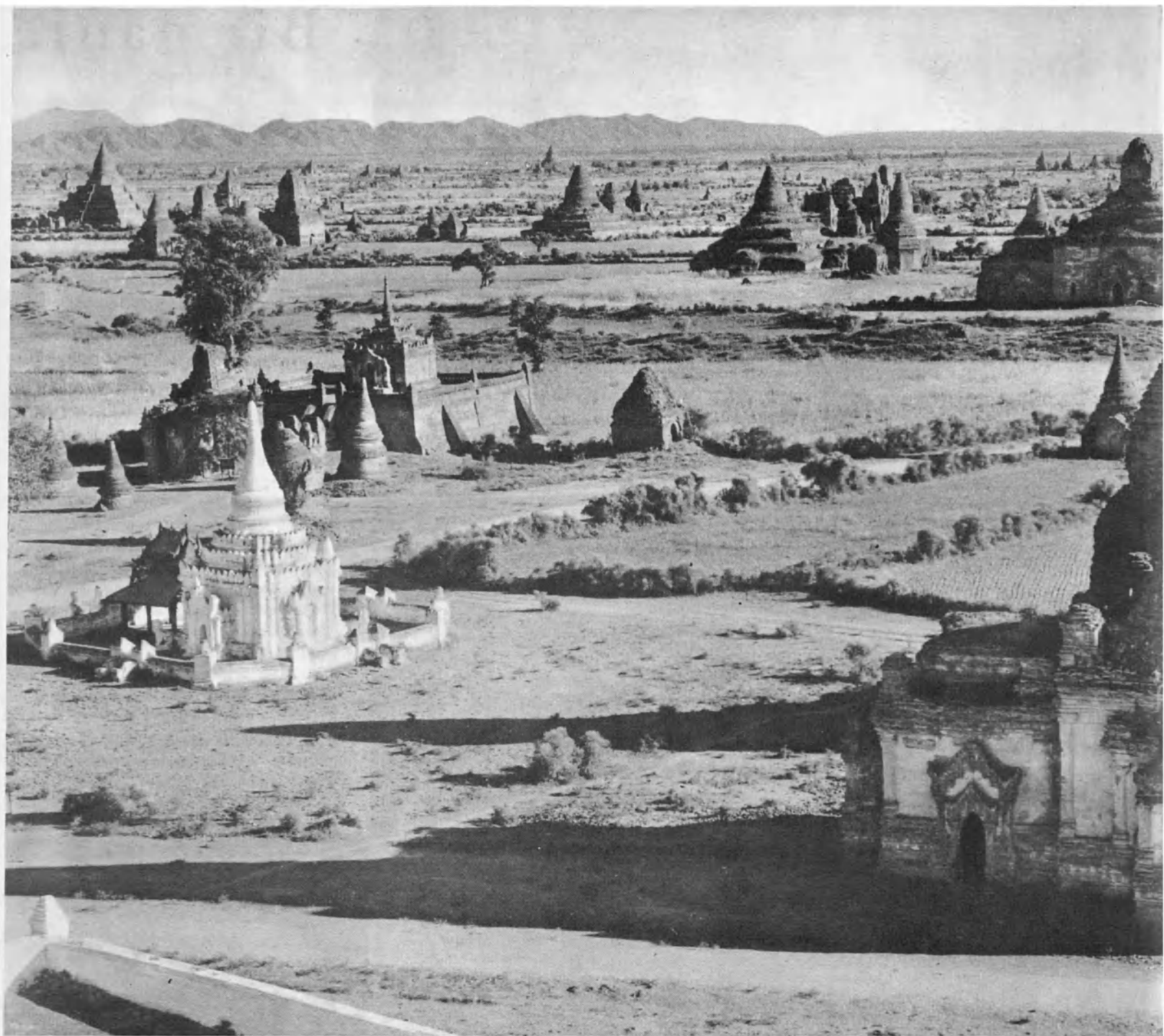


LES STATUES MUTILÉES (photo du haut et en bas à droite) sont typiques de l'état dans lequel on trouve la plupart des sculptures bouddhiques dans les ruines des temples de Pagan, en Birmanie centrale. Il y a plusieurs siècles, pillards et vandales éventrèrent toutes les statues qu'ils purent trouver, dans l'espoir d'y découvrir les trésors de reliques et d'or que les donateurs bouddhistes y avaient scellés. Habituellement, en Birmanie, les statues colossales du Bouddha sont enduites de plâtre blanc, puis recouvertes de feuilletés d'or véritable. La morsure du temps a effacé le plâtre qui habillait jadis le prodigieux Bouddha Phandawgyer, à Pagan, (en bas à gauche), mettant à nu la grandeur et la puissance de la statue.

Photos copyright Jean Lavaud.

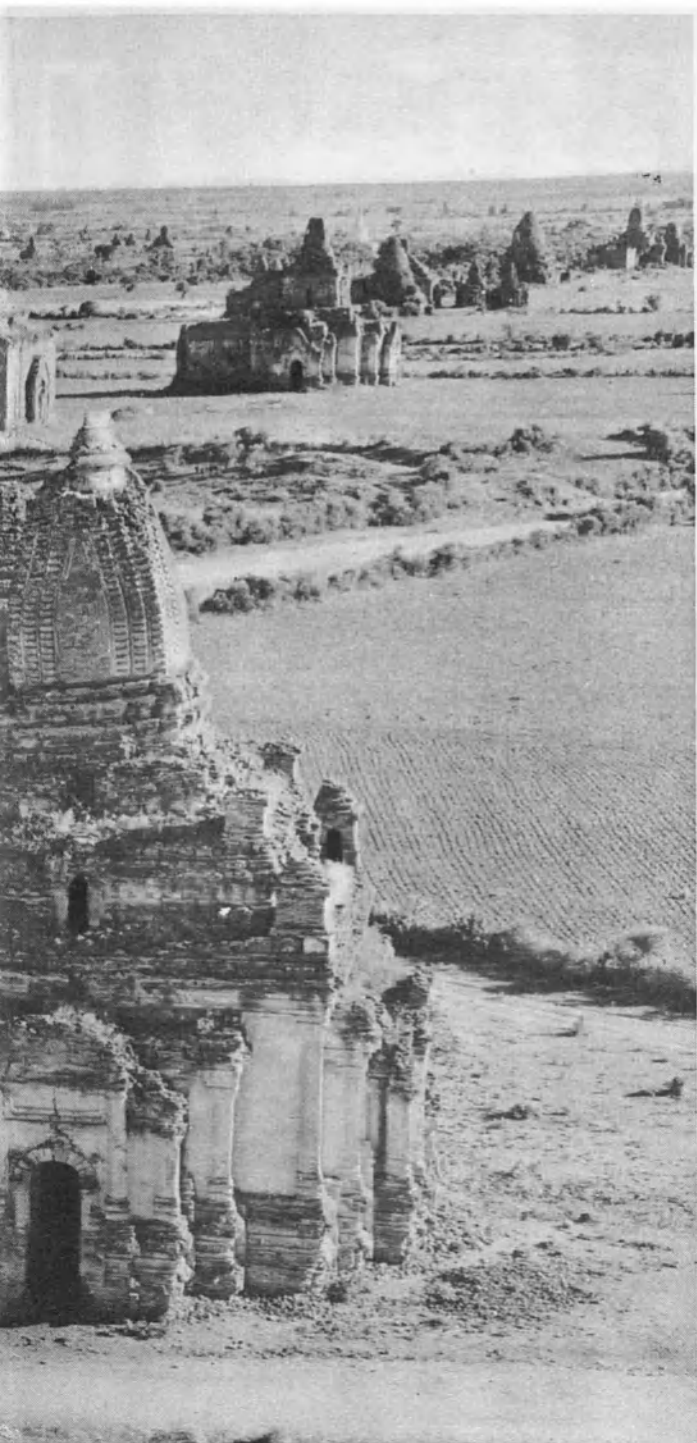
Photo Mme de Silva-Vigier.





PAGAN

forêt de pagodes



DE tous les grands centres du bouddhisme en Asie, bien peu offrent une concentration de monuments aussi impressionnante que l'antique ville sainte de Pagan (l'accent se place sur la dernière syllabe). Sur douze kilomètres, le long du fleuve Irrawady, en Birmanie centrale, et sur trois kilomètres à l'intérieur, une forêt de pagodes et de stoupas de toutes formes et de toutes dimensions s'étend jusqu'à l'horizon. Certains de ces monuments, semblables à des cathédrales médiévales surgies du paysage, sont d'un blanc éclatant, formant contraste avec leurs voisins, d'un rougemarron délavé par le temps. Tours rondes, champignons bulbeux, pinacles élancés, pyramides à cloches, dômes à bosse et pagodes-potirons, on y trouve les formes les plus variées. (Les photos ci-contre donnent une vue générale de l'ancienne ville sainte.)

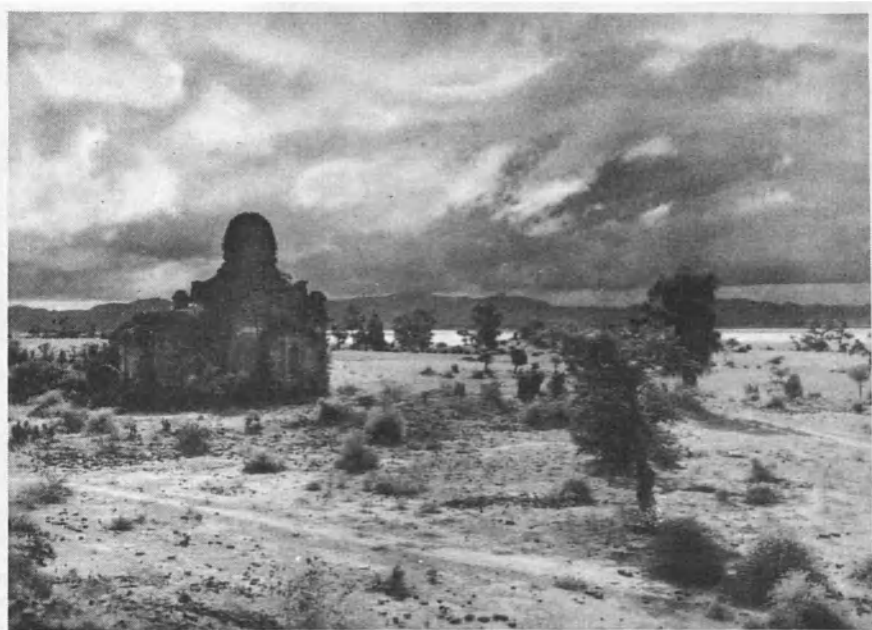
Pagan était, il y a mille ans, une capitale grouillante de monde. Elle fut bâtie par le roi Anawratha au XI^e siècle et à un moment ne comptait pas moins de quatre mille pagodes. La ville demeura une des grandes cités royales et religieuses de l'Asie jusqu'à ce qu'elle fut conquise par les armées de Kublai Khan en 1287.

La Birmanie doit beaucoup à l'Inde pour sa religion, sa philosophie et son art. Le bouddhisme, venant de l'Inde, y entre en force en 1057 A.D. environ, bien que des colonies bouddhistes aient fait leur apparition en Birmanie bien plus tôt. Aujourd'hui c'est un pays comportant virtuellement une seule religion : sur 19 millions d'habitants 15.200.000 (soit 80%) sont des bouddhistes pratiquants. Tout garçon birman passe une certaine période de sa jeunesse dans un monastère, rase sa tête et porte, étant novice, la robe de safran. (A Ceylon comme en Thaïlande, les moines bouddhistes portent une robe de même couleur.) La plupart des garçons n'y restent que quelques mois, quelques-uns restent moines (pongyi) pour la vie.

Dans chaque village de la Birmanie on trouve des pagodes et des monastères à spirale dorée, et cette accumulation de pagodes donne aux paysages birmanes un aspect particulier. Aucune hauteur n'est trop abrupte ou trop rocheuse pour empêcher qu'on y édifie une pagode.

La plus grande des pagodes birmanes, la plus sainte des saintes pour le monde bouddhique, est la superbe Shwe Dagon, à Rangoon (voir photo dans la carte pages 10-11). C'est le plus universellement visité des sanctuaires bouddhiques de l'Asie, et son caractère sacré est dû au fait qu'il contient plusieurs reliques originales de Gautama, notamment quatre cheveux du Bouddha. Bâti sur le point le plus élevé de Rangoon (la capitale actuelle), le Shwe Dagon est visible à une distance de 30 km et plus ; la pagode est brillamment illuminée pendant la nuit, ruisselante de soleil pendant la journée. Sa spirale est recouverte d'or pur, renouvelé à chaque génération par souscription publique. Cependant, presque chaque jour, des dévots escaladent ses parois, munis de poignées de feuilles d'or véritable qu'ils fixent sur quelque endroit de la vaste surface.

Photos copyright J. Lavaud





Au cours des dernières années, de magnifiques terres-cuites ont été découvertes dans les soubassements et les couloirs de plusieurs des pagodes de Pagan. Elles illustrent des épisodes de la vie légendaire de Gautama le Bouddha. Les exemples ci-contre sont en argile rouge cuite et proviennent des deux pagodes jumelles de Petleik, du XI^e siècle.

Photos copyright J. Lavaud.



Photo Mme de Silva-Vigier



Chacun de ces brillants sanctuaires blancs est un stoupa contenant une plaque de marbre sur laquelle sont gravés des deux côtés des passages des Ecritures bouddhiques Bitaghat. Des centaines de ces stoupas, fins

et aériens, font partie de la pagode Ku-thu-daur, la « Maison du Mérite royal », bâtie au XIX^e siècle tout près de la ville de Mandalay. C'est une des pagodes les mieux décorées et les plus riches de la Birmanie.

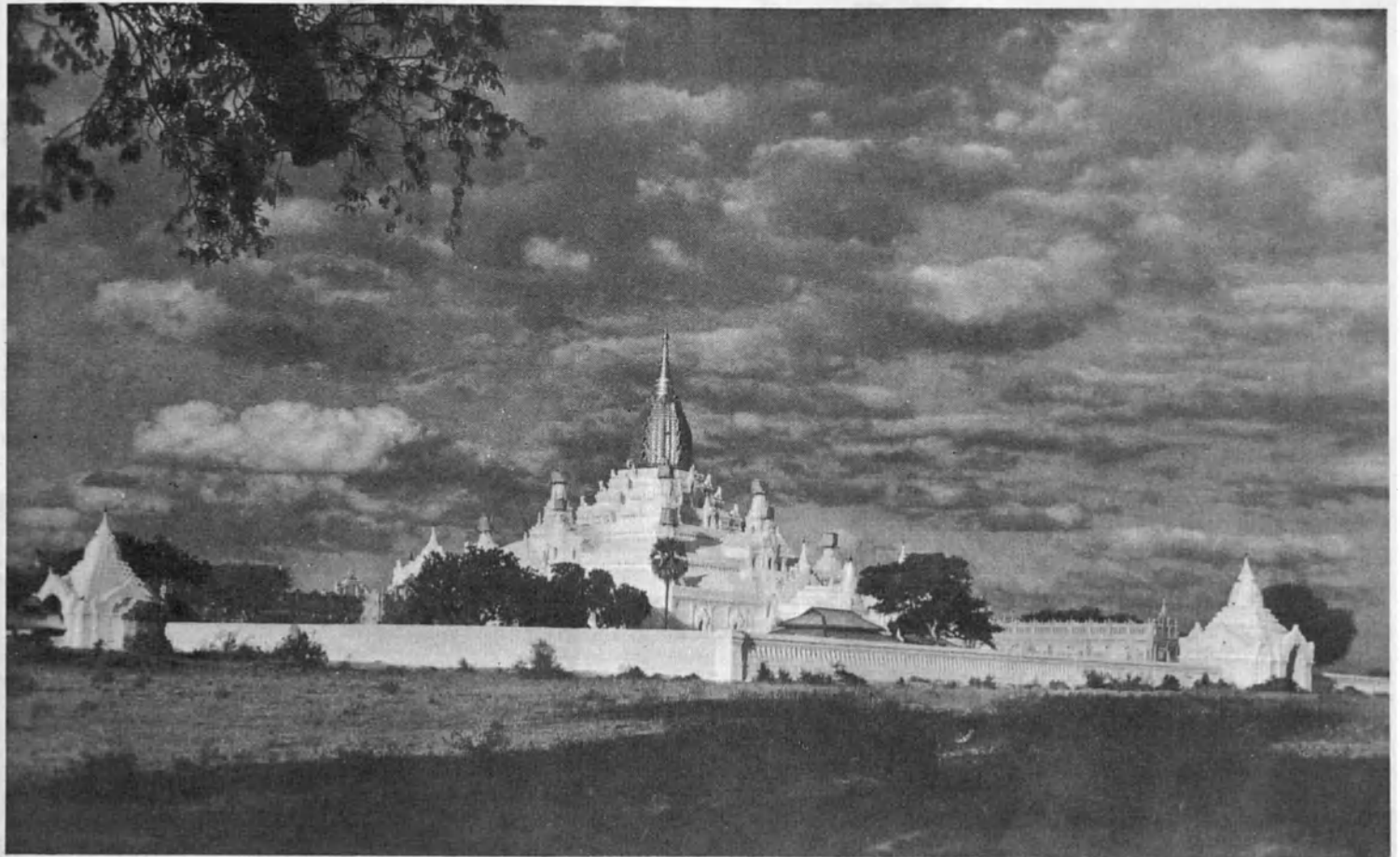


Photo copyright J. Lavaud.

VÊTUE DE BLANC ET COIFFÉE D'OR, étincelante dans le ciel de l'après-midi, la pagode Ananda est le plus fameux et le mieux conservé des temples de Pagan. (Photo ci-dessus). Elle est considérée comme une des merveilles de l'ancienne capitale sainte de la Birmanie. Terminée au XI^e siècle, ses formes ont peut-être été inspirées par celles des grands temples — creusés dans le roc — de l'Inde antique, dont un groupe de moines bouddhistes indiens d'Orissa avait rapporté la description. Le centre de la pagode est constitué par une masse de briques comportant des galeries étroites entre le noyau et les murs extérieurs. La pâle lumière qui filtre dans ces galeries produit l'effet ressenti dans une

grotte naturelle profonde. Dans les renforcements, des personnages et motifs peints en rouge et or illustrent la vie du Bouddha. L'une de ces œuvres (en bas à gauche) montre Maya, la mère du Bouddha, qui mourut une semaine après lui avoir donné naissance. La plupart des temples de Pagan étaient recouverts de fresques très fouillées, dont les plus anciennes rappellent les chefs-d'œuvre d'Ajanta, en Inde. Beaucoup étaient décorés, en outre, de délicates statues en bois telles que le porteur de torche (en bas à droite), actuellement conservé au Musée de Pagan. La photo du centre offre un exemple remarquable de sculpture sur bois, découverte dans la pagode Shwe Gyaung, à Mandalay.

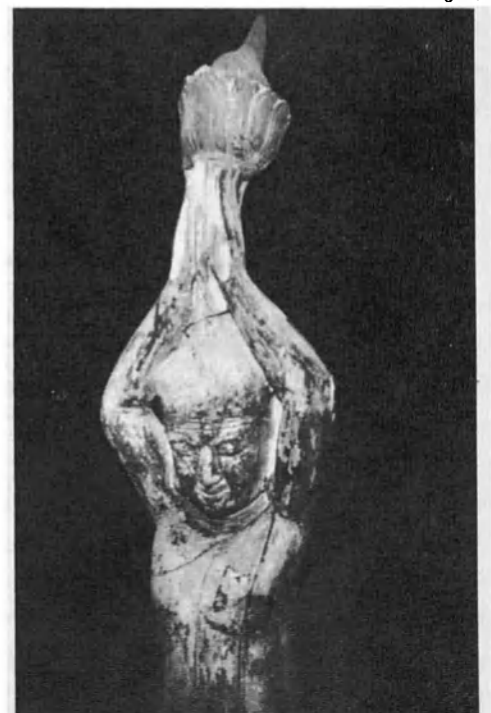
Photo copyright J. Lavaud.



Photo Mme de Silva-Vigier.



Photo Mme de Silva-Vigier.





“Nul n’a le droit de mépriser son prochain”

par le Professeur G. P. Malalasekera

Si nous envisageons l’immensité de l’espace cosmique et le nombre apparemment illimité des mondes dont ceux peuplés d’hommes ne forment qu’une très petite partie, les questions raciales apparaissent sous un jour différent et semblent, en vérité, bien insignifiantes. Il y a lieu de rappeler une comparaison faite par le Bouddha, alors qu’il réprimandait certains de ses moines, qui s’estimaient supérieurs aux autres parce qu’ils avaient plus de réputation et plus d’argent. Il les compara à des vers qui, nés dans le fumier, élevés et vivant dans le fumier, s’estiment supérieurs aux autres vers qui, à cet égard, ne sont pas aussi privilégiés.

Quelle que soit l’idée que nous pouvons nous faire de la perspective cosmique d’une humanité rampant à la surface de la terre et essayant d’y subsister, l’humilité est l’une des leçons que nous devons en tirer. « La royauté sur terre est une existence de mendiant, comparée aux joies des mondes célestes. » La durée d’existence des mortels est infiniment courte en regard de la durée du cosmos et on peut la comparer à une ligne tracée sur le sol.

Bien que la vie humaine paraisse insignifiante à l’échelle du cosmos, les textes bouddhiques, mettent constamment en évidence son immense valeur, car l’homme possède en lui-même la faculté d’acquérir la connaissance suprême ou de parvenir à une prééminence morale qui peut le rendre digne de devenir le « maître d’un univers ». Cette ascension est interdite à ceux qui vivent dans des conditions d’existence inférieures à l’état humain, dont les actions procèdent de l’instinct et qui sont trop préoccupés de satisfaire des besoins élémentaires ; elle est également interdite à ceux qui, dans les mondes supérieurs qu’ils habitent, sont trop accaparés par les joies du moment pour pouvoir méditer sérieusement.

Lorsque l’on demandait au Bouddha s’il était homme ou Dieu, il répondait qu’il n’était ni l’un ni l’autre, puisqu’il était le Bouddha. Les sommets que l’homme peut atteindre dans le domaine de ses réalisations intellectuelles, morales et spirituelles sont si élevés que ceux qui y sont parvenus sont aussi différents des hommes ordinaires que les hommes le sont des animaux. Et pourtant, ces hommes ne sont pas un simple caprice de la nature ; ils n’ont pas été, non plus, favorisés par quelque intervention divine. Ils ont atteint ces sommets grâce aux efforts qu’ils ont déployés pour développer leur nature intellectuelle, morale et spirituelle qui s’étend sur de nombreuses vies. Et ce qui a été réalisé par un seul ou par quelques-uns peut l’être par tous.

Comme l’indiquent les textes du Mahàyàna, ce ne sont pas seulement les hommes, mais tous les êtres sentants, jusqu’aux plus inférieurs, qui ont la possibilité de devenir des Bouddhas, en ce sens que la nature d’un Bouddha (Buddha-bhàva) est présente en eux. Ne serait-ce que pour cette raison, nul n’a le droit de mépriser un de ses semblables, car toutes les créatures sont soumises aux mêmes lois de l’existence, possèdent, en définitive, la même nature et les mêmes virtualités, bien qu’elles se



POLONNARUYA, ancienne capitale du royaume de Ceylon, est aujourd’hui un village, mais ce qui demeure de ses palais, de ses temples et de ses sanctuaires nous raconte une des époques les plus glorieuses de l’histoire de l’île. Les photos ci-dessus montrent : A gauche, un

trouvent à des niveaux différents de croissance ou de développement et que le rythme de cette croissance ou de ce développement puisse différer.

À l’échelle humaine, les enseignements que l’homme peut acquérir en se rendant compte de sa position dans l’univers n’ont pas trait seulement à la nécessité de l’humilité, mais aussi à la conviction qu’il ne doit pas désespérer, puisqu’il a la faculté de comprendre le monde et de le dominer, de cesser d’y être un simple rouage. Ces deux enseignements — la conscience de notre condition commune et la virtualité qui sont en chacun de nous — ne nous apprennent qu’une seule morale : il est du devoir de chacun d’aider ses semblables et nul n’a le droit, ni aucune raison valable, de mépriser autrui.

Bien que tous les êtres sentants soient souvent traités, dans le bouddhisme, comme une seule communauté, l’accent est mis plus particulièrement sur la valeur et la dignité de l’existence humaine en raison des occasions et des possibilités de perfectionnement dont dispose l’hom-

G.-P. Malalasekera est Doyen de la Faculté des Etudes Orientales et Professeur de civilisation pali et bouddhiste à l’Université de Ceylan. Il est président de la Fraternité mondiale des Bouddhistes et du Congrès des Bouddhistes de Ceylan. Parmi ses ouvrages, il faut citer « The Pali Literature of Ceylon ». (La littérature pali de Ceylan) — publication primée par la Société Royale Asiatique. L’article ci-dessus est tiré d’une étude écrite pour l’Unesco dans le cadre de la série « La Question raciale et la Pensée moderne », qui aura pour titre « Le Bouddhisme et la Question raciale ».

me. Le bouddhisme souligne également l'unité de l'espèce humaine, en comparant et en distinguant entre les êtres humains et les règnes animal et végétal.

Il se fonde sur des motifs d'ordre biologique pour affirmer que, contrairement au règne animal et végétal, où l'on peut noter des espèces diverses, l'humanité ne constitue qu'une seule espèce — opinion qui concorde remarquablement avec les constatations de la science biologique moderne. Non seulement cette opinion qui est en contradiction avec les prétentions scientifiques des biologistes du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, qui s'efforçaient de classer les hommes en différentes races s'échelonnant, comme les espèces animales, entre les espèces supérieures et les espèces inférieures — mais elle s'oppose aux bases mêmes de toute doctrine raciste qui voudrait diviser les êtres humains en groupes plus ou moins distincts et qui prétend que les diverses caractéristiques humaines dépendent, dans leur totalité, de facteurs génétiques. Il est également intéressant de noter que le passage ci-dessous figure dans une polémique dirigée contre les prétentions de

« Vous connaissez aussi les vers, les papillons, et les différentes sortes de fourmis... et aussi les quadrupèdes, petits et grands... et aussi les serpents, les longs serpents... et aussi les poissons qui se déplacent dans l'eau... et aussi les oiseaux qui sont portés par leurs ailes et qui se meuvent dans les airs... »

« Si, dans ces espèces, les signes distinctifs de celles-ci abondent, il n'en est pas de même, en revanche, pour ce qui concerne l'homme. »

« Il y a des différences chez les êtres dotés de corps, mais ce n'est pas le cas parmi les hommes, les différences entre eux sont (purements) nominales. »

« Car celui d'entre les hommes qui vit en gardant les troupeaux est un cultivateur, et non un Brahmane. »

« Et celui d'entre les hommes qui vit en tirant de l'arc est un soldat, et non un Brahmane. »

« Et je n'appelle pas quelqu'un Brahmane en raison de sa naissance ou du fait que c'est (telle ou telle) mère qui lui a donné le jour... »

Il ressort clairement de ce qui précède que, selon le Bouddha, il n'y a pas, chez l'homme, de caractères distinctifs de genre et d'espèce, comme il y en a dans le cas des herbes, des arbres, des vers, des papillons, des poissons, des bêtes, des oiseaux, etc.

Le Bouddha montre ensuite que les divisions apparentes entre les hommes ne sont pas dues à des facteurs biologiques fondamentaux, mais qu'il s'agit de « classifications conventionnelles ». Les distinctions établies en ce qui concerne les différences de la coloration de la peau, l'aspect de la chevelure, la configuration de la tête ou la forme du nez, etc., ne constituent pas des catégories absolues. Cela rappelle presque l'affirmation des savants selon laquelle « le concept de la race est unanimement considéré par les anthropologues comme un procédé de classification... ».

Il semblerait donc que le bouddhisme se trouve en accord avec les conclusions des biologistes modernes qui ont démontré l'inanité des doctrines du racisme et qui ont insisté sur l'unité biologique de l'espèce humaine, à l'appui de la notion d'une humanité commune.

Bien que le passage ci-dessus fasse ressortir l'attitude du bouddhisme à l'égard de la question de race, on ne saurait dire que le bouddhisme primitif ait eu à faire face à un problème racial, en tant que tel. Ce problème se posait sans aucun doute pour la société rigvédique, où les Aryens, fiers de leur race, qui parlaient en termes méprisants des aborigènes à peau foncée et sans nez, traitaient ceux-ci comme une race inférieure. Mais, au temps de l'apparition du Bouddhisme, ce sentiment de la race avait cédé le pas au sentiment de la caste, et ce furent la caste des Brahmanes, en particulier, et les « hautes » castes en général (probablement, en grande partie d'origine aryenne), qui revendiquèrent leur supériorité en raison de la clarté de leur teint... Les Brahmanes prétendaient que l'un des traits héréditaires du Brahmane était son « éléance », sa beauté, et le fait qu'il avait un teint remarquable et très clair, raison pour laquelle il se croyait supérieur à tous ceux dont le teint était foncé.

(Suite page 58)



Photo copyright Magnum. Cartier-Bresson

motif décoratif sur un pilier de pierre parmi les ruines du Temple de Dent, à Polonnaruva. A droite une paire de rois cobras à forme humaine garde l'entrée du Temple Vatadage, qui contient l'ensemble le plus complet d'anciennes reliques que l'on puisse trouver en Asie.

la théorie brahmanique des castes et montre incidemment que les Brahmanes revendiquaient pour eux-mêmes la supériorité en invoquant des motifs d'ordre génétique.

« Nous avons une controverse au sujet de (la différenciation par) la naissance, O Gautama ! », lisons-nous dans le *Sutta Nipata*, « Bharadvaja dit que l'on est Brahmane de naissance, et moi, je dis qu'on l'est par ses actes ; sache cela, ô toi qui vois tout. »

« Nous sommes tous deux incapables de nous convaincre l'un l'autre (aussi), sommes-nous venus à toi (dont) on célèbre la parfaite sagesse. »

« Je vais vous expliquer, ô Vasettha', « dit Bhagavat », quelle est, dans l'ordre, la distinction exacte entre les êtres vivants selon leur espèce, car les espèces sont innombrables. »

« Vous connaissez l'herbe et les arbres ; bien qu'ils ne (le) montrent pas, ils possèdent les signes distinctifs des espèces, et (leurs) espèces sont innombrables. »

PEINTURES MURALES (à droite et dans la page opposée). Elles comptent parmi les plus anciennes et les mieux conservées de l'art bouddhique ceylanais (V^e siècle). On les a découvertes dans le palais-forteresse du rocher de Sigirya.



Chine



L'art a suivi la route de la soie

EN l'an 65 A.D., une petite communauté bouddhique existe dans la province de Kiangsu. C'est le premier balbutiement d'un mouvement — dont on retrouve des traces au II^e siècle avant J.-C. — d'une révolution spirituelle qui va, en quelques siècles, submerger toute la Chine et bouleverser sa civilisation.

Avec le début du V^e siècle, on peut vraiment parler de l'apparition en Chine d'un art bouddhique. Comme la doctrine, il est arrivé par la Route de la Soie, venant de l'Inde. C'est donc aux portes de l'Asie Centrale que s'édifient les premiers monuments inspirés par l'enseignement du Gautama. Dans des grottes.

Le VI^e siècle et la dynastie Wei — dont les rois adoptent officiellement le bouddhisme — voient s'épanouir, surtout en Chine du Nord, un art qui exprima d'une manière bien chinoise l'élan spirituel nouveau. Et à mesure que cet art s'étend, il s'humanise.

Des contacts plus étroits se sont établis avec l'Inde. Fa Hsien, un pèlerin, parti de Chine en 399, est revenu en 414. Un autre pèlerin, Hiuan Tsang, reste seize ans en Inde et revient en 645. Tous deux sont partis sur les traces du Bouddha et font beaucoup

pour répandre son enseignement.

Sous la dynastie des Souei, c'est surtout la sculpture bouddhique qui est en pleine expansion. De 581 à 605, un empereur de cette dynastie fait exécuter en or, en argent, en bois, en laque sèche, en ivoire et en pierre 105.580 statues et statuette du Bouddha. Son successeur fait couler 3.850 statues du Maître.

Les Tang, qui règnent ensuite, entre les VII^e et X^e siècles, encouragent également l'art. De toutes parts s'élèvent des temples, s'exécutent des fresques, des sculptures. Le style s'améliore, les statues se mettent à vivre.

Aux XI^e et XII^e siècles, la peinture maintient sa qualité, grâce surtout à une secte particulière de moines bouddhistes ; la sculpture, par contre, est en déclin, et si on compte encore, dans ce domaine, des œuvres nombreuses, l'élan religieux de l'époque Wei n'y est plus.

Par la suite, si la peinture chinoise bouddhique donne encore quelques chefs-d'œuvre, on peut dire que l'âge d'or de l'art bouddhique, en Chine, est alors passé.

L'EXEMPLE DES SANC-TUAIRES creusés à flanc de falaise venait de l'Inde en Chine par l'Afghanistan bouddhique. Ceux de Loung-Men furent travaillés à partir de 510 environ, lorsque les souverains Wei — qui avaient étendu leur domination sur toute la Chine du nord — transportèrent leur capitale non loin de là, près du Fleuve Jaune. Les souverains successifs de la dynastie Wei enrichirent les grottes, il en fut de même des rois de la dynastie Tang, jusqu'en 759. On y trouve des œuvres remarquables, aussi bien dans les Bouddhas géants (l'un d'eux a 15 m de haut) que dans la répétition à l'infini des figures analogues dans les nombreuses niches secondaires.

Photos par Hélène Hoppenot reproduite du livre « Extrême-Orient », copyright Editions Ides'et Calendes, Neuchâtel (Suisse).

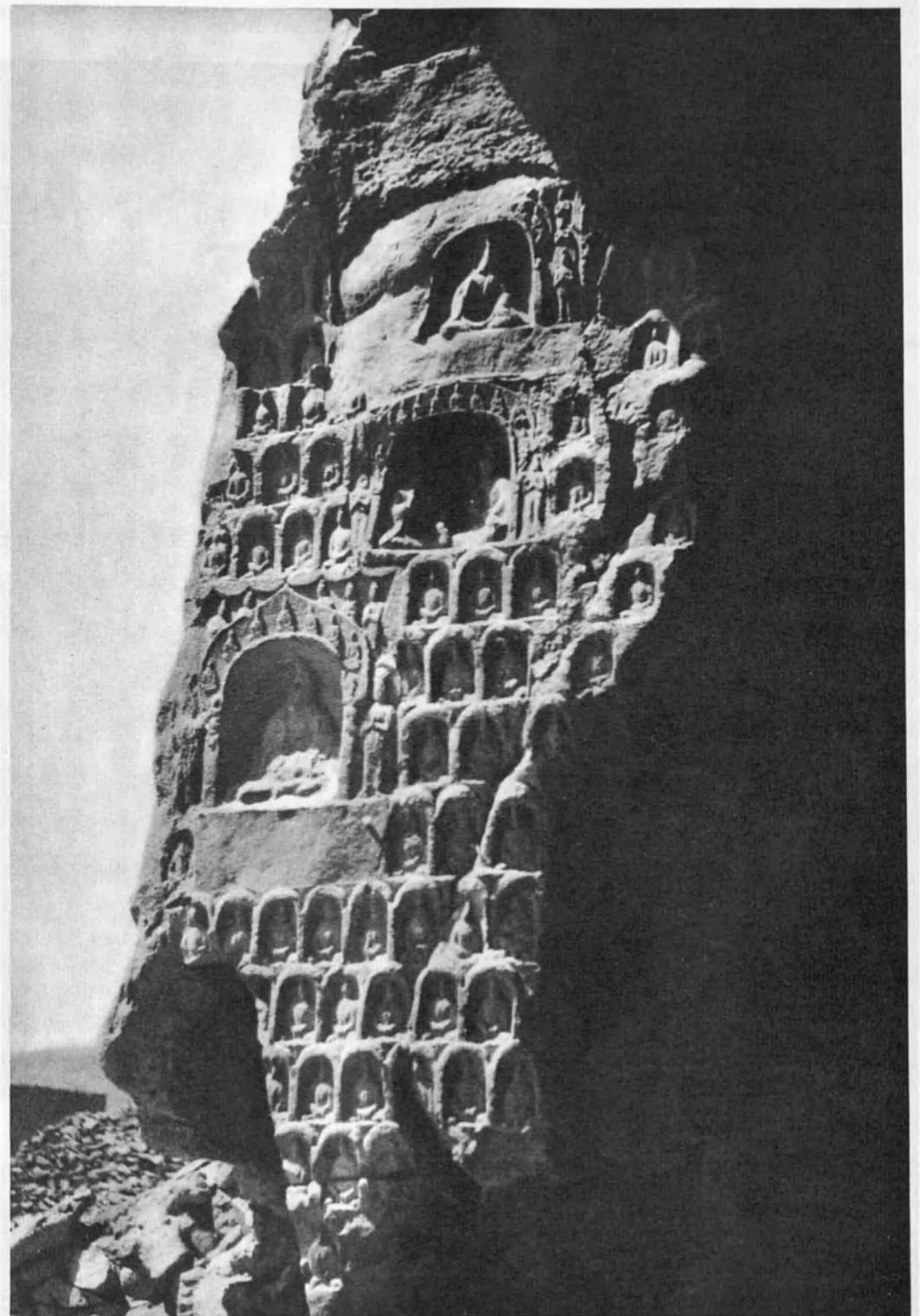


Photo "Association bouddhiste chinoise" Pékin

LES GROTTES DE TA-TUNG — grottes et niches sculptées dans la falaise voisine de Yun-Kang, correspondent à l'installation des rois Wei dans leur première résidence. Cette localité se trouve dans l'extrémité nord de l'actuel Chansi et les grottes sont donc antérieures à celles de Loung-Men. On y travailla à partir de l'année 414. Les reliefs de Yun-Kang représentent le meilleur du style Wei, qui est caractérisé, dans ces grottes, par des séries de Bouddhas, la plupart assis soit à l'indienne soit les jambes croisées sur un siège à la manière gréco-romaine. Les époques sont rares qui ont atteint au grand art religieux, l'époque Wei est de celles-là, tant à Loung-Men qu'à Yun-Kang. Tout y est subordonné à la foi, tout est fonction de la pensée métaphysique : la plastique, quand elle subsiste, la draperie, quand elle n'a pas été schématisée en grandes cassures anguleuses ou en petites ondes arrondies. Les photos ci-contre montrent : en haut l'entrée des grottes de Yun-Kang, en bas une vue intérieure.



Cavernes aux

Depuis le VI^e siècle, ce cortège de nobles donateurs (1) poursuit sa procession le long d'un relief de pierre des grottes de Loung-Men, sur lequel quelques traces de peinture subsistent encore. Bel exemple de la draperie bouddhique de l'époque, au rythme ondulé et flottant, et de la tendance à humaniser les sujets.

Autre donateur que ce personnage (2) dont le portrait (X^e siècle), d'une extraordinaire beauté, se trouve sur un fragment de peinture sur soie découvert parmi les milliers qui ornent les « Grottes des Mille Bouddhas », à Touen-Houang. Sans doute contribua-t-il à financer la décoration de quelques uns des murs. Touen-Houang, au cœur du Gobi, sur la grande route de la soie, offrait au voyageur une étape idéale. Avant d'affronter la soif, les bandits et les esprits du mal, il y trouvait la possibilité de prier, de méditer et de se reposer dans l'atmosphère de quiétude créée par une communauté de moines bouddhistes. Sur près de deux kilomètres, des centaines de grottes furent creusées dans la falaise voisine; elles furent ornées de Bouddhas sculptés et de peintures murales dont la somptueuse puissance des coloris est une pure merveille. Les styles y sont divers — puisque le travail s'étale sur dix siècles, à partir de l'an 350 environ — mais la beauté est unique.



mille trésors

Dans l'une de ces grottes fut peint un panneau dont le centre montre une scène du Paradis bouddhique. Voici (3) un fragment annexe de ce panneau, témoin de la vivacité d'inspiration des peintres locaux de l'époque. D'autres trésors de l'art bouddhique se trouvent dans les 180 cavités et sanctuaires de Maichichan, au nord-ouest de la Chine. Les sujets des peintures murales ne sont pas seulement religieux; certains offrent un tableau de la vie du peuple. L'œuvre représentée ci-contre (4) date sans doute de la dynastie Wei, vers 350-380 A.D. Les grottes de Maichichan, abandonnées depuis fort longtemps, n'ont été étudiées d'une façon rationnelle par les archéologues que depuis quelques années seulement. En 1941, quand des spécialistes tentèrent d'y pénétrer, ils trouvèrent de nombreuses voûtes effondrées et pour se frayer un accès, il fallut entreprendre d'importants travaux d'étayage.

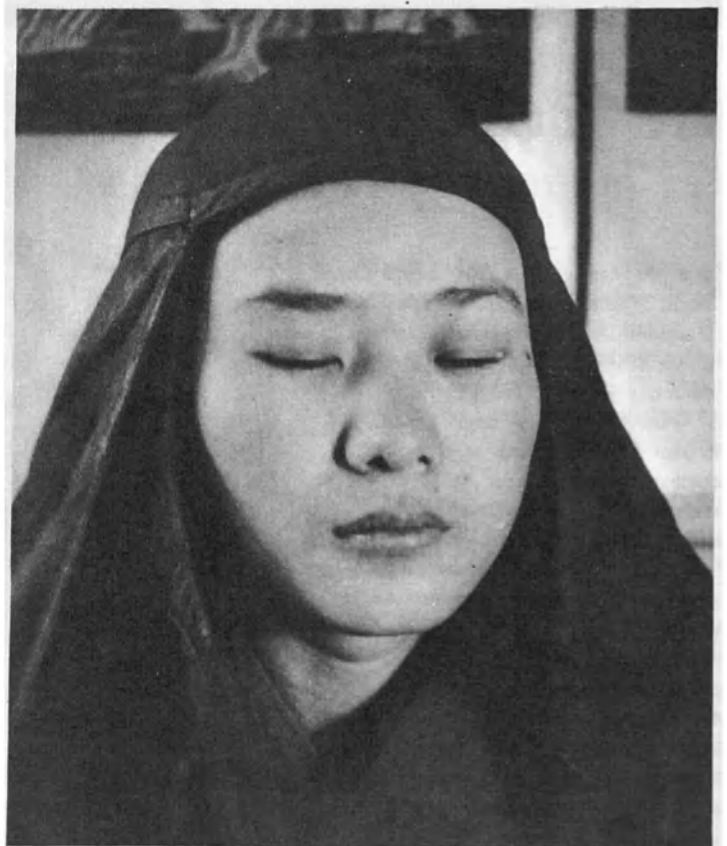
Dans un style quelque peu différent, mais tout aussi remarquable, ce détail de peinture sur soie du IX^e siècle environ (5) qui se trouvait dans l'une des « Grottes des Mille Bouddhas » à Touen-Houang.

Photos : (1) Archives du Musée Guimet, Paris — (2) et (4) communiquées par Mme de Silva-Vigier, copyright — (3) et (5) copyright Skell-British Museum, Londres.





DANS UN DES COUVENTS DE PÉKIN, quelque quarante nonnes de tout âge mènent la vie traditionnelle des religieuses bouddhistes. Elles ont la tête rasée et portent une robe rouge foncé ou pourpre. Quand les nonnes sortent de l'édifice — très rarement — c'est généra-



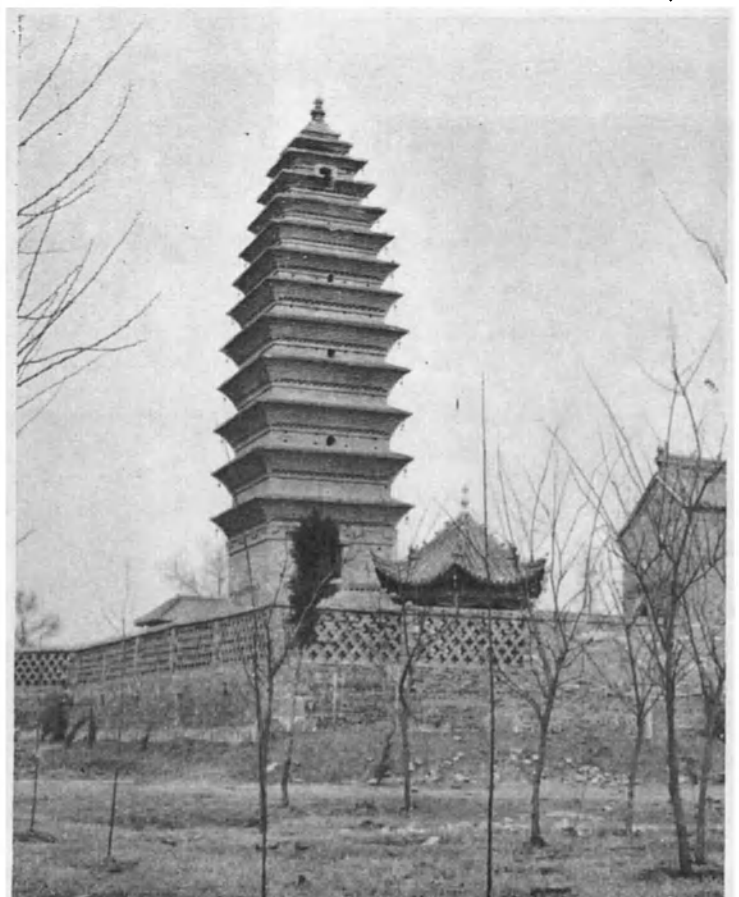
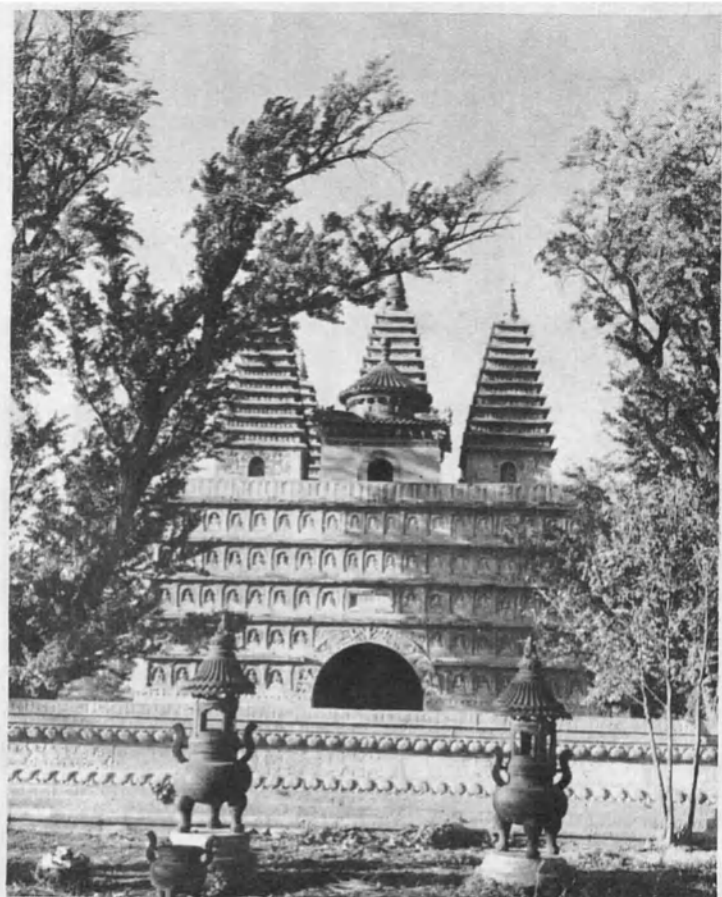
Photos copyright Hedda Morrison Camera Press.

lement pour se rendre en pèlerinage. Les prières et les méditations occupent la plus grande partie de la journée, les services religieux étant toujours accompagnés par le son d'instruments à percussion. A gauche, une nonne annonçant des visiteurs. A droite, une autre en prières.

LA PAGODE CHI YUN (photo de gauche) dans le Temple du Cheval Blanc, à Loyang, a été bâtie en l'an 68 A.D. Loyang était alors la capitale de la dynastie Han. On dit que l'empereur Ming-ti, qui régnait alors, avait rêvé du Bouddha, et c'est pourquoi il envoya en Inde une mission pour lui ramener des renseignements sur la nouvelle doctrine. Ce

nom de Temple du Cheval Blanc a été donné à l'édifice parce que les livres et les images sacrés y avaient été amenés sur un cheval blanc. C'est là que furent traduits pour la première fois en chinois les textes bouddhiques. La photo de droite montre Wuta, le Temple aux Cinq Pagodes, situé dans les faubourgs ouest de Pékin, qui date de l'an 1403.

Photos « Association bouddhiste chinoise », Pékin.



Le lotus: une fleur chargée de symboles



Photo Hedda Morrisson — copyright Camera Press.

TRÈS RARE VASQUE de cuivre ornée de Bouddhas assis sur des lotus, exécutée à une date incertaine, et qui se trouve dans un couvent bouddhique près de Pékin. Durant l'été on y fait pousser des fleurs de lotus. Le lotus joue un rôle très important dans l'art et la décoration, comme dans le symbolisme bouddhique. Touchant à la terre par ses racines, à l'eau par sa tige, à l'air par sa fleur, s'épa-

nouissant dans la lumière, sous les rayons du soleil, le lotus symbolise les quatre éléments. Il est aussi un symbole de la réincarnation puisque sa graine passe de l'air dans l'eau, puis dans la terre pour germer, croître et refleurir en parcourant le chemin inverse. Le lotus symbolise aussi le Nirvana, état de paix et de perfection absolue — but spirituel du bouddhisme. Il est également synonyme de pureté

LE DHAMMAPADA

une règle de vie

C'est dans le Dhammapada que l'on trouve l'esprit de l'enseignement du Bouddha. Le nom vient de Dhamma (discipline, loi, religion) et de Pada (méthode, voie). Pour les bouddhistes, il signifie « La Voie de la Vertu ». Il s'agit d'un ensemble de versets écrits en pali (langue indo-aryenne en usage à l'époque du Bouddha). Les stances sont attribuées au Bouddha lui-même et représentent l'expression la plus pure de la doctrine qu'il enseigna durant ses 45 années d'apostolat, après qu'il eût atteint l'illumination sous le figuier sacré. Quoique le Dhammapada ne révèle peut-être pas les paroles mêmes du Bouddha et ne donne qu'une partie de la doctrine bouddhique, il en traduit totalement l'esprit. Anthologie de la plus ancienne littérature bouddhique, le Dhammapada est non seulement un bréviaire, mais aussi une règle de vie et un code de conduite proposés par celui qui monta « les huit marches de l'échelle de la perfection » et qui dit : « Mon action est mon seul bien, mon action est mon héritage, mon action est la matrice qui me fait naître, mon action est ma race, mon action est mon refuge ». Les textes ci-dessous sont tirés de la traduction française de R. et M. de Maratray et publiée dans la Collection de la Société des Amis du Bouddhisme, Paris.

En vérité, la haine ne se détruit pas par la haine. La haine se détruit par l'amour, c'est une loi éternelle.

★

La plupart des hommes oublie que nous mourrons tous un jour. Pour ceux qui y pensent, la lutte est apaisée.

★

Celui qui se complait dans les plaisirs matériels, et dont les sens sont insoumis ; qui est immodéré dans sa nourriture, paresseux, inactif ; celui-là, en vérité, est renversé par Mâra comme l'est un faible arbuste par le vent.

★

Contre celui qui ne vit point pour les seuls plaisirs et dont les sens sont soumis à la raison, qui est modéré dans sa nourriture, plein de foi et persévérant, contre celui-là, vraiment, Mâra ne peut davantage que ne peut le vent contre un rocher.

★

Celui qui a fait le mal souffre dans ce monde, il souffre dans l'autre. Dans les deux états il souffre. La pensée qu'il a fait le mal le poursuit ; et son tourment grandit encore quand il entre dans les cercles du Niraya.

★

Celui qui sait son corps éphémère comme l'écume et illusoire comme un mirage, détournera la flèche fleurie de Mâra et ne sera pas rejoint par le seigneur de la mort.

★

L'homme qui s'attache à cueillir les plaisirs comme des fleurs, est saisi par la mort qui l'emportera comme un torrent débordé emporte un village endormi.

★

Que le sage vive en son village comme l'abeille recueille le nectar sans avoir abîmé la fleur dans sa couleur et dans son parfum.

★

La senteur des fleurs, ou du santal, ou de l'encens, ou du jasmin ne remonte pas le vent ; mais le parfum de la sagesse remonte le vent. Dans toutes les directions, l'homme sage répand le parfum de sa vertu.

Il est une route qui conduit aux biens terrestres, il en est une autre qui conduit au Nibbâna. Sachant cela, le Bhikkhu, le disciple de l'Eveillé Suprême n'aspire pas aux honneurs mais se voue à la solitude.

★

Considère celui qui te fait voir tes défauts comme s'il te montrait un trésor. Attache-toi au sage qui réprovoe tes fautes. En vérité, c'est un bien et non un mal, de fréquenter un tel homme.

★

Les constructeurs d'aqueducs conduisent l'eau à leur gré ; celui qui fabrique les flèches les façonne ; les charpentiers tournent le bois ; le sage se façonne lui-même.

★

Il n'est pas de détresse pour celui qui a terminé son voyage, qui a abandonné tout souci, qui s'est libéré de toutes parts, qui a rejeté tous ses liens.

★

Les dieux eux-mêmes envient celui dont les sens ont été domptés (comme l'est un cheval par son cavalier), qui s'est purgé de tout orgueil et libéré des convoitises.

★

Dans cette forteresse construite avec des os recouverts de chair et de sang, s'installent l'orgueil et la jalousie, la décrépitude et la mort.

★

Les chars pompeux des Rajahs sont détruits par l'usure. Notre corps va de même vers un anéantissement certain, mais le savoir du sage passe à un autre sage et ne côtoie jamais la destruction.

★

Regarde le monde comme une bulle de savon. Si tu ne vois dans le monde qu'un mirage, le roi de la mort ne te trouvera pas.

★

Le monde est ténébreux ; rares sont ceux qui reconnaissent leur chemin et qui — tel un oiseau échappant au filet — s'en vont vers le céleste séjour.

La conquête engendre l'hostilité. Celui qui est conquis gît étendu dans la détresse. L'homme paisible se repose dans l'allégresse, dédaignant à la fois la victoire et la défaite.

★

La santé est le plus grand bienfait, le contentement est la plus grande richesse. Un ami fidèle est le meilleur compagnon, mais la plus haute béatitude est le Nibbâna.

★

Oppose à la colère la sérénité ; au mal, le bien. Conquiers l'avare par la générosité, et le menteur par la vérité.

★

La vie est facile à l'être sans vergogne, à l'imprudent, au malicieux, au fanfaron présomptueux, à l'impur.

★

Il n'y a point de feu comparable à la convoitise, point de crocodile dévorant tel que la haine. Il n'y a point de filet enchevêtré comme l'illusion. Il n'y a pas de torrent plus emporté que le désir.

★

Facile à découvrir est la faute d'autrui, mais notre faute est difficile à percevoir. Nous trions les fautes d'autrui comme la paille du blé ; mais nous cachons les nôtres comme le tricheur dissimule un coup malchanceux.

★

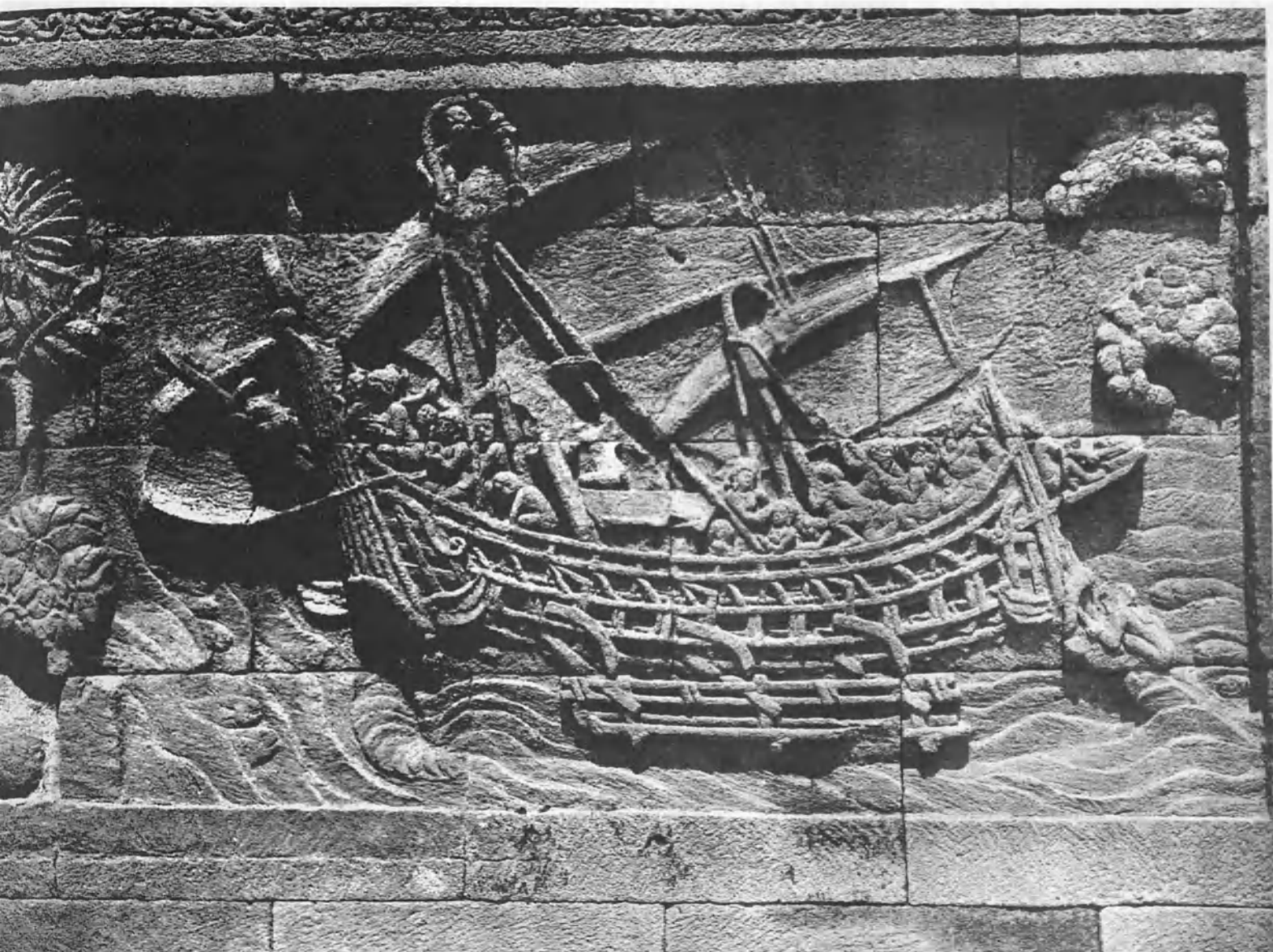
« Toutes les formes créées sont irréelles ». Une fois que la sagesse a fait comprendre cela, on est à l'épreuve de la douleur. Ceci est le sentier de la pureté.

★

« Je vivrai ici pendant la saison des pluies, là pendant la saison froide ; ailleurs pendant la canicule » ; ainsi l'insensé fait en son cœur des projets sans s'assurer de ce qui peut les contrarier.

★

Comme l'éléphant de combat reçoit la flèche jaillie de l'arc, ainsi supporterai-je patiemment l'injure des malveillants qui composent le monde.



BOROBODOUR haut lieu du bouddhisme



Les îles de Java et de Sumatra furent touchées très tôt — sans doute au début de l'ère chrétienne — par des Indiens qui y importèrent notamment le bouddhisme. Parmi les sanctuaires bouddhiques qui y furent édifiés, Borobodour, à Java, bâti en 750, est un admirable monument. Voici deux détails d'un de ses bas-reliefs (celui de la photo du haut se trouve en réalité à droite de celui du bas). L'ensemble raconte une "avadana," légende bouddhique des héros et des saints : à l'époque où vivait le Bouddha existait le royaume des Roruka, dont le roi, Rudrayana, s'était converti au bouddhisme. Ce royaume fut enseveli par une tempête de sable mais le ministre Hiru put sauver dans un navire les trésors du royaume. Après une longue navigation, Hiru débarqua sur une plage hospitalière et fonda la ville qui porta son nom ; Hirouka.

“ Une montagne utilisée et maçonnée ”



Avec Borobodour et l'art javanais, la statuaire et le relief bouddhiques atteignent ce qu'on a appelé leur « classicisme ». Voici un détail de bas-relief montrant Sujata, fille d'un bouvier, offrant au Bouddha, pour briser son long jeûne, la soupe de lait et de miel.

Photo Archives du Musée Guimet, Paris

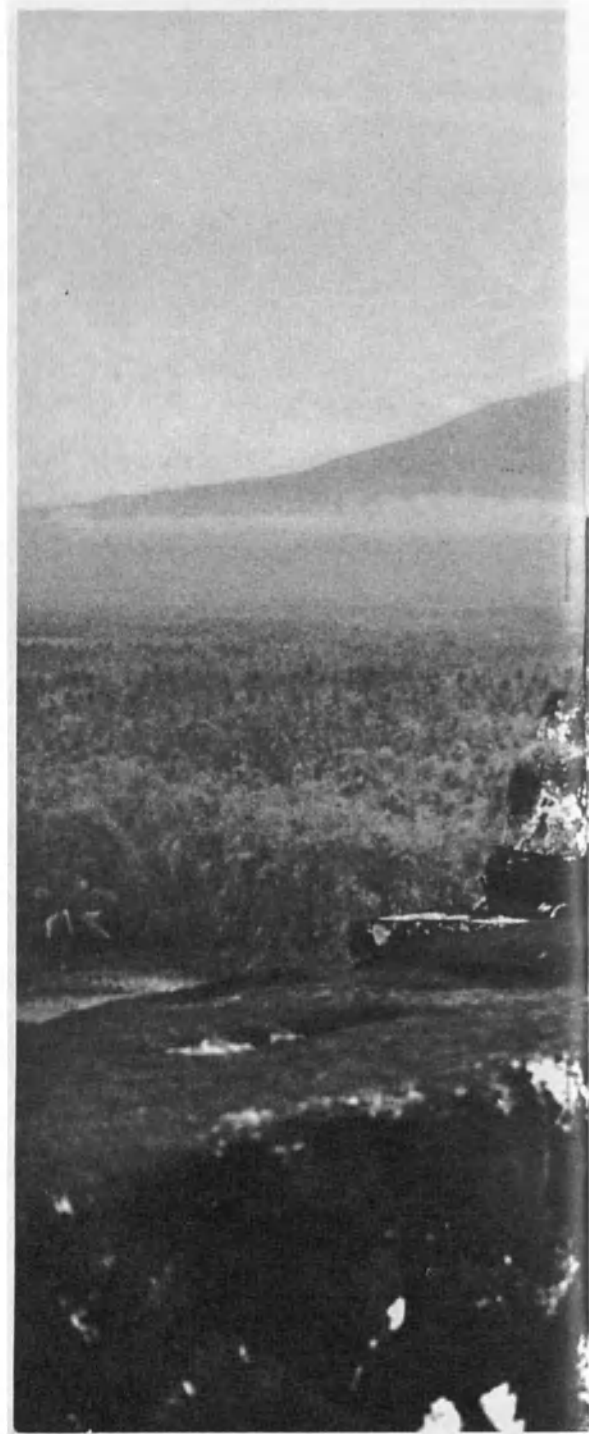


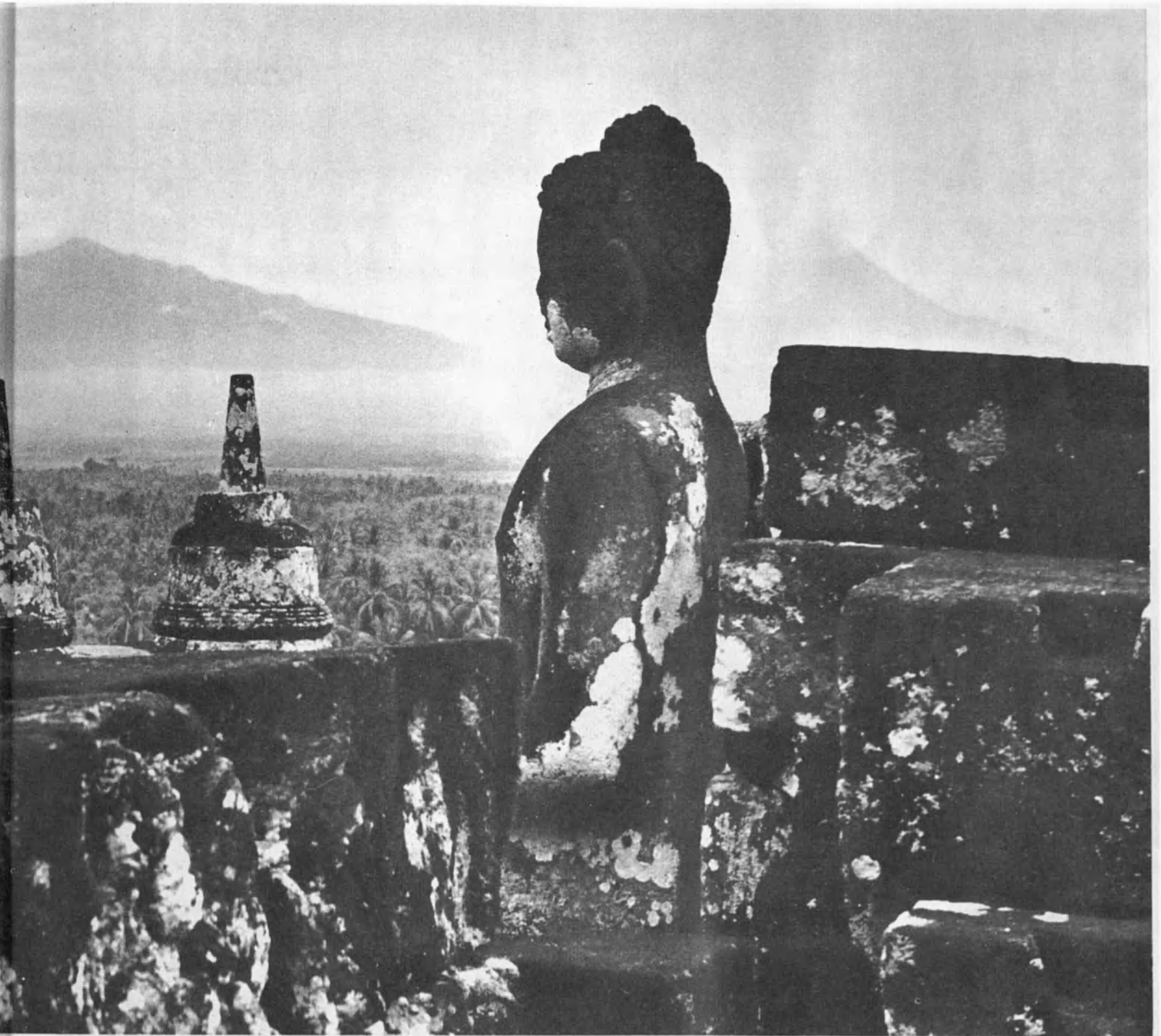
Photo Copyright Magnum Cartier-Bresson

1.400 bas-reliefs

Du haut du gigantesque piédestal, (photo du haut à droite), on ne sait ce qu'il faut admirer le plus : la beauté du site ou la grandeur du monument. A perte de vue, des stoupas en forme de cloches ajourées (à gauche) contenant des statues et entourant le stoupa central. Construire un monument d'une telle superficie posait un problème difficile pour l'art javanais, qui ignorait la galerie couverte et n'employait presque jamais le pilier. Borobodour n'est pas un temple mais un stoupa d'une forme très particulière. C'est une sorte de montagne

Photo copyright A. Martin





fs, 500 statues

artificielle (à droite), ou plutôt une « montagne utilisée et maçonnée » dont les terrasses superposées offrent près de deux mille bas-reliefs et statues. Les bas-reliefs sont disposés de telle sorte qu'en suivant les récits qu'ils retracent on tourne autour du monument dans le sens rituel (sens des aiguilles d'une montre). Au-dessus de cette série d'étages se dressent dans des niches des statues du Bouddha. Ces statues sont au nombre de 504 et les bas-reliefs près de 1.400, couvrant une longueur totale, impressionnante, d'environ six kilomètres.

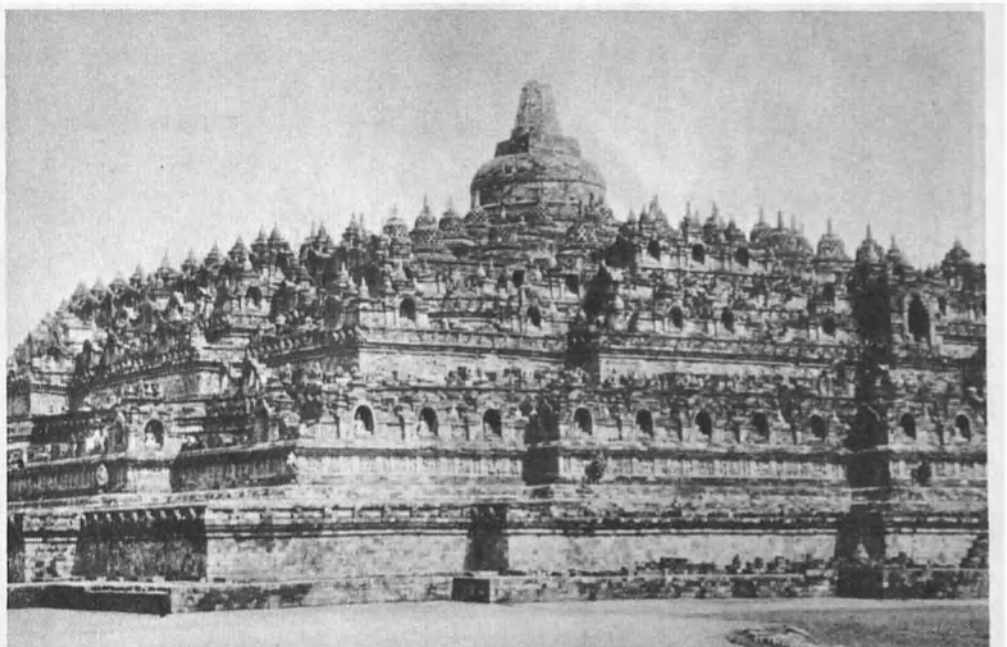


Photo Mme de Silva-Vigier



Photo Unesco

STATUE GÉANTE EN BRONZE du Bouddha à Ayudhya, ancienne capitale de la Thaïlande de 1350 à 1767, où un style artistique particulier a été créé vers le XVII^e siècle. La forme conique très allongée de la protubérance crânienne est caractéristique de l'art thai.

Plus d'images du Bouddha que d'habitants

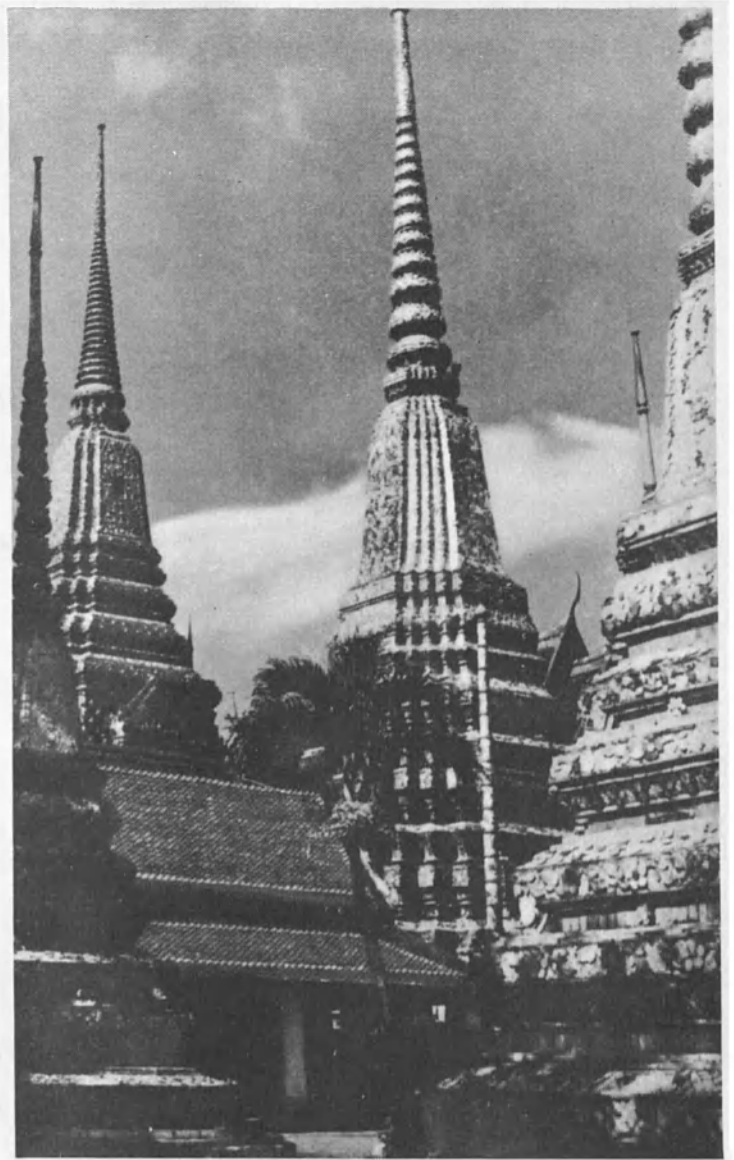
Plus qu'aucun autre au monde, peut-être, la Thaïlande est le pays des images du Bouddha. Leur taille va des miniatures aux géants et leur nombre est tel qu'il dépasse celui des habitants.

Bien que l'art thai bouddhique se soit inspiré d'abord de l'Inde antique, puis ait subi la forte influence de l'art khmer, du fait des invasions, il a donné des œuvres d'une originalité certaine et ses chefs-d'œuvre sont nombreux.

Dans les images de l'art thai, on retrouve toutes les caractéristiques graphiques du Bouddha, c'est-à-dire l'ensemble de conventions que l'on a appelé « l'anatomie surnaturelle », mais parées d'une grâce particulière.

Il a existé plusieurs époques et plusieurs styles dans l'art thai, mais d'une façon générale les Bouddhas de Thaïlande ont le nez plus long que ceux de l'art proprement khmer, le visage plus ovale. Les sourcils font saillie, la bouche est plutôt petite, le menton charnu et la protubérance crânienne est très allongée, en forme de flamme.

Comme l'a écrit un grand orientaliste : « L'art siamois mérite d'être aimé pour lui-même. Fleur dernière de l'art bouddhique, il exhale un parfum plein de distinction et de finesse, un parfum de suprême civilisation. »



Les temples de Bangkok, capitale actuelle de la Thaïlande, datent d'une période postérieure à 1782. Ils sont construits principalement en bois et se distinguent par une richesse extraordinaire de détails. Ainsi, les pignons en formes de "cornes" qui représentent des nagas (serpents). On en voit sur la droite de la photo du haut. La photo de gauche montre une pagode moderne à Srimahathrat, près de Bangkok.

Photos copyright "Missi"



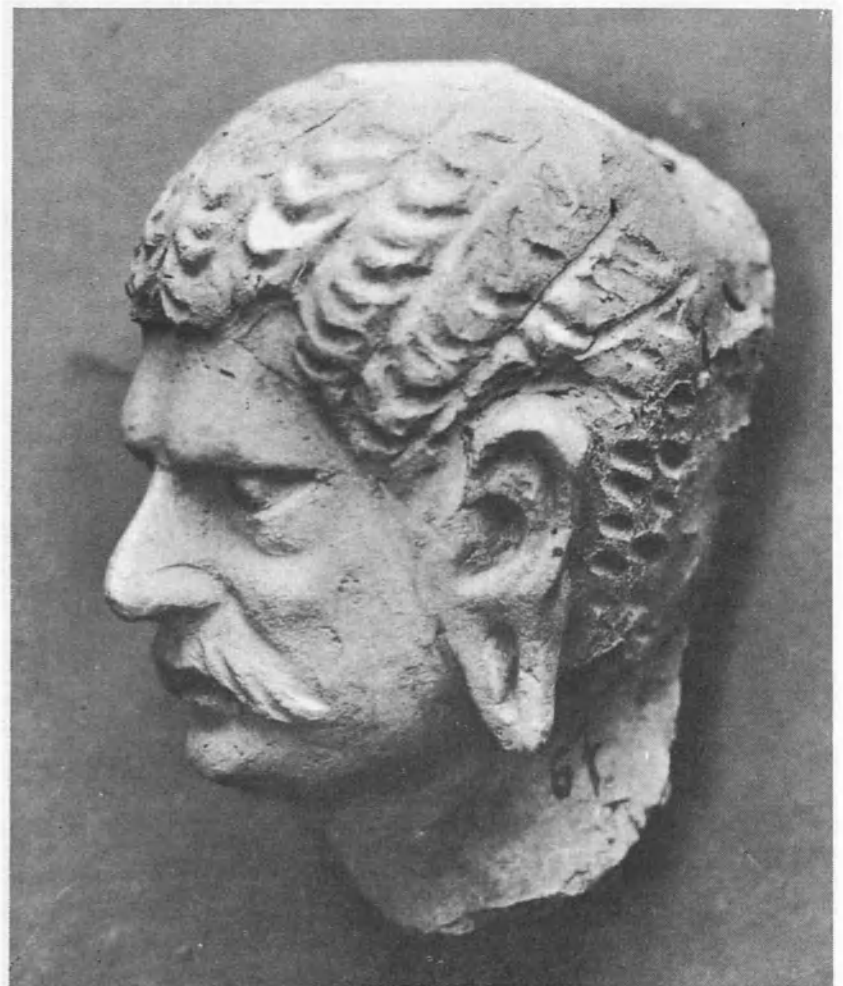
Photo Archives du Musée Guimet, Paris.

Corée Flamme brillante, année favorable

Venant de la Chine le bouddhisme fut introduit en Corée en l'an 327 A.D. Jadis, le 24 mai, la Fête des Lanternes commémorait la fondation du bouddhisme et ce jour là, les bouddhistes regardaient passionnément la flamme car plus elle était brillante plus l'année devait leur être favorable. Le bouddhisme atteignit son apogée en Corée entre les X^e et XIV^e siècles, après quoi, le confucianisme le remplaça comme religion d'État. Il y a laissé de magnifiques œuvres d'art dont quelques-unes seulement nous ont été conservées. C'est de Corée qu'il fut introduit au Japon et ce sont des artisans coréens qui édifièrent, près de Nara, au Japon, les temples et monastères de Horiuji (voir pages 52-53). Voici un bodhisattva datant du premier quart du VIII^e siècle et découvert dans les grottes de Sukku-lam.



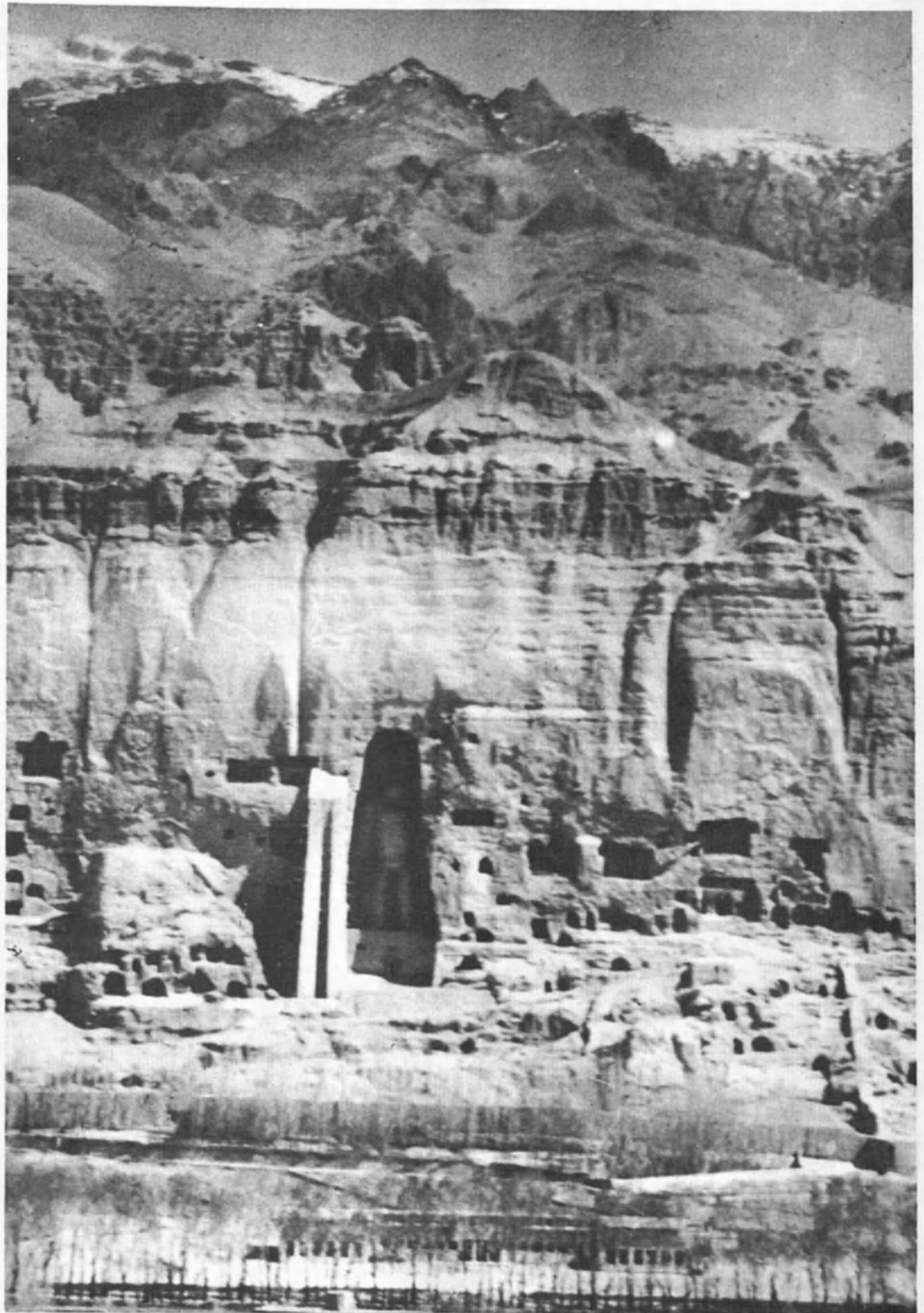
Photos Archives du Musée Guimet, Paris



Afghanistan

Le gaulois bouddhique

Découvertes en 1922 dans les ruines d'Hadda, près de la ville moderne de Jelalabad, ces figurines en stuc (et de nombreuses autres trouvées au même endroit) ont singulièrement éclairé notre connaissance des arts antiques de l'Asie centrale. L'inspiration gréco-romaine (et surtout romaine) y est évidente. Ne dirait-on pas, sur le sujet du haut, les traits d'Antinoüs, esclave de l'empereur romain Adrien? Et sur celui du bas l'expression d'un vieux gaulois? C'est que dans cette région, véritable « no man's land » des influences des conquérants antiques, florissait ce qu'on appelle le style gréco-romain-bouddhique. Les figurines d'Hadda marquent l'époque (III^e au V^e siècle) d'une évolution vers un réalisme plus accentué que les productions antérieures de ce même style. Mais ces promesses furent fauchées par l'invasion des Huns. (Voir page 2, un autre exemple de l'art gréco-bouddhique).



Photos copyright Francis Brunel

Le plus grand Bouddha du monde

Bamiyan, au nord-ouest de Kaboul, dans le centre de l'Afghanistan, était dans l'antiquité un gîte d'étape sur la grande voie de communication qui reliait l'Asie centrale à l'Inde, et un des lieux de propagation du bouddhisme. Des moines bouddhistes — qui y vivaient en communauté — creusèrent au pic, entre les I^{er} et III^e siècles de l'ère chrétienne, des milliers de grottes aménagées en sanctuaires et ornées de peintures. Leur communauté jouissait d'un grand prestige dans le monde bouddhique. Plus tard, ces grottes furent transformées en lieux d'habitation, les statues détruites, le décor endommagé. Depuis 25 ans, toutefois, des mesures ont été prises pour mettre fin aux actes de vandalisme. De cette haute époque restent deux imposants témoins : les statues colossales du Bouddha qui mesurent respectivement 53 et 35 mètres et qui furent malheureusement le point de mire des iconoclastes. La première (photo de gauche) est la plus grande statue du Bouddha du monde ; un homme peut facilement s'introduire dans l'espace existant entre deux des doigts de pied. La photo du haut montre l'autre statue dans sa niche et la falaise farcie de grottes creusées jadis par les moines. On dit que Genghis Khan voulut détruire complètement les deux géants, mais n'y arriva pas.

Tibet et Népal

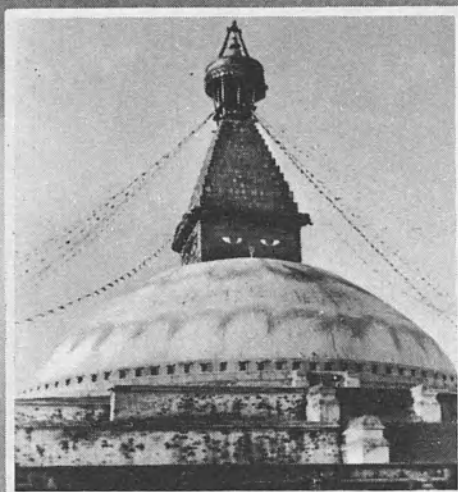


Photo copyright Francis Brunel



Photo copyright Camera Press



Photo copyright Camera Press

AU NÉPAL, BERCEAU DE GAUTAMA, l'architecture religieuse revêt un caractère particulier, comme le montre le fameux stoupa de Bodnath, près de Katmandou, bâti au IX^e siècle (photo du haut à gauche). On y remarque les « yeux du Bouddha », peints en blanc et bleu sur fond or. C'est du Népal et du Sikkim que le bouddhisme passa au Tibet et devint la doctrine des lamas, ou moines bouddhistes. Leurs petits

sanctuaires sont semblables aux stoupas. Sur la photo du bas, près d'un de ces sanctuaires, un lama tient d'une main son moulin à prières et de l'autre son chapelet. Sur la photo du haut à droite, devant son monastère, un lama s'apprête à souffler dans des trompes métalliques (sorte de porte-voix) pour appeler les fidèles à la prière plusieurs fois par jour. Ces trompes mesurent parfois plus de trois mètres de long.

Le vent de l'esprit souffle sur le toit du monde



Photos copyright Robert J. Godet

La sculpture sur bois était à peu près inconnue au Tibet, « pays sans forêts ». Par contre, la peinture se développa d'une façon prodigieuse avec l'arrivée du bouddhisme. Les lamas-peintres firent de l'exécution de chaque tableau (thanka) ou fresque, un acte d'illumination religieuse. Voici, en haut, une thanka historique qui provient de Lhassa, la capitale du Tibet, et représente la cour céleste du Bouddha avec les douze premiers Dalai lamas (le Dalai lama actuel serait la 14^e réincarnation du premier Dalai-lama). La photo du bas représente une fresque allégorique d'un temple bouddhique au Népal, exemple d'un art de copistes, mais riche en formes et en couleurs,



DE part et d'autre des montagnes abruptes et des pics glacés de l'Himalaya, sur les hauts plateaux du Tibet et du Népal, souffle sans cesse le « vent de l'esprit », qui fait tourner les milliers de « moulins à prières » des Tibétains. C'est à une époque très reculée que des caravaniers apportèrent au Tibet, venant du Népal et du Sikkim, l'annonce de la nouvelle doctrine, celle de Gautama le Bouddha. Avec une de ces caravanes voyagea au vi^e siècle le premier ministre du roi du Tibet, avec mission d'étudier sur la terre sainte du Gange l'enseignement du Bouddha. Le monarque (Srong Tsan-Gampo) avait pris pour épouse une princesse chinoise bouddhiste et s'était converti au bouddhisme. Presque à la même époque, un moine indien, Padma Sambhava, de tendance mahayaniste, arriva à la cour tibétaine en apportant les écritures hermétiques (que seuls les initiés peuvent comprendre), et les images des divinités du Népal. Ce pèlerin fonda l'ordre monastique des « Bonnets rouges » et transforma ce peuple de soldats en une immense communauté de moines. Plus tard, une secte dissidente fonda l'ordre des « Bonnets jaunes ».

LE bouddhisme provoqua au Tibet la floraison d'un art très vigoureux et délicat à la fois ; tout un monde symbolique s'anima, grâce à la sculpture de l'argile et à la peinture sur soie. Pour les lamas, qui s'y préparaient par le jeûne, l'acte de peindre ne pouvait se concevoir qu'en état de grâce, et la « peinture-prière » fut appelée « Thangka ». Comme l'écrit Robert J. Godet, qui revient d'un voyage d'étude au Sikkim et au Népal, « pour qui prend contact avec cet art, ce ne sont que divinités grimaçantes et terribles, ou bien, si elles sont souriantes, nanties de onze têtes et de multiples bras. D'autres fois, ce sont d'étranges figures géométriques, abstraites. »

D'une façon générale, la peinture du Tibet et du Népal est en quelque sorte une miniature agrandie, grâce à la fraîcheur de ses coloris, à sa richesse décorative, à la sincérité de son inspiration. « Rien n'est plus émouvant, écrit un orientaliste, que ces fleurs tropicales si capiteuses qui, depuis dix siècles, continuent à fleurir entre les neiges de la plus haute région habitée de notre planète. »

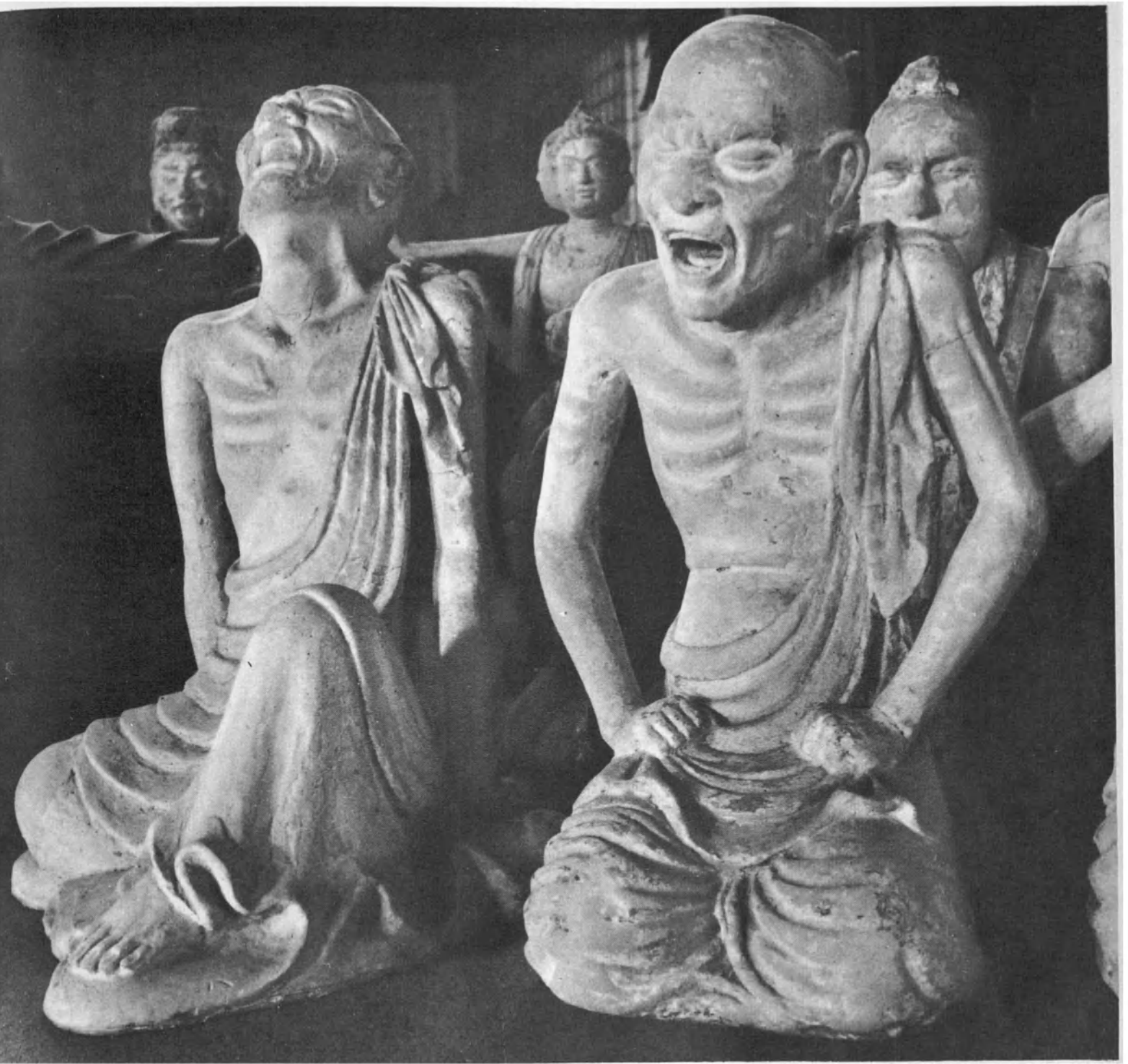


Photos copyright Magnum - Bischof

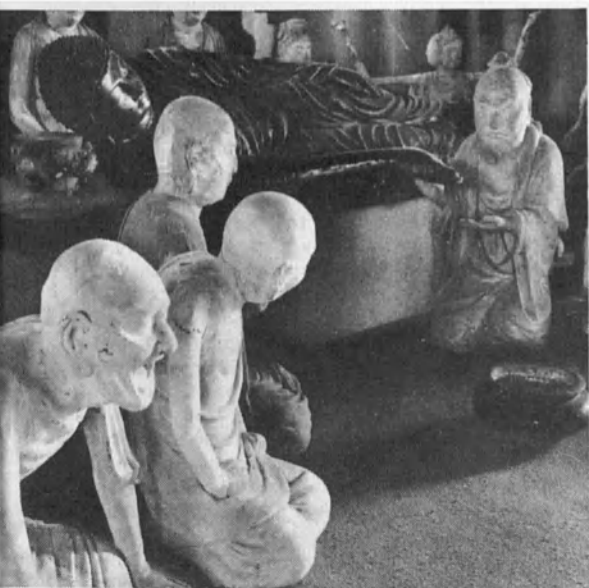
Le plus grand bronze du monde

La période qui s'étend entre l'installation de la capitale du Japon à Nara (710) et son transfert à Kyoto (794) est connue sous le nom d' « âge d'or de la sculpture japonaise ». Les historiens l'appellent la dernière période Nara, ou Tempyo; elle a été marquée par l'édification, sur l'ordre de l'empereur Shomu, du fameux Grand Bouddha, la plus grande statue de bronze du monde (photos ci-contre). Commencée en 743 elle a été terminée en 749, elle mesure plus de 15 m de hauteur, le visage 5 m, l'œil plus d'un mètre et l'oreille près de 3 m. On dit qu'il a fallu 437 tonnes de bronze, 144 kgs d'or et 7 tonnes de charbon de bois pour achever la statue. Le Grand Bouddha est situé à l'intérieur du Temple Todaiji, la « cathédrale » bouddhique dont le nom signifie « Le Grand Temple de l'Est », le plus grand bâtiment de bois du monde. Quoique la statuare de bronze ait été à l'honneur au cours de la dernière période Nara, l'argile et la laque furent également utilisées. Les temples et monastères bouddhiques étaient, pendant cette période, ouverts au public, ce qui fit mettre l'accent sur l'architecture et la sculpture. Plus tard, cependant, les monastères furent fermés au public et c'est depuis que le centre de gravité de l'art bouddhique se porta vers la peinture.





Photos copyright Magnum - Bishop



La disparition du Bouddha Sakyamuni

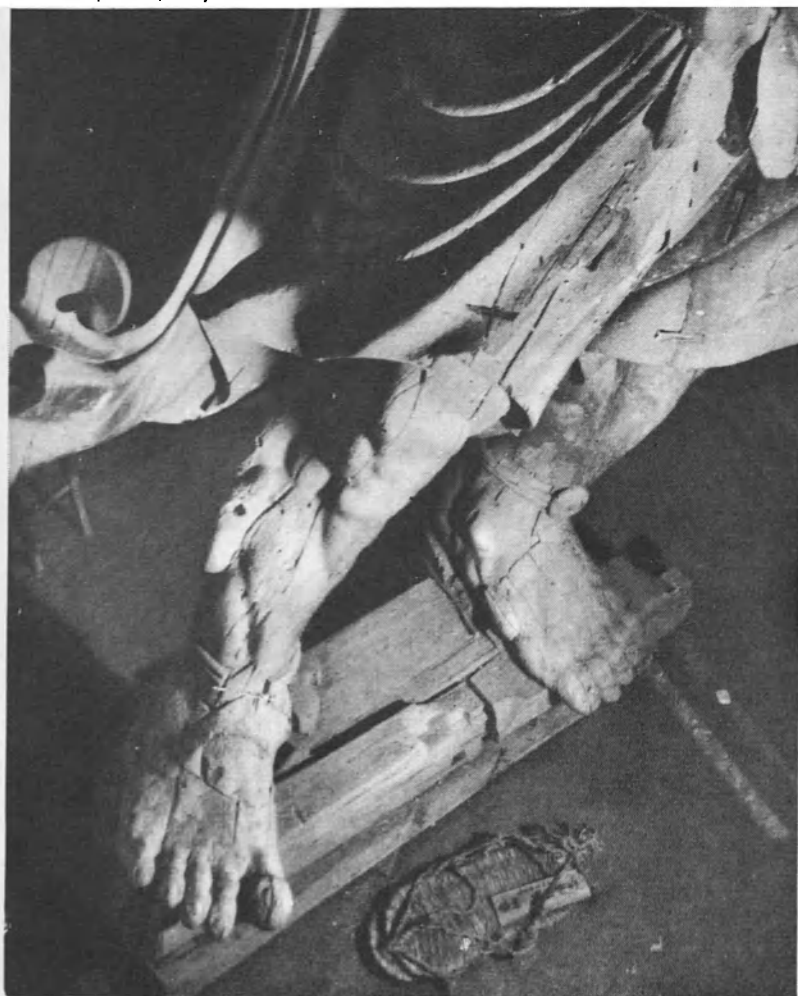
Les sanctuaires bouddhiques qui font partie du Monastère de Horiuji, à Nara (50 km de Kyoto), comptent parmi les plus grands des trésors d'art du monde. Dans un des édifices de ce monastère, la fameuse Pagode à Cinq Etages, se trouvent des statuette d'argile remarquables par leur réalisme poignant et les sentiments d'émotion, de tendresse ou de douleur qu'elles expriment. Le premier étage de la Pagode est occupé par une représentation miniature du Mont Sumeru (la montagne qui, selon certains bouddhistes, est le centre du monde) avec, sur quatre côtés, des renforcements qui ressemblent à des grottes de montagne. Dans ces renforcements, plus de 80 personnages d'argile — ayant chacun environ 33 cm de hauteur — sont assemblés pour reconstituer quatre épisodes de la vie du Bouddha Sakyamuni. Les photos ci-contre ont été prises dans la grotte Nord et montrent le Nirvana ou la Mort de Sakyamuni, avec différents saints, disciples et ascètes pleurant sa disparition. L'inventaire fait à Horiuji en 747 indique que les statuette datent de 711. Elles sont les plus anciennes sculptures d'argile du Japon. Vers la fin du XIX^e siècle, il existait encore 114 de ces pièces, mais nombre d'entre elles ont été perdues ou sérieusement endommagées.

Le bouddhisme est entré au Japon dans une statue



Haut : Photo par Manshidi Sakamoto, copyright Toto Bunka C., Tokyo, tirée de «Pageant of Japanese Art», Vol. 3.

Bas : Photo par Yonpachi Fujimoto. Cette photo, ainsi que celles des trois pages suivantes, est tirée de «Japanese Sculpture», copyright Editions Shuppan-Sha, Tokyo.



L'HISTOIRE de la nation japonaise, qui demeura pendant des siècles voilée par les mythes et les légendes, naquit à quelque 300 km au sud-ouest de Tokyo, dans les champs verts et les montagnes boisées qui entourent les villes de Nara et de Kyoto. Comme l'Athènes de la Grèce ancienne, Nara fut le portail sous lequel pénétrèrent et se répandirent dans le pays de Yamato — premier nom du Japon — la religion et l'art, l'éducation et la culture.

Nara fut la première grande capitale du Japon, le siège de son premier empereur et le lieu de naissance du bouddhisme dans le pays. D'après la légende, une image du Bouddha, en bois de camphre, fut recueillie sur une rive de la Baie de Chinu (actuellement Baie d'Osaka). Ainsi se mit à fleurir la religion nouvelle.

Historiquement, c'est au milieu du VI^e siècle que des émissaires venus de Corée offrirent à l'empereur une statue du Bouddha, plusieurs rouleaux de textes bouddhiques et différents objets du culte. Le bouddhisme toucha immédiatement une corde sensible dans l'âme du peuple. L'art bouddhique japonais date de cette époque. En l'espace de cinquante ans, de nombreux temples et monastères construits sous le patronage de la cour surgirent gracieusement des paysages boisés d'Horyuji, près de Nara, à Koryuji, près de Kyoto, ainsi que des collines et des vallées de toute cette région, berceau de la culture et de l'art japonais.

Des échos de l'art indien avaient accompagné la religion nouvelle, mais aussi et surtout le sceau de la Chine, où le bouddhisme avait si profondément marqué et enrichi l'art asiatique. L'histoire de la sculpture et de l'architecture japonaises est faite de vagues successives venues de Chine. Mais à l'exemple de la Grèce, qui absorba et forgea à nouveau les éléments esthétiques reçus d'Égypte, d'Assyrie et de Phénicie ; à l'exemple de la Chine elle-même par rapport à l'Inde et à l'Afghanistan, le Japon adapta à son propre mode de pensée et d'expression les traditions artistiques qu'elle reçut de la Chine et de la lointaine Inde. Elle en fit un alliage, leur donna une vie toute neuve, y ajouta une nouvelle conception de la tendresse et de la dignité bouddhiques et un nouvel esprit de grandeur. Nombreux sont les trésors en bois qui disparurent — consumés par le feu, détruits par les tremblements de terre ou victimes de la morsure du temps. Ainsi, le grand Bouddha de bronze Amitabha, de Kamakura, non loin de Tokyo, était enchâssé dans une superstructure magnifique qui fut victime, à plusieurs reprises, de désastres naturels et finalement enlevée par une lame gigantesque en 1495. Aujourd'hui, il repose sans abri, à ciel ouvert.

★

En 1180 la guerre civile et le feu ravagèrent les grands sanctuaires de Nara. Les travaux de réparation et de restauration (qui exigèrent une connaissance approfondie des styles antérieurs) ouvrirent la voie à la grande école réaliste de la période Kamakura, au XIII^e siècle. Celle-ci atteignit son apogée avec des sculpteurs de génie tels que Unkei, son élève Kaikei et son fils Tankei. Voici (en bas à gauche) un détail d'un gardien de porte monumental (9 m. de haut) taillé dans le bois par Unkei et Kaikei pour le monastère ravagé de Todaiji, à Nara. L'esprit de renaissance Kamakura n'inspira pas seulement la sculpture. Les anciennes sectes bouddhistes de la période Nara connurent une nouvelle vigueur et de nouvelles sectes, telles que le bouddhisme Zen, apparurent après la reprise des relations avec la Chine au XI^e siècle (elles avaient été interrompues au IX^e siècle). Elles contribuèrent à estomper l'adoration des icônes de divinités, et préconisèrent la sculpture de personnages vivants et la peinture sur rouleaux pour illustrer la vie de prêtres éminents et de fondateurs de sectes. Un exemple frappant de la sculpture Kamakura est la statue de l'hermite Bahisen, exécutée par Tankei en 1254 et qui se trouve actuellement à Kyoto. Rien n'est plus saisissant que les yeux étrangement vivants, la tête décharnée du vieillard, appuyé à son ong bâton de pèlerin, qui tend quelque rouleau de prières.

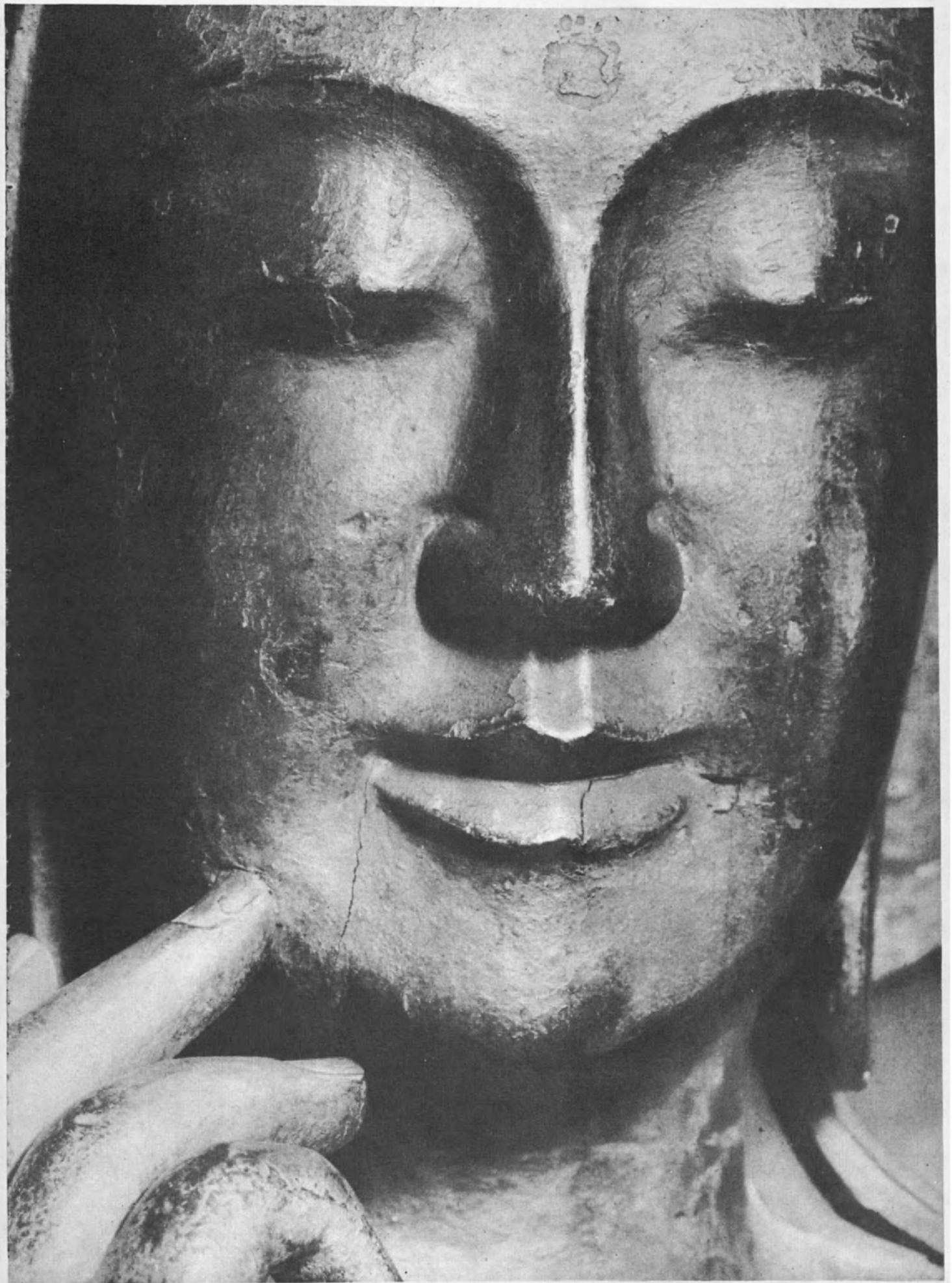


Photo copyright K. Domon

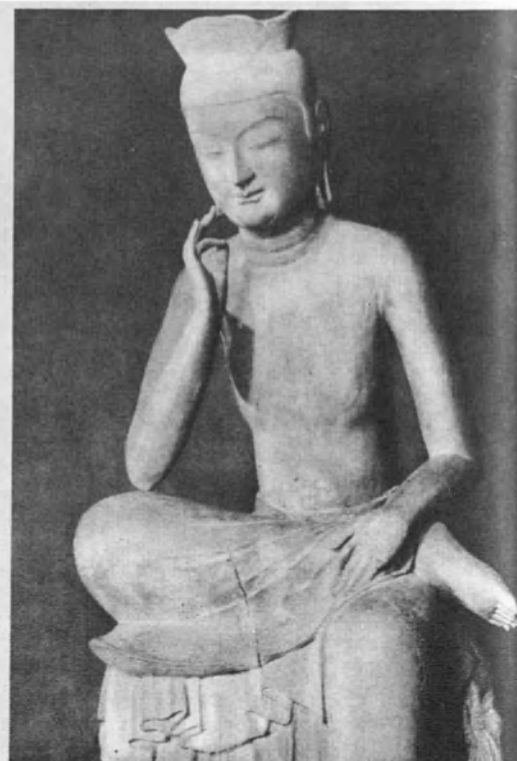
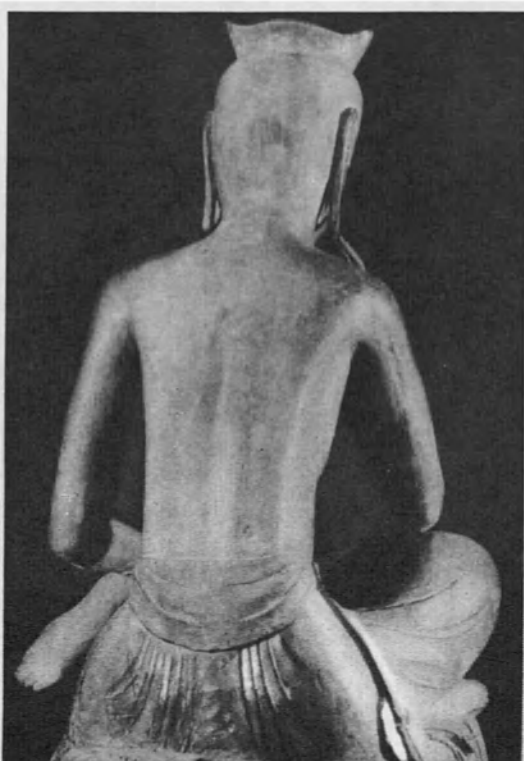
Cette statue du VII^e siècle du Bodhisattva (Miroku Bosatsu) a été appelée « l'une des plus nobles images de la méditation que la main de l'homme ait jamais créée ». Elle représente le futur Bouddha

dans l'attitude classique de la pensée profonde — voir la statue page 56. Le sourire de ses lèvres mi-closes, l'inclinaison bien peu orientale de ses yeux rappellent étrangement la « Mona Lisa ».

L'attitude de la méditation

Dans les faubourgs ouest de Kyoto se trouve le temple de bois de Koryuji, un des plus riches quoique un des moins connus peut-être des trésors d'art japonais. Certains chefs-d'œuvre de ce temple dépassent en beauté tout ce qu'on peut trouver ailleurs, même à Nara, et pourtant, jusqu'en 1950, il était interdit de les photographier, aussi demeuraient-ils pratiquement inconnus. De toutes les œuvres d'art de Koryuji la statue de Miroku-Bosatsu (un bodhisattva ou futur Bouddha) est sans doute la plus gracieuse et la plus raffinée. Son sourire charmant, les gestes de ses bras, la position de ses doigts contribuent à faire de cette statue une œuvre de grande beauté. Son attitude, connue sous le nom de « Hanka shi-i » est celle que prenait le Prince Gautama lorsqu'il était plongé dans la méditation, avant de devenir « l'illuminé ». Cette statue de bois de pin, taillée d'une seule pièce, et qui mesure 1 m 23 de haut, date du début du VII^e siècle (période Asuka). Elle se trouve maintenant dans la Salle des Trésors du temple de Koryuji, créée en 1922.

Photos Ken Doman





En terre laquée, cette statue d'un deva, ou demi-dieu, a été conservée dans son état primitif — ou presque — au monastère Todaiji de Nara depuis le VIII^e siècle. Elle est considérée comme l'une des œuvres primordiales de la sculpture japonaise par sa sérénité et la noblesse de son humilité. Elle constitue un exemple frappant de la façon dont la sculpture de la période Tempyo a su fondre dans une unité parfaite la piété et l'art, la beauté et le sacré. La position des mains est particulièrement expressive. Les mains jointes ne se trouvent dans aucune des périodes antérieures de la sculpture bouddhique. Cette statue est connue au Japon sous le nom de Nikko Basatsu et accompagne une autre œuvre presque identique (Gakko Bosatsu), aussi bien conservée, qu'elle dans la grande salle Hokkedo du monastère Tadaiji.

Photo Taikichi Irie.

Art bouddhique (Suite de la page 14)

L'œuvre nous soit parvenue est le moine Hai-t'ong qui termina, en 730, au temple de Kai-ting-fou, une colossale statue de pierre du Bouddha, haute de plus de 50 mètres. Dans les grottes et les temples, recouvrant le plâtre des murs, des peintures représentent des scènes profanes ; elles sont exécutées dans un esprit tout différent avec un vigoureux réalisme qui perpétue la tradition illustrée par les tombes de la dynastie Han. Dans ce panorama de la vie chinoise, du V^e au XIV^e siècle, les costumes changent avec la mode ; et les paysages primitifs cèdent la place à des chefs-d'œuvre de l'art Soung.

La Chine, dont le génie inventif a été bénéfique pour le monde entier (imprimerie, compas magnétique, etc.) a inventé également de nouvelles techniques dans l'art, telles que l'utilisation de la laque sèche et des feuilles de métal dans la sculpture et le repoussage. Non seulement les artistes bouddhistes mirent en valeur la peinture des paysages mais Wang Wei (699-759) créa le paysage monochrome à l'encre de Chine qui atteignit son apogée sous la dynastie Soung (960-1127). Wang Wei écrivit le fameux traité fondamental sur les principes de la peinture, « Les Secrets du Paysage ».

Au Japon, à partir du VI^e siècle, les artistes empruntent leurs techniques et même leur esthétique à la Chine et à la Corée. Le grand temple de Horyuji (extraordinaire exemplaire d'architecture en bois) a été édifié en dix ans par des menuisiers coréens travaillant à la cour impériale du Japon. Mais le génie national a empêché l'art japonais de n'être qu'une imitation servile du style chinois : l'esprit est purement japonais ; les sculptures les plus caractéristiques troublent souvent l'esprit par leur puissance et leur virilité.

Au moment où les cultures de l'Asie du Sud-Est atteignaient, au VIII^e siècle, leur apogée, celles de l'Afghanistan et des royaumes de l'Asie centrale déclinaient, sapées par des invasions successives. De nombreux peuples et de nombreuses influences ont laissé leur empreinte sur l'art de cette région. On y a découvert, dans les monastères souterrains et les grottes qui jalonnent la vieille route de la soie, des centaines de statuette en terre cuite, de Bouddhas géants, de fresques et de reliefs. Le bleu lapis-lazuli, le jaune, l'ocre, le rouge et le vert, gardent leur vivacité originelle dans les fresques exécutées avec une technique étonnamment uniforme et dans un style non moins étonnamment mélangé.

Les invasions musulmanes détruisirent les derniers bastions du bouddhisme dans l'Inde. Les artistes et les moines de la ville universitaire de Nalanda allèrent chercher refuge au Tibet et au Népal. L'art népalais perpétue la tradition de l'art bouddhique indien médiéval. La peinture et la sculpture tibétaines, présentent un curieux mélange des traditions chinoise, indienne et locale.

L'art bouddhique n'est comparable, par son unité et sa diversité, qu'à l'art chrétien d'Europe. Sans doute est-ce parce que l'art, quel qu'il soit, cherche toujours à nous rapprocher des valeurs qui sont communes à tous les hommes. C'est un message de paix qu'apporte le Bouddha, et c'est un message de paix qu'apporte le Christ. Chaque artiste s'efforce d'interpréter ce message à sa manière. Savoir que tous les hommes sont semblables c'est savoir aussi que tous les hommes ne font qu'un. C'est en comprenant bien l'art des autres que l'on parvient mieux à comprendre le sien.

Nul n'a le droit... (Suite de la page 35)

Les termes « Aryens » et « non-Aryens » se retrouvent fréquemment dans les textes bouddhiques, mais jamais au sens racial.

Il existe, cependant, une théorie philosophique du « racisme » soutenue par certains des enseignants religieux, au temps du Bouddha, et qui est mentionnée et critiquée dans les textes bouddhiques. Cette théorie est associée à deux maîtres qui ont nié, l'un et l'autre, le libre arbitre de l'homme. L'un était Purana Kassapa, qui refusait à l'homme toute possibilité d'action morale en raison du fait qu'il ne possédait pas de volonté libre. L'autre était Makkhali Gosala, qui ne reconnaissait ni le libre arbitre ni le déterminisme, et qui prétendait que les êtres étaient miraculeusement sauvés ou damnés. Tous deux faisaient valoir que les êtres humains appartenaient à l'une ou l'autre de six espèces ou catégories déterminées, en vertu de quoi ils possédaient certains caractères génétiques, certains traits physiques et certaines habitudes, ainsi que certaines particularités psychologiques qu'ils étaient incapables de modifier par leur propre volonté ou par leurs efforts personnels.

Ces six catégories étaient désignées par six couleurs — il y avait les espèces noire, bleue, rouge, jaune, blanche et la sixième était d'un blanc pur. Ces couleurs marquaient-elles une différence dans l'aspect physique des individus, cela n'est pas certain, mais il ressort de cette classification qu'elles constituaient, du point de vue génétique, des catégories différentes, à la fois physiquement et psychologiquement. A l'espèce noire appartenaient les bouchers, les oiseleurs, les chasseurs, les pêcheurs, les brigands et les bourreaux et tous ceux qui adoptent un mode de vie cruel. Ils étaient, soit dit en passant, relégués dans les castes les plus basses et leur teint était, dans l'ensemble, le plus foncé. Les cinq autres catégories spécifiées différaient selon leur degré de perversité ou de sainteté, qu'il n'était pas en leur pouvoir de modifier.

En partant de la réalité du libre arbitre et de la faculté que l'homme possède en lui de devenir moral ou immoral, ou même heureux ou malheureux, en se transformant ou, selon le cas, en dégénéralant moralement, le Bouddha nie l'existence de types humains fixes, génétiquement déterminés. Il n'y a pas d'hommes qui soient intrinsèquement bons ou mauvais par nature et qui doivent nécessairement le demeurer, car le mal peut évoluer vers le bien et le bien dégénérer en mal. Les six types d'êtres humains que reconnaissait le Bouddha n'ont pas une nature fixe, génétiquement déterminée, mais constituent six catégories d'êtres : le méchant qui reste méchant, le méchant qui devient bon, le méchant qui dépasse le bien et le mal (et entre dans le Nirvana), le bon qui devient méchant, le bon qui reste bon et le bon qui dépasse le bien et le mal (et entre dans le Nirvana) — et qui tous, sans aucun doute, agissent en exerçant leur libre volonté. On voit que l'accent est mis, non sur ce avec quoi l'homme est né, mais sur ce qu'il fait de lui-même, puisque l'homme, quelles que soient sa constitution physique et sa nature psychique à sa naissance, peut, s'il en a l'occasion et s'il accomplit l'effort nécessaire, changer pour le meilleur ou pour le pire. Le caractère raciste de la théorie mentionnée précédemment est ainsi dénoncé dans la classification du Bouddha, selon laquelle les mérites de chaque être ne doivent pas être jugés d'après ce qui lui a été imparti à sa naissance, mais d'après ce qu'il fait de lui-même.

POUR VOUS ABONNER

ALGÉRIE. — Editions de l'Empire, 28, rue Michelet, Alger.

ALLEMAGNE. — R. Oldenbourg K.G., Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8.

AUTRICHE. — Wilhelm Frick Verlag, Graben 27, Vienne 1.

BELGIQUE. — Louis de Lannoy, Editeur-Libraire, 15, rue du Tilleul, Genval, (Brabant). 80 frs belges.

BRESIL. — Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa Postal 3291, Rio de Janeiro.

CAMBODGE. — Librairie Albert Portail, 14, Avenue Boulloche, Phnom-Penh.

CANADA. — University of Toronto Press, Toronto 5, « Periodica » Inc., 5090 Avenue Papineau, Montreal 34.

CHILI. — Libreria Universitaria, Alameda B. O'Higgins 1059, Santiago.

CONGO BELGE. — Louis de Lannoy, 15, rue du Tilleul, Genval (Belgique).

DANEMARK. — Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade, Copenhague K.

ÉGYPTÉ. — La Renaissance d'Égypte, 9 Sh. Adly-Pasha, Le Caire.

ESPAGNE. — Libreria Científica Medinaceli, Duque de Medinaceli 4, Madrid. Ediciones Iberoamericanas, S.A. Pizarro 19, Madrid.

ÉTATS-UNIS. — Unesco Publications Center, 475, Fifth Avenue, New York 17, N.Y. Columbia University Press 2960, Broadway New York 27, N.Y. (périodiques exceptés)

FINLANDE. — Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki.

FRANCE. — Librairie Unesco, 19, Avenue Kléber, Paris, CCP Paris 12.598-48. Unesco, Section des Ventes, 19, Avenue Kléber, Paris (16^e).

GRECE. — Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

HAÏTI. — Librairie « A la Caravelle » 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince.

INDE. — Orient Longmans Ltd : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chambers, Nicol Rd., Bombay 1. — 36a, Mount Road, Madras 2. Sous-Dépôts : Oxford Book and Stationery Co., Scindia House, New Delhi. Rajkamal Publications Ltd., Himalaya House, Hornby Rd., Bombay 1.

ISRAËL. — Blumstein's Bookstores, Ltd., 35, Allenby Road, P.O.B. 4101, Tel-Aviv.

ITALIE. — Libreria Commissionaria Sansoni, Via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence.

JAPON. — Maruzen Co Ltd., 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo.

LIBAN. — Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.

LUXEMBOURG. — Librairie Paul Bruck, 33, Grand'Rue, Luxembourg.

MARTINIQUE. — Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier, Fort-de-France.

MEXIQUE. — Libreria y Ediciones Emilio Obregon, Avenida Juarez N° 30, Mexico D.F.

NORVEGE. — A.S. Bokhjornet, Stortingsplass 7, Oslo.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — Unesco Publications Centre, 100, Hackthorne Road, Christchurch.

PAYS-BAS. — N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, La Haye.

PORTUGAL. — Publicacoes Europa-America Ltda., Rua des Flores 45, 1^o, Lisbonne.

ROYAUME-UNI. — H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E. 1.

SUEDE. — A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm 16.

SUISSE. — Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. Payot, 40, rue du Marché, Genève.

TANGER. — M. Paul Fekete, 2, rue Cook, Tanger.

TCHÉCOSLOVAQUIE. — Artia Ltd, 30, Ve Smeckach, Prague 2.

TUNISIE. — Victor Boukhors, 4, rue Nocard, Tunis.

TURQUIE. — Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

UNION SUD-AFRICAINE. — Van Schaik's Bookstore, Libri Building, Church Street, P.O. Box 724, Pretoria.

U.R.S.S. — Mezhdunarodna kniga, Moscou G-200.

VIET-NAM. — Librairie Nouvelle Albert Portail, 185-193, rue Catinat, B.P. 283, Saïgon.

YUGOSLAVIE. — Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27/11, Belgrade.



Photo copyright
British Museum-Skeel

Autant d'écoles d'art autant de représentations différentes du Bouddha. L'école indienne d'Amaravati a pour règle de ne représenter le Bouddha que par des symboles et jamais sous sa forme humaine. Voici, sur un panneau de pierre sculptée d'Amaravati, comment un artiste du 2^e siècle A.D. a interprété quatre épisodes de la nativité du Bouddha : En haut à droite, sa mère, la reine Maya, rêve d'un éléphant descendant du ciel et pénétrant dans son flanc droit, symbolisant la conception du Bouddha. En haut à gauche, elle fait part de son rêve au roi. En bas à droite, le Bouddha naît sous un arbre. En bas à gauche l'adoration de l'enfant (non représenté) par une divinité tutélaire. Amaravati, sur la côte est de l'Inde, dans le Dekhan oriental, fut la capitale du royaume des Andhra (les Andarae de Pline).

PUR CHEF-D'ŒUVRE de l'art bouddhique népalo-tibétain par la pureté de sa ligne et son élégance, cette statue représente le jeune prince Gautama (qui deviendra plus tard le Bouddha, l'« Illuminé »). Elle a été sculptée par un artiste inconnu au XI^e siècle dans la région himalayenne où est né le Bouddha. La statue est en bronze doré serti de rubis, de turquoises, d'émeraudes et de lapis lazuli. Tout y est symbolique : les bijoux représentent des centres de force de l'homme ; la pose de la main droite la connaissance ; le troisième œil au milieu du front symbolise la vision pénétrante et la clairvoyance sur le plan supérieur ; enfin le sourire — qui rappelle un peu le « sourire de Reims », indique que le futur Bouddha atteint le monde transcendant.

Photo copyright Francis Brunel

